BIBLIOTHÈQUE CHARLEMAGNE

Les métamorphoses de Kafka

CLAUDE THIÉBAUT

0.257

DATE DE RETOUR

Bibliofiche 297B

928.31
K11t

3513-A3E-27
5 (P1=1)

« Prague ne nous lâchera pas. Ni l'un ni l'autre. Cette petite mère a des griffes. Il faut se soumettre, ou bien... Nous devrions mettre le feu aux deux bouts, au Vysehrad et au Hradschin, alors peut-être pourrions-nous partir. Songes-y d'ici au Carnaval. »

Franz Kafka,
20 décembre 1902,
lettre à Oskar Pollak

Chargé de cours à l'Université de Picardie-Jules Verne, professeur en classes préparatoires aux grandes écoles à Amiens, Claude Thiébaut s'intéresse particulièrement à l'articulation des XIXe et XXe siècles, sur le plan littéraire et historique, tant en France qu'en Europe et Outre-Mer. Il a publié sur Rilke, Verhaeren, Saint-John Perse, Francis Jammes. Il est l'auteur du Foliothèque consacré à Kafka (Gallimard, 1991).

A Renata et Ales Pohorsky

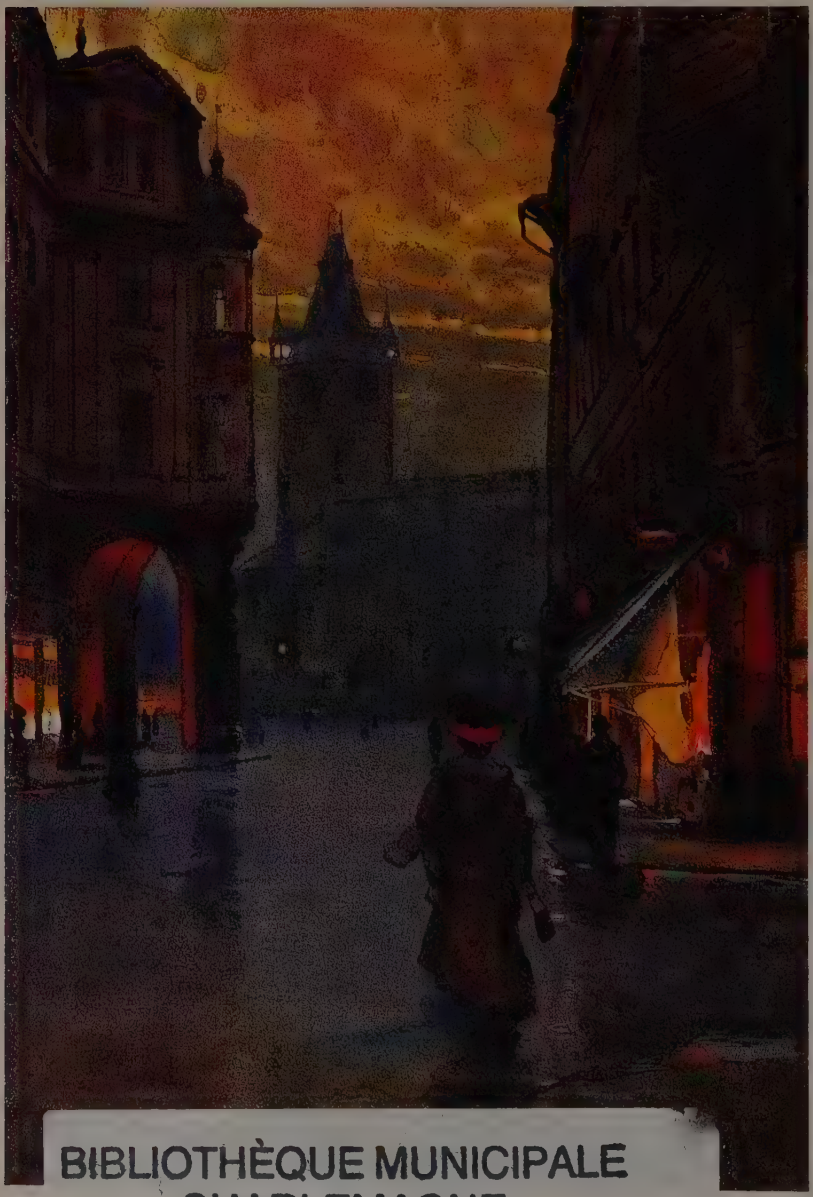
Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1996

1er dépôt légal : novembre 1996
Dépôt légal : janvier 1997
Numéro d'édition : 81011
ISBN : 2-07-053778-1
Imprimé en Italie
par la Editoriale Libraria

LES MÉTAMORPHOSES DE FRANZ KAFKA

Claude Thiébaut

DÉCOUVERTES GALLIMARD
LITTÉRATURE


BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
CHARLEMAGNE

Kafka est né à Prague. Son œuvre aussi. Rien de plus simple apparemment. De son propre aveu, l'ancienne capitale de la Bohême est «sa petite mère»; comment ne lui ressemblerait-il pas? Il est né à lui-même dans un monde compliqué et violent, plein de signes chargés du sens que leur donne l'histoire et qu'il est essentiel de bien percevoir et interpréter. Car si Prague est une «petite mère», «cette petite mère a des griffes».

CHAPITRE PREMIER
KAFKA AVANT KAFKA

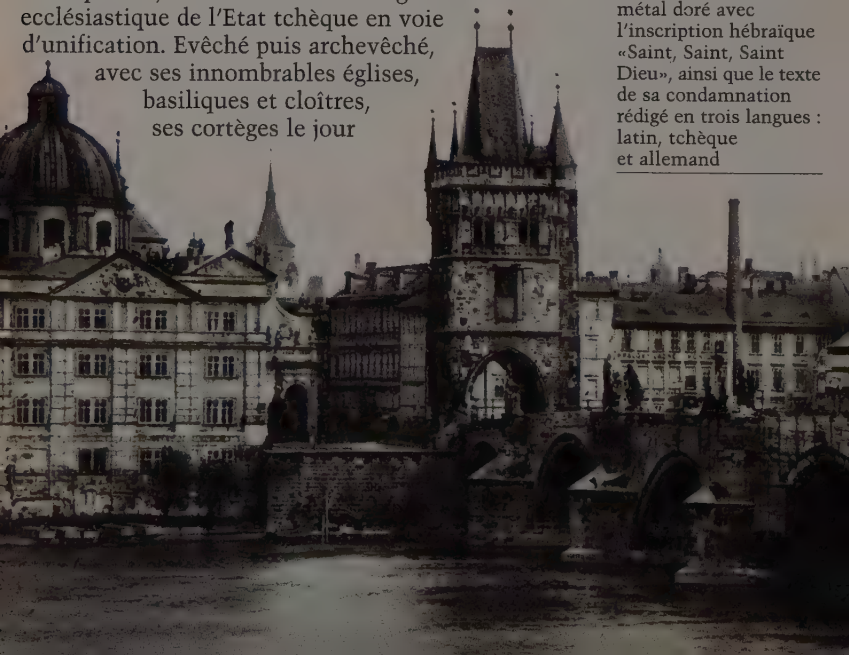
La grand-place de la Vieille-Ville de Prague (à gauche) a été, au fil des siècles, le théâtre d'événements souvent sanglants. Grandi dans son étroit périmètre, Kafka (ci-contre, en adolescent maussade) ne pouvait éluder la question de sa propre identité.

Prague chrétienne

Au milieu de la ville coule, du sud au nord, la rivière la Vltava – que les Allemands appellent Moldau. Il suffit de passer le pont, par exemple le pont Charles, pour changer d'univers : à l'est, sur la rive droite, s'étend la Vieille-Ville, Stare Mesto, toute plate; à l'ouest, une pente raide mène, au-delà des églises et des palais de Mala Strana, jusqu'au château, le Hradcany ou Hradschin, en haut de la colline.

Comment, dans la Vieille-Ville, supporter le regard des dizaines de fenêtres du château sans se poser des questions? D'autant qu'on n'y aperçoit jamais personne. Qu'est-ce qui se trame là-haut? Comment s'y faire admettre? Aujourd'hui, c'est d'ailleurs plutôt une véritable ville à lui seul, avec des ruelles et des jardins, des cours intérieures qui semblent des places, des couloirs tous semblables... Une ville dans la ville. Dans son enceinte s'élève la cathédrale Saint-Guy. Car le château, avant d'être une résidence royale ou impériale, a été le centre de l'organisation ecclésiastique de l'Etat tchèque en voie d'unification. Evêché puis archevêché, avec ses innombrables églises, basiliques et cloîtres, ses cortèges le jour

Construit à la fin du XIVe siècle sur ordre de l'empereur germanique Charles IV, décoré dès l'origine d'un Crucifix puis, aux XVIIIe et XIXe siècles, d'une vingtaine de statues, le pont Charles fut longtemps le seul pont de pierre sur la Vltava. Il relie la Vieille-Ville à Mala Strana, le «Petit Côté», où de riches familles de catholiques allemands, à la Renaissance, ont fait édifier palais et églises baroques.
En 1695, pour avoir manifesté son mépris en passant devant le Crucifix, un Juif fut condamné à faire apposer sur le pont, à ses frais, une plaque en métal doré avec l'inscription hébraïque «Saint, Saint, Saint Dieu», ainsi que le texte de sa condamnation rédigé en trois langues : latin, tchèque et allemand



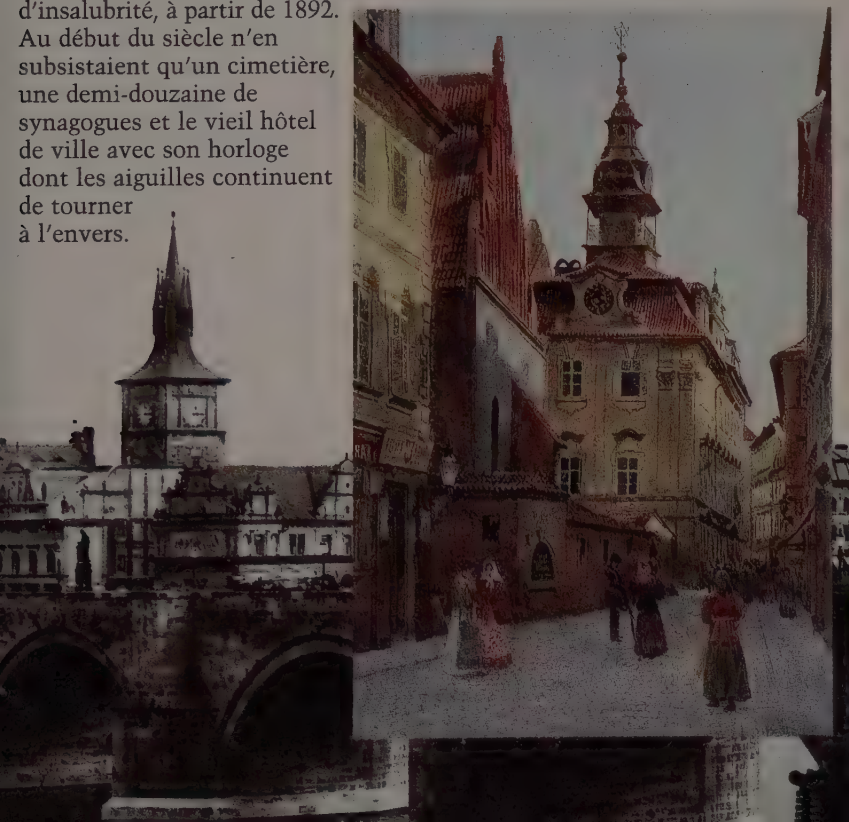
de la Fête-Dieu et ses volées de cloches à chaque occasion, Prague est assurément une ville chrétienne.

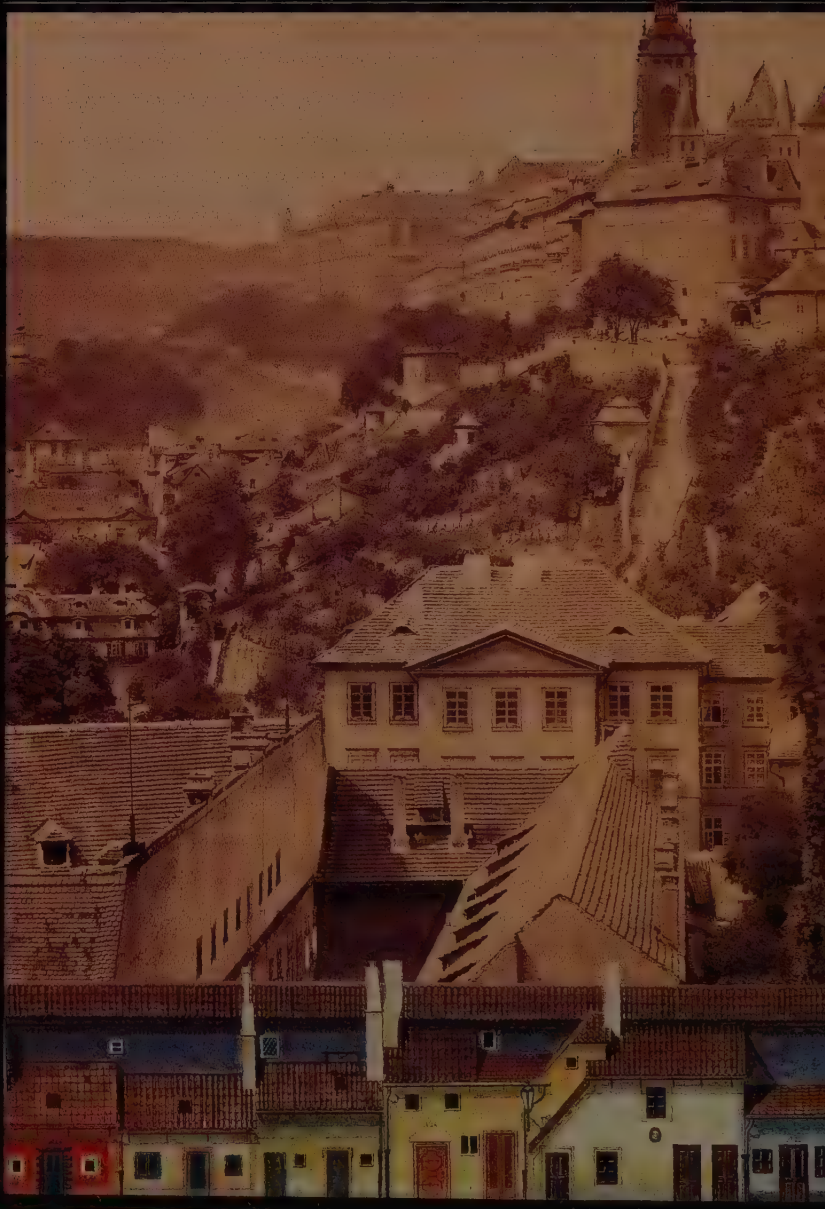
Das jüdische Prag

Mais c'est une ville juive aussi, avec l'un des plus anciens ghettos d'Europe centrale. Des marchands juifs s'étaient installés en contrebas du château dès 965, puis sur la route de Vysehrad, au sud de la ville, ou près de la place de la Vieille-Ville. Tantôt victimes de pogroms, tantôt relativement protégés, ils n'acquirent l'égalité complète qu'en 1867 comme dans tout l'Empire austro-hongrois.

Le ghetto, avec son réseau de ruelles enchevêtrées, de cours et d'arrière-cours, a été détruit, pour cause d'insalubrité, à partir de 1892. Au début du siècle n'en subsistaient qu'un cimetière, une demi-douzaine de synagogues et le vieil hôtel de ville avec son horloge dont les aiguilles continuent de tourner à l'envers.

La communauté juive de Prague a joui très tôt d'une autonomie administrative et religieuse, attestée par l'existence depuis 1541 d'un hôtel de ville juif. Pour avoir pris, en 1648, une part active dans la défense de la ville contre les troupes suédoises, les Juifs furent autorisés à ériger un vrai clocher, avec cloche et horloge, au-dessus du bâtiment, quand seuls les édifices chrétiens pouvaient jusque-là en comporter.





Le Château

Edifié avant l'an mil, transformé plusieurs fois, agrandi, embelli, le Château est un vaste ensemble complexe de monuments civils et religieux. Place forte aux mains des opposants au préréformateur Jan Hus (1369-1415, ci-dessus), recteur de l'Université de Prague, pris par ses partisans en 1421, le Château a connu son apogée sous le règne de Rodolphe II (1583-1616). Depuis le XVIIIe siècle, des légendes ésotériques sont attachées à la ruelle d'Or, ou ruelle des Alchimistes (ci-dessous), dont les minuscules maisons s'adossent au mur de ronde. En 1916-1917, Kafka vivra dans la plus petite d'entre elles, au numéro 22, chez sa sœur Ottla.

Sous l'œil du Golem

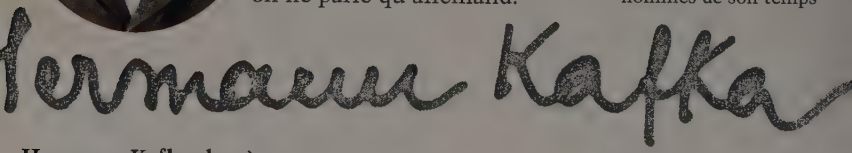
Le ghetto, aux abords de la Vieille-Ville, s'était implanté au XIIe siècle. En 1215, en prononçant toute une série d'interdictions contre les Juifs, le concile du Latran ouvrit la voie à tous les abus et crimes. Le pogrom de Pâques 1389 fit ainsi 3 000 morts et fut mollement réprimé. A la fin du XVIIIe siècle, Josef II, jouant au despote éclairé, donna aux Juifs leurs premiers droits, notamment celui de participer à la vie culturelle et économique. Les plus riches parvinrent à s'installer hors des limites du ghetto, si bien que, du temps de Kafka, celui-ci n'était plus peuplé que de pauvres, toutes confessions confondues. Dans son cimetière (à gauche), où l'on n'enterre plus depuis 1787, la tombe la plus célèbre est celle de Rabbi Löw (1512-1609). Ce rabbin de la synagogue Vieille-Nouvelle aurait créé la légende du Golem, un géant fait de terre et d'argile qui protégeait la communauté juive. Après avoir inspiré le romancier Gustav Meyrink, en 1915, le Golem devint, en 1920, le héros (ci-contre) du film de Paul Wegener.

Penser allemand

Chrétienne, juive, Prague a été aussi une ville allemande : sous les Habsbourg, pendant trois cents ans, la langue allemande a eu le temps de pénétrer l'administration, l'enseignement, le commerce, l'art. En 1880, la ville compte à peu près 42 000 Allemands (dont la moitié est d'origine juive) pour 230 000 Tchèques qui, comme partout en Europe depuis un siècle, revendiquent de plus en plus le droit à une identité nationale. Leur héros est Jan Huss, qui s'était opposé, un siècle avant Luther, aussi bien à l'Eglise de Rome qu'à l'Empereur germanique.

Des limites invisibles séparent le quartier allemand de la Havel, le quartier juif, et les quartiers commerçants tchèques. Chacun apparemment sait rester à sa place, mais l'ordre est travaillé de tensions qui n'attendent qu'un prétexte pour éclater.

Kafka naît, le 3 juillet 1883, dans un vieil immeuble situé à la limite du ghetto juif, à deux pas de l'église russe orthodoxe Saint-Nicolas. On lui donne le prénom de Franz en l'honneur de l'empereur François-Joseph. A la maison, on ne parle qu'allemand.



Hermann Kafka, le père

Assurément le père de Kafka – qu'on a pris l'habitude de désigner comme le responsable de tous ses maux – devait être un insupportable tyran domestique. Grand, vigoureux, il s'était fait tout seul et en tirait une grande fierté. Il aimait à rappeler les souffrances endurées au temps de sa jeunesse campagnarde, chez son père, boucher en Bohême méridionale.

Son aptitude à s'adapter aux circonstances a été un atout majeur de la réussite d'Hermann Kafka. Ainsi des deux versions de son logo commercial : dans l'une et l'autre, un choucas (voilà pour les Tchèques) perché sur une branche; mais les feuilles et le gland de chêne de la première (ci-dessus), jugés trop explicitement pro-allemands, furent remplacés, après 1918, par un feuillage plus neutre politiquement.

On a voulu voir dans les photos d'Hermann Kafka (à gauche, à l'époque de son mariage) la preuve de sa dureté; en fait il n'y apparaît ni plus ni moins raide que tous les hommes de son temps posant devant l'objectif du photographe. Son patronyme est tchèque, mais son prénom on ne peut plus allemand, surtout quand il l'écrit avec deux «n», comme il le fera jusqu'à 1918, date de l'indépendance de la Tchécoslovaquie.

Comme père, grand-père, beau-père, Hermann Kafka manquait de délicatesse. De sa «voix de tonnerre», il maniait volontiers «l'injure, la calomnie, les propos avilissants». De son fauteuil, il «gouvernait le monde», avait un jugement sur tout et pestait à l'occasion contre les Tchèques, puis les Allemands, puis les Juifs, comme «un tyran dont le droit ne se fonde pas sur la réflexion mais sur sa propre personne».

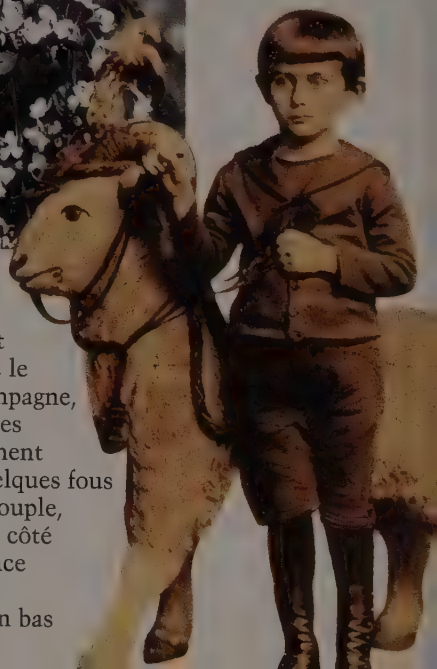
Arrivé de sa campagne en 1881, d'abord marchand ambulant, Hermann Kafka ouvre très vite un premier magasin de nouveautés, puis un autre, plus grand, puis un troisième, toujours bien placés en ville. A partir de 1912, il dirigera un commerce de «Galanteriewaren en gros» (*sic*), installé dans le rez-de-chaussée du palais Kinsky, sur l'Altstädterring (à droite sur la photographie ci-dessus). Le troisième étage de ce même bâtiment abritait le lycée allemand, que Franz devait fréquenter entre 1893 et 1901.

Ce père avait la trentaine à la naissance de son premier enfant : Franz. Un an plus tôt, il avait épousé Julie Löwy et ouvert une boutique de nouveautés à Prague dans la rue Celetna, à l'enseigne du Choucas (*kavka* en tchèque). Son magasin de détail allait bientôt se transformer en un commerce de gros. Divers déménagements marqueront son ascension sociale, jusqu'à l'installation dans le palais Kinsky, sur la plus belle place de Prague.

Julie Löwy (ci-contre, peu avant son mariage en 1882) était la fille de marchands aisés (drapiers et propriétaires d'une brasserie).

"Ma mère travaille toute la journée, elle est gaie ou triste, comme cela se trouve, sans revendiquer le moindre égard pour sa propre situation; sa voix est claire, trop bruyante pour la conversation ordinaire, mais bienfaisante quand on est triste. [...] Je n'ai pas toujours aimé ma mère comme elle le méritait et comme j'en étais capable."

Journal,
24 octobre 1911



Julie Löwy, la mère

Alors que le grand-père paternel était un boucher vigoureux, ne parlait que le tchèque et vivait petitement à la campagne, du côté de Julie Löwy, on comptait des rabbins de grande renommée, infiniment savants, et de riches marchands. Quelques fous et suicidés aussi. Sur les photos du couple, madame Kafka semble bien effacée à côté de son époux. Etait-elle en permanence dépressive? On l'a dit. Il est possible – seulement possible – que la mort en bas

âge des deux garçons nés juste après Franz en soit la cause. Elle a fait ce qu'elle a pu. Il lui est arrivé de protéger son fils contre son mari, de lui permettre en secret ce que le père avait interdit. Mais le remède était pire que le mal : «Sans le savoir, elle jouait le rôle du rabatteur à la chasse», écrira Kafka, en permanence obsédé par l'idée d'être la proie du père.

Au fond, elle ne lui aura été d'aucun secours : «Elle aimait trop [son mari] et [lui] était trop fidèlement dévouée pour pouvoir à la longue représenter une puissance spirituelle indépendante dans le combat mené par l'enfant.»

Insupportables mais secourables : les sœurs

Enfant, Kafka semble avoir souffert de ne pas voir assez souvent ses parents, trop pris par le magasin, trop fatigués quand enfin ils revenaient à la maison. Dans une lettre à sa première fiancée, il dira «avoir vécu seul très longtemps à se battre avec des nourrices, de vieilles bonnes d'enfants, des cuisinières hargneuses et de tristes gouvernantes».

Pas de complicités enfantines autour de Kafka avant longtemps : Elli et Valli naissent six et sept ans après lui, et Ottla deux ans plus tard encore. Et il semble que les fillettes s'entendaient au contraire à lui rendre la vie impossible, Valli surtout, apparemment, la cadette, que Kafka présentera comme la principale responsable du fait que sa chambre était le «quartier général du bruit de tout l'appartement».

Des trois fils d'Hermann et Julie Kafka, seul Franz, l'aîné, a survécu. Georg, né en septembre 1885, meurt d'une rougeole à un an et demi et Heinrich, né en septembre 1887, est emporté par une otite au printemps suivant. Franz (page de gauche), alors âgé de quatre ans, n'a guère pour jouer que ses peluches. Les petites sœurs arriveront plus tard. Gabrielle (Elli) sera, selon ses propres termes, «engourdie, craintive, chagrine, exagérément humble, méchante, paresseuse, gourmande, avare». Et, tandis que Valerie (Valli) se montrait absolument soumise au père, Ottilie (Ottla) était toujours prête à l'affronter.

Mais plus tard, quand ses sœurs auront quitté la maison pour se marier, Kafka pourra se réfugier chez l'une ou chez l'autre. Auprès d'Ottla surtout, la dernière, si proche de lui malgré la différence d'âge.

L'école, objet de terreur

Son père l'avait inscrit à six ans à l'école allemande du marché aux Bouchers. Toute sa scolarité se fera en allemand.

A l'en croire, quitter la maison pour l'école était, pour Kafka, remplacer un enfer par un autre. «Chaque matin, c'était la même scène, et elle a dû se répéter un an. En sortant de la maison, la cuisinière disait qu'elle raconterait au maître combien j'étais affreux chez nous. [...] L'école en elle-même était déjà pour moi un objet de terreur, et voilà que la cuisinière voulait encore aggraver cela. Je commençais à supplier, elle secouait la tête, je demandais pardon, elle m'entraînait; [...] je ne cessais de me demander : "Le dira-t-elle? Ne le dira-t-elle pas?". Non, elle ne le disait pas; jamais; mais elle pouvait toujours le dire.» Ainsi, chaque jour, pendant toute une année, le même scénario se serait répété sans conséquence ni à l'école ni à la maison? Force est ici de parler d'un jeu de Kafka avec sa peur, et non d'une terreur absolue.

9	Jeiteles Alois	Neuern	17. April 1881	9	reif	Medicin
10	Kafka Franz	Prag	3. Juli 1883	8	reif	Philosophie
11	Kisch Paul	Prag	19. Nov. 1883	8	reif	Philosophie
12	Kraus Karl	Prag	12. Feber 1883	8	reif	Philosophie
13	Patz Victor	Hohenelbe	13. Juli 1882	8	reif	Medicin
14	Pollak Hugo	Prag	11. März 1882	8	reif	Jurisprudenz
15	Pollak Oskar	Prag	5. Sept. 1883	8	reif	Chemie
16	Přibram Ewald	Prag	11. Jan. 1883	8	reif	Chemie
17	Stein Victor	Zbirov	13. März 1881	9	reif	Bodencultur

Kafka a parlé de l'école comme d'un «complot fomenté par les adultes». Certes, celle du marché aux Bouchers (ci-dessous), qu'il fréquente de 1889 à 1893, ne disposait à l'époque d'aucune cour de récréation; les murs des classes étaient parsemés d'inscriptions moralisatrices. Au Lycée impérial, où il poursuit ses études entre 1893 et 1901, la pédagogie était fondée sur une discipline très stricte et des interdits nombreux. Il était alors de bon ton pour les enfants de la bourgeoisie juive de suivre un enseignement en langue allemande. Kafka ne semble pas en avoir été traumatisé. Il lui doit au contraire d'avoir découvert l'œuvre de Goethe, auquel il vouera toute sa vie une sorte de culte. Et quelle qu'ait été sa peur d'échouer, il réussit du premier coup les épreuves de l'*Abitur* (ci-contre, un extrait de la liste des reçus où son nom figure au n° 10).

Il aurait été terrorisé par les examens? Certains oraux s'accompagnaient d'une mise en scène digne d'un tribunal? Il éprouvait la hantise de l'échec? La *Lettre au père* évoquera longuement son manque de confiance en lui à l'école, mais en le mettant en relation avec l'influence du père et non avec le principe même de l'école.

Un parcours sans faute... et sans enthousiasme

De même comment croire au manque d'intérêt de Kafka pour les études? Du primaire à l'université, il a effectué un parcours sans faute, sans aucun redoublement. En juin 1906, c'est même à l'unanimité des membres du jury qu'il sera consacré docteur en droit. L'ensemble de ce qu'il a confié des conditions de sa scolarité doit être reçu avec précaution, comme participant d'une entreprise d'autodépréciation trop systématique pour ne pas apparaître suspecte.

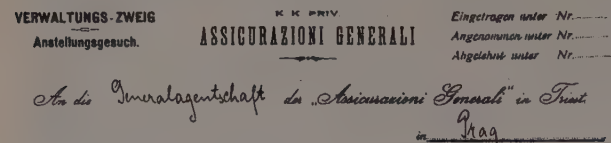
Les activités de l'Université de Prague étaient réparties entre deux bâtiments : le Karolinum, fondé en 1348 par Charles IV sur le modèle de la Sorbonne, et le Klementinum (ci-dessus), un ancien couvent de jésuites. Successivement dans l'un et l'autre, Kafka fera ses études supérieures, sanctionnées en 1906 par le titre de docteur en droit, attribué à l'unanimité du jury (ci-dessus, le texte qu'il envoie à ses amis et relations pour leur annoncer son succès).

FRANZ KAFKA BEEHRT SICH ANZUZEIGEN, DASS ER AM MONTAG DEN 18. JUNI D. J. AN DER K. K. DEUTSCHEN KARL FERDINANDS-UNIVERSITÄT IN PRAG ZUM DOKTOR DER RECHTE PROMOVIERT WURDE.

Il aurait franchi tous les obstacles en se bornant à apprendre par cœur ce qu'il s'agissait de seulement réciter? Il dit par ailleurs n'avoir qu'une médiocre mémoire... Les études ne l'auraient intéressé que comme un moyen de ne pas succéder à son père au magasin, d'échapper à ce destin fatal d'unique fils d'Hermann Kafka? Mais le père a laissé son fils «nager, paisible et craintif, dans les eaux du lycée et des études de droit», de même qu'il le laissera libre de choisir sa profession.

Au début des ses études supérieures, il a hésité entre plusieurs voies, la philosophie, la chimie,

la germanistique, l'histoire de l'art, avant d'opter finalement pour le droit : libre à chacun d'imaginer que rien ne l'intéressait, qu'il se laissait seulement entraîner par tel ou tel camarade.


VERWALTUNGS-ZWEIG
Anstellungsgesuch.

K. K. PRIV.
ASSICURAZIONI GENERALI

Eingetragen unter Nr.
Angenommen unter Nr.
Abgelehnt unter Nr.

An die Generalagentschaft der „Assicurazioni Generali" in Triest.
in Prag

La normalité par le travail

En même temps que Kafka se savait singulier, il souhaitait ardemment être admis dans la communauté des hommes, être comme tout le monde, par exemple avoir femme et enfants, vivre ailleurs que chez ses parents, et d'abord gagner sa vie. Cela au moins il l'a fait. Et bien fait. Après un stage chez son oncle, l'avocat Richard Löwy, il trouve, l'année suivante, un premier emploi dans l'agence pragoise d'une société italienne d'assurances, les Assicurazioni generali.

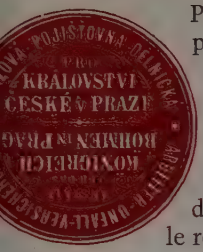
Cette première expérience fut une déception pour Kafka. Il avait pensé être affecté à la section étrangère, bénéficier d'un stage de formation à Trieste. Il n'en fut rien. Horaires chargés, maigre salaire, heures supplémentaires non rétribuées, aucune garantie de vacances : Kafka sombre dans le désespoir au point d'envisager le suicide. Il voudrait «s'enfoncer la tête dans le sol et ne plus l'en retirer». Travailler c'est seulement «gagner sa tombe»; il rebaptise la rue où il habite, et qui s'ouvre largement sur le fleuve, «rue-tremplin pour les candidats au suicide».

Kafka juriste et fonctionnaire, spécialisé dans la prévention des accidents du travail

Le 15 juillet 1908, il démissionne pour entrer à l'Office d'assurances contre les accidents du travail pour le royaume de Bohême, un organisme semi-public. Voici Kafka fonctionnaire (il le restera quinze ans, jusqu'à sa retraite anticipée en 1922). Mieux payé, il ne travaille au bureau que six heures par jour, et peut donc disposer de ses après-midi.

Il aurait voulu partir travailler à l'étranger, en Amérique du Sud, aux Açores, à Madère; à la rigueur à Vienne... Mais c'est à Prague, dans une succursale des Assicurazioni generali, que Kafka débute, en octobre 1907, dans la vie professionnelle (ci-contre, un détail du questionnaire pour sa candidature). Triste expérience qui dure une petite année. Pour quitter au plus tôt cet emploi, il suit, de février à mai 1908, des cours du soir sur l'assurance ouvrière.

Sa qualité de Juif aurait pu empêcher Kafka de postuler un emploi à l'Office d'assurances contre les accidents du travail pour le royaume de Bohême (bâtiment en page de droite). Heureusement, le président en était le père d'un de ses anciens camarades de lycée, Ewald Pribram. Passionné par son travail, Kafka se spécialisa vite dans la prévention. Ci-dessous, l'illustration d'un des rapports qu'il rédigea sur les diverses blessures provoquées par une raboteuse.



Plus encore que l'école, l'activité professionnelle est pour Kafka l'occasion de contacts enrichissants avec une communauté plurielle, parmi des Tchèques et des Allemands, parlant la langue des uns et des autres. Certes, il travaille dans une administration dont le règlement stipule le quota des Juifs pouvant être employés, mais il y assume d'importantes responsabilités. L'obligation de rédiger de nombreux rapports n'est pas pour lui déplaire, tout comme celle de négocier les contrats avec les employeurs, d'aller sur le terrain, d'étudier l'implantation des machines, d'imaginer des améliorations techniques. Les textes qu'il écrit alors, sur «L'Assurance de maternité considérée du point de vue de la science des assurances» ou sur «L'Extension de l'obligation d'assurance dans les professions du bâtiment», révèlent un intérêt réel et presque militant pour les sujets qu'il traite.

À l'époque où Kafka entre à l'Office d'assurances contre les accidents du travail de Prague (ci-dessous et, à gauche, le cachet officiel, en tchèque et en allemand), celui-ci emploie deux cent cinquante personnes.

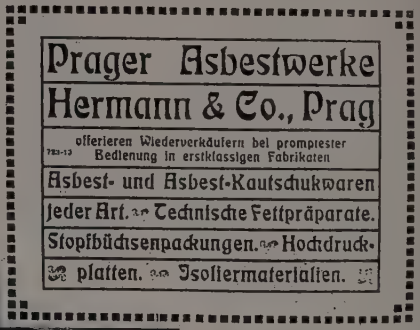
Recruté comme auxiliaire, il occupe d'abord un bureau au quatrième étage, puis, au fil des promotions, il se rapproche du rez-de-chaussée. Dès 1913, il occupe une pièce en façade, au milieu du premier étage.

Du rapport conflictuel, ou non, entre travail et écriture

Kafka jouit de l'estime de ses supérieurs; il entretient avec certains des relations presque amicales. Ses demandes d'augmentation ou de promotion sont étudiées favorablement et le plus souvent accordées. En quelques années, il gravit tous les échelons jusqu'au poste de vice-secrétaire puis de secrétaire de l'Office. Plus tard, même la dégradation de sa santé et les congés qu'elle rendra nécessaires ne mettront pas en péril sa situation.

A diverses périodes, il souffre de violents maux de tête et d'insomnie, et maudit alors ce travail qui l'empêche de s'adonner complètement à l'écriture. En réalité, entre le travail salarié, qui

« Le tourment que me cause l'usine, écrit Kafka en décembre 1911. Pourquoi me suis-je laissé faire quand on m'a imposé l'obligation d'y travailler tous les après-midi? » Le mari de sa sœur Elli, Karl Hermann, s'était lancé dans l'industrie



de l'amiante (prospectus ci-dessus). Kafka et son père avaient mis de l'argent dans son entreprise. A partir de 1911, la contrainte qui est faite à l'écrivain de s'en occuper est source de conflits ouverts ou larvés à la maison.

Kafka doit aussi intervenir fréquemment dans les affaires de ses parents (ci-contre, l'intérieur du magasin du palais Kinsky), notamment en novembre 1911 pour aplanir un conflit entre le père et ses employés à propos d'une assurance qu'Hermann Kafka refuse de payer.

ne l'ennuie pas autant qu'on a dit, et la littérature, il a trouvé un *modus vivendi* plutôt satisfaisant, et durable : il va à son bureau jusqu'à 14 heures, dort l'après-midi, sort le soir avec des amis et écrit la nuit, quand tout le monde dort... Il n'y a guère de blocage que si son employeur lui impose des heures supplémentaires, si son père le réclame au magasin, ou son beau-frère dans son usine d'amiante, le privant alors des ses après-midi.

L'amitié, «fenêtre sur rue»

On imagine volontiers Kafka comme absolument seul, exclu de toute communauté, étranger au monde à l'instar des héros de ses récits et romans. Mais avant 1917 et la maladie, il faut plutôt évoquer l'image d'un beau jeune homme d'un mètre quatre-vingt-deux, qui fait du sport avec ses camarades (équitation, tennis, natation, aviron sur la Vltava).

Hugo Bergmann, le surdoué qui assiste efficacement Kafka dans les disciplines scientifiques, et surtout Oskar Pollak sont ses premiers vrais amis. A propos de Pollak, il écrira : «Tu étais, entre beaucoup d'autres choses, également pour moi un peu comme une fenêtre, par laquelle je pouvais regarder dans la rue. Tout seul, je ne le pouvais pas, car, malgré ma haute taille, je n'arrive pas encore au niveau de l'appui.»

Pollak quittera Prague à la fin de 1903, bientôt remplacé par Max Brod. Kafka l'a rencontré en novembre 1902, lors d'un exposé sur Schopenhauer et Nietzsche. Bientôt, ils se voient quotidiennement, rejoints par d'autres jeunes gens comme

Comme Oskar Pollak (ci-dessous), son meilleur camarade au lycée, Kafka avait d'abord suivi les cours de chimie à l'Université, avant de se réorienter vers le droit. A la fin de 1903, Pollak quittera Prague pour travailler comme précepteur en province. Kafka et lui échangeront encore quelques lettres, puis se perdront de vue. Pollak mourra au front en 1915.

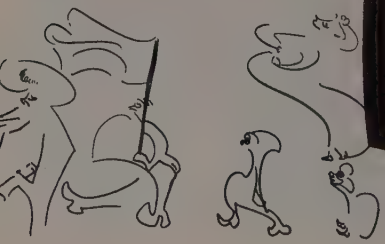
Avec Hugo Bergmann (ci-contre), les rapports furent moins étroits. Bergmann avait très tôt participé au mouvement sioniste. Dès les années de lycée, Kafka discutait souvent avec lui sur l'existence de Dieu et le Talmud, mais plus pour «se distinguer et faire impression» que par intérêt, écrit-il en 1911.

Felix Weltsch ou Oskar Baum. Ce nouveau groupe a son dynamisme propre et sort encore davantage Kafka de sa tendance à l'introversion.

Les cafés Arco (à gauche) et Louvre étaient les deux principaux cafés littéraires de Prague. Le premier était politiquement progressiste et d'avant-garde en art.

Cafés, manifestations, conférences : Kafka en ville

Avec ou sans Brod, Kafka fréquentera assidûment les cafés de Prague où se réunissent intellectuels et artistes, comme l'Arco, le café Louvre ou le Savoy. Certains sont plus politiques, d'autres plus philosophiques. En 1909, il assiste, sans doute avec son habituelle discrétion, aux



manifestations de plusieurs partis politiques (national-démocrate, social-démocrate, socialiste national), et même à quelques réunions du Club mladych d'inspiration anarchisante. Il est admis dans un certain nombre de cercles assez fermés, comme celui de Berta Fanta, l'épouse d'un pharmacien de la place de la Vieille-Ville : on y donne des conférences sur toutes sortes de sujets, de Nietzsche à Brentano, de Darwin à Dieu. Sur les dernières théories en matière de physique, on y a entendu un jeune professeur nommé Albert Einstein.

Pour un peu, le *Journal* de Kafka et sa correspondance pourraient servir de document sur l'activité culturelle intense qui régnait à Prague, tant il s'applique à ne rien laisser échapper, que ce soit la conférence du romancier français Jean Richepin ou les spectacles du ballet impérial de Russie.

Introduit par Bergmann, Kafka se rendit pendant plusieurs années au café Louvre, mais plutôt à contre-cœur (on y était plus sensible aux thèses sionistes). Dans le café U Bejsku, bien moins reluisant, Kafka approcha les membres du «Cercle des jeunes», constitué d'auteurs tchèques socialisants et désireux de défendre leur culture. Il aurait lui-même participé au défilé du 1er mai 1909 sur la place Venceslas (ci-dessous).

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE
CHARLEMAGNE

L'intérêt de Kafka pour la vie et pour les gens va de pair avec son goût pour la lecture. Il a toujours beaucoup lu, Dostoïevski, Tolstoï ou Gogol, Kierkegaard, Hamsun ou Andersen. Freud aussi. Il admirait Flaubert entre tous.

Loin de Prague

Mais il n'a jamais eu de vocation particulière à la sédentarité. Adolescent, il a plusieurs fois séjourné à la campagne chez son oncle préféré, Siegfried Löwy, médecin à Trest, à la frontière entre Bohême et Moravie : il dit y avoir vécu des moments de parfait bonheur au milieu de la nature, entouré de jeunes filles. Ses vacances d'été, il les passe ailleurs qu'à Prague, quelquefois pas très loin, par exemple à Liboch, sur les bords de l'Elbe, en août 1902; souvent plus loin, par exemple au bord de la mer : il séjourne seul sur les îles de Norderney et d'Helgoland, en mer du Nord, en 1901.

Dès 1902, il demandait à son oncle de Madrid, Alfred Löwy, de l'aider à trouver un travail à l'étranger. En 1907, il rêvait de partir en Amérique du Sud, aux Açores ou à Madère. Son travail à l'Office d'assurances le fera quelquefois voyager, en Bohême, à Vienne, sans qu'il prenne jamais ces déplacements pour des corvées.

Il connaît Berlin depuis 1910 pour y être passé avec Max Brod. Avec ou sans lui, il fait bien des voyages : à Riva, sur le lac de Garde, à Brescia, où les deux amis assistent à un meeting d'aviation, à Zurich, à Lugano et Milan. Kafka séjourne à deux reprises à Paris, en octobre 1910 et septembre 1911. Il en garde un souvenir tellement vivace que, rentré à Prague, il

De ses vacances chez son oncle Siegfried Löwy, médecin de campagne à Trest (ci-dessous avec ses nièces, parmi lesquelles Ottla, à l'extrême gauche), Kafka n'a gardé que des souvenirs heureux. En 1907, il écrivait à Max Brod : «Je fais beaucoup de motocyclette, je me baigne beaucoup, je reste longtemps couché dans l'herbe au bord de l'étang, [...] j'ai beaucoup joué au billard, fait de grandes promenades, bu beaucoup de bière.» Et la lettre se termine par : «Il fait beau, tantôt j'irai danser dans la forêt.»

lui suffira de respirer l'odeur d'essence qui s'échappe d'une grosse automobile pour que cette «bouffée d'air parisien» le transporte dans la capitale française.

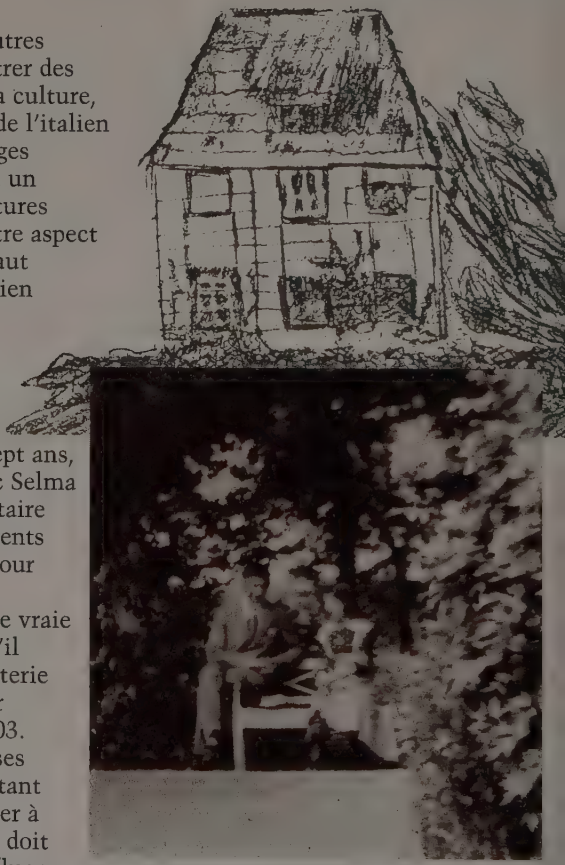
L'éveil sentimental

Occasions de flairer d'autres atmosphères, de rencontrer des gens divers, d'enrichir sa culture, d'améliorer sa pratique de l'italien ou du français, ces voyages ont aussi été pour Kafka un temps propice aux aventures sentimentales. Car – autre aspect du mythe sur lequel il faut revenir – Kafka n'avait rien d'un impuissant.

Il fut certes d'abord plutôt timide avec les filles, comme il l'était avec tous, mais sans rien de maladif. A dix-sept ans, il découvre l'amour avec Selma Kohn, la fille du propriétaire de la maison que ses parents avaient louée à Roztok pour les vacances d'été.

Il aurait eu sa première vraie aventure amoureuse, qu'il raconte avec une coquetterie affectée à son ami Oskar Pollak, pendant l'été 1903. Peut-être prend-il alors ses désirs pour des réalités, tant il est soucieux de montrer à son ami tout ce qu'il lui doit et combien, sous son influence, il a changé : «Je suis devenu plus fort. [...] Je peux parler aux femmes.» Et qui était cette Agathe avec laquelle il a flirté à Trest en 1907, pendant des vacances passées chez son oncle Siegfried? Cette année-là, il fréquente surtout une étudiante de Vienne, Hedwig Weiler. Pendant deux ans, les jeunes gens échangeront des lettres...

Dimanche 30 juin 1912. Dans son *Journal*, Kafka donne un récit circonstancié de ses brèves rencontres avec



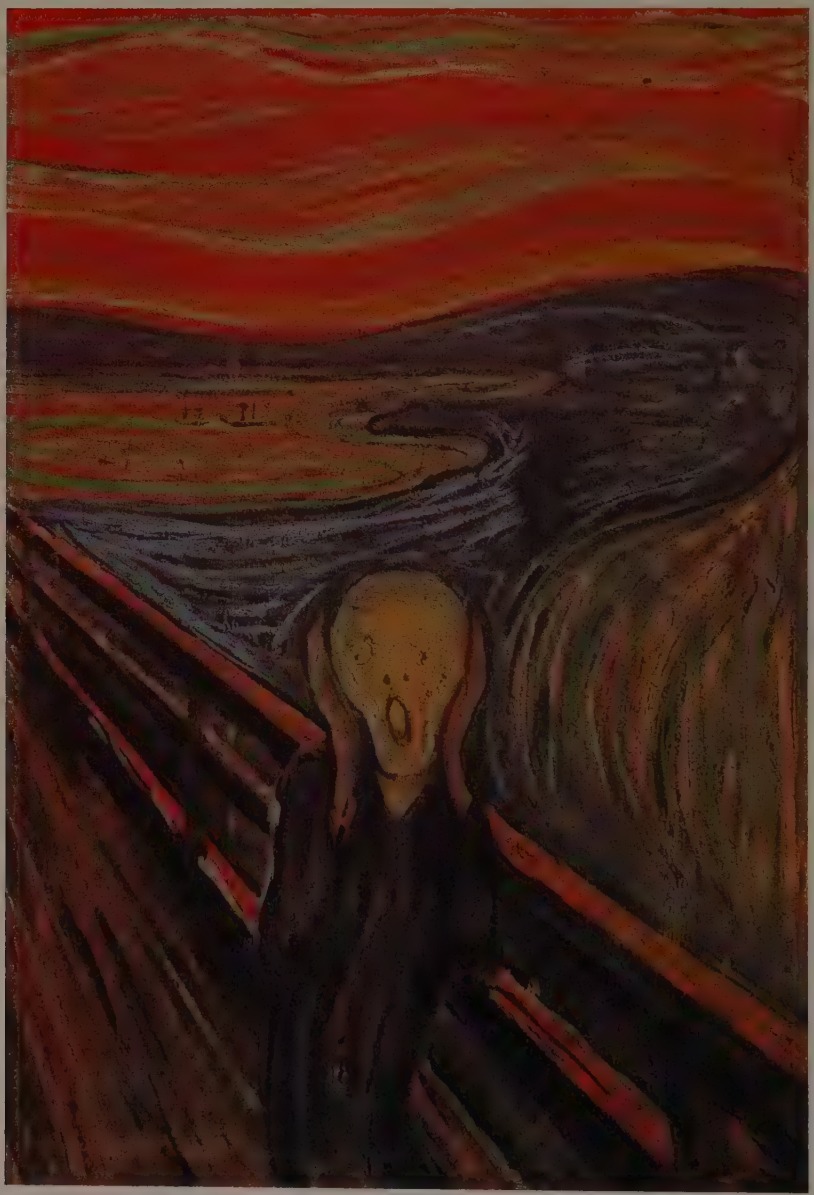
Grethe Kirschner, la fille du gardien de la maison Goethe. «Nous sommes photographiés deux fois dans le parc. Une sur un pont, la photo est ratée.» Ci-dessus, l'autre photo prise ce jour-là.

Premières liaisons éphémères

Il évoque volontiers dans son *Journal* ou dans certaines lettres ses visites chez les «geishas», comme il nomme les prostituées, osant avouer qu'il aime ce qui est un peu pervers dans la sexualité. Tant qu'il ne s'agit que d'aventures, Kafka s'en accommode très bien. Ainsi raconte-t-il ce que sa rencontre avec telle employée d'un magasin de confection, qu'il avait aisément séduite, eut à la fois «d'irritant, d'excitant et d'abominable». Il se fait photographier avec une de ses maîtresses, serveuse dans un cabaret de Prague, avec un chien entre eux; c'est même l'une des photos les plus célèbres de Kafka, à ceci près qu'on la présente souvent coupée, ne laissant voir que Kafka, la main posée sur la tête de l'épagneul...

Kafka a certes connu dans sa vie des périodes de paralysie de l'appétit sexuel. Ce qu'il écrit dans son *Journal* permet d'en apprécier le caractère ponctuel et d'en préciser l'origine, en général de gros soucis causés par sa famille.

Hedwig Weiler (ci-dessus), d'un an plus jeune que Kafka, socialiste convaincue, a été un de ses amours de jeunesse. Elle était petite et très myope. De Hansi Julie Szokol, on ne connaît que la photo ci-dessous – souvent recadrée sans elle – et sa profession : «serveuse».



Ainsi donc, ce qu'on sait de la vie de Kafka pendant près d'une trentaine d'années n'a rien de particulièrement «kafkaïen». Pourquoi, dès lors, s'est-il installé dans une cohérence tragique, au point de ne plus voir qu'elle et d'en faire le principal caractère de son œuvre? Une des réponses, peut-être la principale, se trouve dans son goût précoce pour l'écriture et dans son aptitude à doter de réalité ce qui sort de sa plume.

CHAPITRE II
NAISSANCE D'UN ÉCRIVAIN

«Le monde prodigieux que j'ai dans la tête. Mais comment me libérer et le libérer sans me déchirer. Et plutôt être déchiré que le retenir en moi ou l'enterrer.»

Journal, 21 juin 1913

Une anecdote de son enfance semble avoir joué un rôle déterminant dans l'émergence et la spécificité de sa vocation d'écrivain : attelé depuis quelque temps à la rédaction d'un roman, le tout jeune Kafka travaillait avec ostentation son œuvre à la table de ses grands-parents… Un oncle de passage «finit par prendre la feuille que je tenais plus que mollement, y jeta un bref regard, et me la rendit sans même rire, en disant simplement aux autres qui le suivaient des yeux : "Le fatras habituel" [*das gewöhnliche Zeug*], à moi il ne dit rien.» Et Kafka de poursuivre : «Je restai assis, certes, et continuai à me pencher comme avant sur ma feuille désormais inutilisable, mais en fait j'étais chassé de la société d'un seul coup. Le jugement de l'oncle se répéta en moi avec une signification presque réelle et j'acquis, au sein même du sentiment familial, un aperçu des froids espaces de notre monde, qu'il me faudrait réchauffer à l'aide d'un feu que je voulais chercher d'abord.»

«Vivre en ermite est répugnant»

Tout jeune, il avait composé diverses saynètes plaisantes à l'occasion des anniversaires familiaux. Par une lettre adressée à Oskar Pollak en 1903, on apprend l'existence, dès le lycée, de tout un paquet de manuscrits.

En même temps qu'il les lui donne à lire, il en souligne les insuffisances : pour «faire œuvre», il se croyait obligé d'écrire comme tout le monde «des choses emphatiques». Parmi eux, des extraits d'un livre en projet : *L'Enfant et la ville*. Kafka brûlera ces «vieux papiers odieux»; ne subsistent que les quelques vers qu'il avait recopiés dans sa lettre. Mais reste cet acquis : être lu, communiquer, était devenu possible grâce à Pollak. «Vivre en ermite est répugnant, lui écrit-il; qu'on ponde ses œufs devant le monde entier, le soleil les fera éclore; qu'on morde à même la vie plutôt que de se mordre la langue.»

Après *L'Enfant et la ville*, qui aurait pu être son premier roman, il entreprend puis abandonne, à l'automne 1904, la rédaction d'une longue rhapsodie, *Description d'un combat*, qu'il réécrira entièrement, mais sans aboutir davantage. A la fin de 1906, un autre texte long, *Préparatifs de noce à la campagne*, subit le même sort.

Sur la grand-place (ci-contre), plusieurs fois reconstruite depuis le Xe siècle, l'église du Tyn est très liée à l'histoire de la Réforme, en particulier au mouvement hussite au début du XVe siècle. Tandis que Jan Huss, excommunié par le pape, avait été brûlé vif à Constance en 1415, c'est sur cette place que son ami Jérôme avait subi, l'année suivante, le même supplice. Après la défaite de la Montagne blanche (1620) et l'absorption du royaume de Bohême par l'Autriche-Hongrie, les Habsbourg entreprirent la recatholicisation du pays : tel un emblème, une colonne vouée à la Vierge Marie fut érigée, en 1648, à l'endroit précis où Jérôme avait été brûlé.

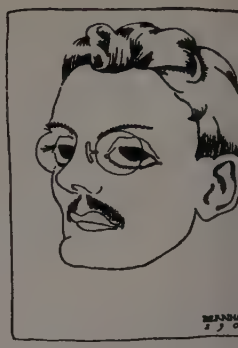
Dans plusieurs textes de jeunesse, Kafka a évoqué l'église du Tyn, la place et la colonne (à droite sur la photo) au pied de laquelle lui et Max Brod se donnaient volontiers rendez-vous. «Quand j'eus franchi à petits pas le seuil de la maison, je fus assailli par l'immense voûte du ciel avec la lune et les étoiles ainsi que par la grand-place avec l'Hôtel de Ville et la colonne de la Vierge. [...] Le vent gonfle le manteau de la Vierge sur sa colonne et la tempête menace de la déchirer» (*Description d'un combat*).

Publier

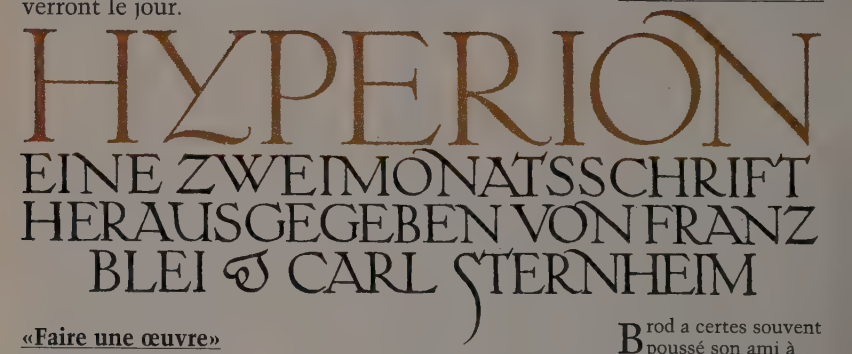
Max Brod, après Pollak, mettra en jeu des trésors d'ingéniosité pour pousser Kafka à écrire et à publier. Comme de citer son nom, en 1907, alors qu'il est encore parfaitement inconnu, parmi ceux de Franz Blei, Thomas Mann, Frank Wedekind et Gustav Meyrink, dans une revue de Berlin, *Die Gegenwart*. Message reçu : dans sa lettre de remerciement, Kafka, avec humour, s'amuse de cette célébrité usurpée, mais montre clairement qu'il a compris qu'il ne lui restait plus qu'à relever le défi.

A partir de 1908, la quantité et la régularité de ses envois à diverses revues attestent son indubitable volonté de communiquer avec le public.

Au cours d'un voyage en Suisse, à l'été 1911, Brod obtient de son ami qu'il se lance avec lui dans l'aventure d'un roman – *Richard et Samuel, un petit voyage à travers les pays d'Europe centrale* –, qu'ils écriraient ensemble. Quelques chapitres seulement verront le jour.



D'un an plus jeune que Kafka, Max Brod (ci-dessus) sera son ami jusqu'aux derniers jours, et le propagateur de son œuvre. Ecrivain et militant sioniste, il émigrera en Palestine pour fuir le nazisme.



«Faire une œuvre»

Ecrire pour soi, montrer ses écrits à un ami, publier en revue des textes de toutes natures : Kafka est en train de devenir un écrivain, il existe de plus en plus en dehors du cercle de la famille et des amis, et même loin de Prague. Maître désormais d'une réalité virtuelle qu'il lui revient d'animer, il creuse en même temps par l'écriture l'espace entre lui et ses proches, et cet espace est marqué par la souffrance : son *Journal* – qu'il tient depuis 1909 –, ses lettres et ses fictions se font l'écho, à peine transposé, de ses problèmes.

Brod a certes souvent poussé son ami à publier, mais c'est très spontanément que Kafka a adressé huit poèmes en prose à *Hyperion*, une luxueuse revue mensuelle de Munich, où ils paraissent en mars 1908. Ces textes, il les republiera plusieurs fois et leur conservera toujours une grande sympathie.

Die Aeroplane in Brescia.

Von Franz Kafka (Prag).

Wir sind angekommen. Vor dem Aerodrom liegt noch ein großer Platz mit verdächtigen Holzhäuschen, für die wir andere Aufschriften erwartet hätten, als: Garage, Grand Büfett International

A la fin de 1911, nouveau désir d'une œuvre longue, composée : une autobiographie. Mais l'entreprise tourne court, laissant la place à un autre projet, dont on peut suivre la naissance dans le *Journal*, au début de 1912 : un roman. «16 mars 1912. Je reprends courage. Je me ressaisis comme une balle qui tombe et qu'on saisit au vol. Demain, aujourd'hui, je commencerai un travail de plus longue haleine qui se réglera librement sur mes capacités. Je ne l'interromprai pas tant que j'en aurai seulement la force.» De fait, Kafka travaille à son texte jusqu'en mai d'une manière satisfaisante, mais abandonne encore une fois, au bout de deux cents pages.

Septembre 1909. Passant des vacances en Italie avec Max Brod, Kafka envoie une carte à sa sœur : «Très chère Ottla, s'il te plaît, travaille bien au magasin afin que moi je puisse tranquillement prendre du bon temps ici et salue bien nos chers parents pour moi.» A Brescia, les deux amis assistent à un meeting aérien. Y participaient Blériot, Curtiss, Rougier (sa photo en médaillon). Brod pousse Kafka à en faire le compte rendu, obtient que le texte soit envoyé aussitôt à *Bohemia*, le grand quotidien de Prague, où il paraît dès le 29. Il aurait voulu redonner le texte dans un livre qui se serait intitulé *La Beauté des images laides*. Mais cette fois, Kafka saura résister à son étourdissant ami : «C'est précisément dans ces moments-là que Max m'aime le plus, ou j'en ai du moins l'impression, car je suis alors si conscient de mon peu de mérite. Non, il m'aime vraiment davantage. Il veut insérer mon *Brescia* dans son livre. Tout ce qu'il y a de bon en moi s'y oppose.» Très différent de son ami, Kafka avait besoin de poser plus longuement son regard sur les choses et les événements, de mâturer avant de publier. Cette exigence fait qu'il a peu publié.

La difficile concentration

Car la vie réclame Kafka de toutes parts. Il doit périodiquement s'occuper des affaires de son père, aller à l'usine d'amiante du beau-frère : autant de temps pris à l'écriture. Il en souffre physiquement (maux de tête, insomnies) et désespère à tel point de ne pouvoir se consacrer davantage à son roman qu'il pense au suicide.

Mais ce qui peut détourner Kafka de son œuvre la nourrit en même temps : à l'occasion de ses visites chez les employés de son père, il pénètre dans des familles inconnues, découvre des personnalités étonnantes, s'y intéresse, trouve des images à engranger, comme ces ouvrières, soumises aux contremaîtres et si bizarrement séduisantes dans leurs vêtements de travail.

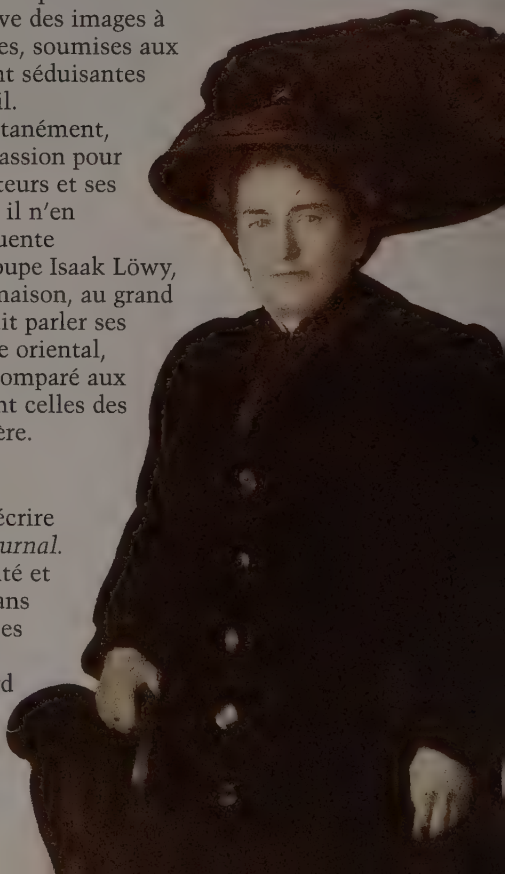
Kafka se disperse aussi spontanément, comme quand il se prend de passion pour le théâtre yiddish, pour ses acteurs et ses actrices. Depuis octobre 1911, il n'en manque aucun spectacle, fréquente particulièrement le chef de troupe Isaak Löwy, au point d'oser l'amener à la maison, au grand mécontentement du père. Il fait parler ses nouveaux amis sur le judaïsme oriental, superstitieux mais si vivant, comparé aux pratiques vides de sens qui sont celles des Juifs qu'il connaît, dont son père.

Le «Journal»

Une autre chose l'empêche d'écrire l'«œuvre» dont il rêve : son *Journal*. Celui-ci instaure une continuité et permet à Kafka de pratiquer sans cesse l'écriture. Pas plus que ses lettres, il n'est destiné à la publication, ni même au regard de quiconque. Max Brod, par exemple, ne le découvrira qu'après la mort de l'écrivain.

Suite de notations attentives, légèrement

Madame Kafka (ci-dessous) espérait ramener la vocation de son fils à des proportions acceptables, «cette dose dont les gens cultivés ont sans doute besoin». En ce sens, elle ne lui était d'aucun secours. Mais lorsque Max Brod l'informa du désespoir de Kafka, sans cesse empêché d'écrire, elle l'autorisa, en cachette de son mari, à ne plus aller à l'usine d'amiante.



Ungeziefer. Le mot, qui signifie littéralement «vermine», renvoie, dans un contexte religieux, à quelque animal impur, immonde. Hermann Kafka l'emploie à propos des nouveaux amis, nomades et pauvres, de son fils : les comédiens juifs arrivés à Prague en mai 1910. De 1911 à 1912, le *Journal* foisonne de notations sur eux, sur leurs femmes, qui le fascinent, mais aussi sur leur mode de vie à tous, leur judaïsme étonnamment vivant. Ils racontent à Kafka des histoires de rabbis fabuleux. Pour les aider, l'écrivain met sur pied des soirées littéraires, rédige et lit en public des textes de présentation. Il les invite même chez lui, spécialement Isaak Löwy (ci-contre), le chef de la troupe, né en 1887 à Varsovie. En 1911, ce dernier présente une pièce intitulée *L'Homme sauvage*, dans un café assez miteux du ghetto, le Savoy.

An jeden Sonn- und Feiertag auch Nachmittags-vorstellung um ½4 Uhr.

Herrmanns Café-Restaurant „Savoy",

Prag, Ziegenplatz. Regie S. Klug.

Original-jüdische Gesellschaft aus Lemberg.

Heute literarisch-dramatischer Abend.

Zum Schluß: 15864

Der wilde Mensch

von Gordon. Titelrolle: M. J. Löwy.

Anfang gegen 9 Uhr. 15805 Anfang gegen 9 Uhr.

ironiques, sur les personnalités aperçues et sur lui-même, il accueille aussi de vraies fictions, toujours brèves et le plus souvent suggérées par des situations connues ou souhaitées, à peine travesties. Kafka y inscrit quelquefois de simples formules : «Les spectateurs se figent quand le train passe», «Sa gravité me tue», «La forêt est-elle toujours là?», «Je suis passé près du bordel comme si c'eût été la maison d'un être aimé».

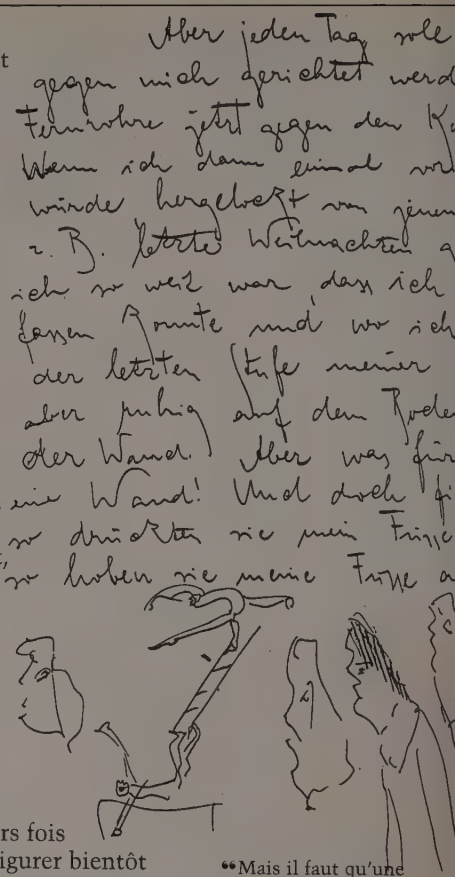
Le *Journal* exerce ainsi un «effet tonifiant» sur Kafka, le remplissant «de tressaillements légers et agréables».

Mais, refuge dans les temps difficiles, il reflète et amplifie également sa tendance à l'introversion et à la méditation. «Ce dimanche 19 juillet 1910, j'ai dormi, je me suis réveillé, dormi, réveillé, misérable vie.» Loin de le libérer, il l'enferme dans sa souffrance. «Je suis de pierre, je suis comme ma propre pierre tombale.»

Premier livre

Tout bascule au mois de juin 1912. Max Brod fait se rencontrer, à Leipzig, Kafka et l'éditeur Rowohlt, lequel propose à Kafka de publier un livre de lui. Kafka s'y attelle immédiatement. Reprenant certaines proses qu'il avait déjà publiées, il les choisit, les classe avec soin, et donne à son livre le titre de *Betrachtung* (*Regard*), sous lequel il avait déjà regroupé les huit textes donnés, en 1908, à la revue *Hyperion*. Il écrira plusieurs fois à Rowohlt pour lui dire sa joie de figurer bientôt dans son catalogue, pour modifier *in extremis* un des textes, pour évoquer la typographie. Moins de deux mois après la proposition de l'éditeur, le 14 août, les dix-huit textes retenus sont envoyés, après une ultime révision chez Max Brod.

Mince plaquette mais grand événement dans la vie de Kafka, *Regard* (*Betrachtung*) paraît le 10 décembre 1912. La dimension autobiographique est indéniable : on reconnaît Prague; l'atmosphère qui règne dans les familles, les soucis des personnages sont ceux que Kafka exprime alors dans tout ce qu'il écrit, lettres et *Journal* compris. Un ensemble d'échos semble relier



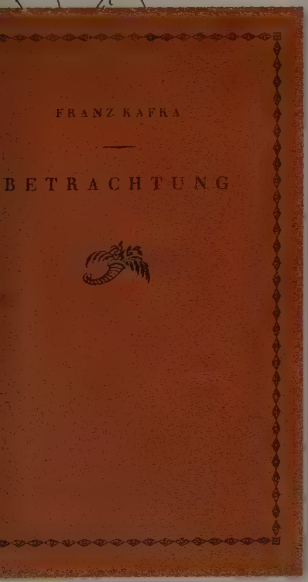
«Mais il faut qu'une ligne au moins soit braquée chaque jour sur moi. [...] Et ensuite, s'il m'arrivait de comparaître devant cette phrase, amorcé par cette phrase comme je l'ai été, par exemple à Noël, époque où j'étais tombé si bas [qu']il semblait vraiment que je fusse sur le dernier degré de mon échelle.»

Journal, 17 mai 1910 (ci-dessus)

l'un à l'autre les textes pourtant tous formellement indépendants. Avec une grande économie de moyens, sans aucun des «grands mots» qui séduisaient Kafka au temps de ses débuts, le recueil évoque ainsi les âges d'une vie avec ses projets sur fond d'amertume.

«Serait-il vrai qu'on peut enchaîner les jeunes filles au moyen de l'écriture?»

Regard est dédié à une jeune fille, rencontrée chez Brod juste le jour où Kafka y était venu pour une ultime révision de son manuscrit. A elle, il se déclare prêt à «repousser du pied» son livre, si jamais elle ne l'a pas aimé. Le nom de la demoiselle? Felice Bauer, une Berlinoise.



Kinder
auf der Landstraße

Ich hörte die Wagen an dem Gartengitter vorüberfahren, manchmal sah ich sie auch durch die schwach bewegten Lücken im Laub. Wie krachte in dem heißen Sommer das Holz

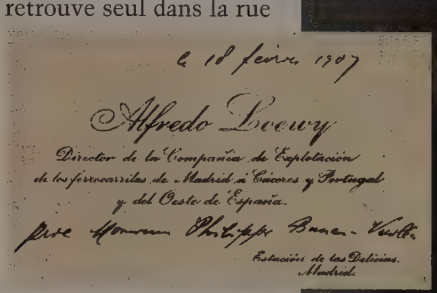
[1]

Betrachtung, premier livre de Kafka, tiré à 800 exemplaires, sort le 10 décembre 1912 chez Ernst Rowohlt à Leipzig, dédié «à M. B.» (Max Brod, cette fois encore, avait joué un rôle essentiel dans l'aboutissement du projet). Immédiatement, des critiques paraissent dans la presse, à Prague comme en Allemagne. En général assez brefs, voire très brefs (quelques lignes à peine), les dix-huit textes qu'il compte tissent une méditation pleine de mystère, un récit suspendu entre le rêve et la réalité, entre nouvelle et autobiographie. Excepté les «enfants sur la grand-route», on n'y rencontre que des solitaires. Kafka a pris beaucoup de soin à la composition du recueil. Ainsi «Le Passager du tramway», «Robes» et «L'Amoureux éconduit» se suivent comme trois épisodes d'une même histoire; mais «Regards distraits à la fenêtre» et «La Fenêtre sur rue», quoique séparés par plusieurs autres textes, ne se répondent pas moins; au tout premier, «Enfants sur la grand-route» (*Kinder auf der Landstrasse*, ci-contre), répond le dernier, «Un jour que j'étais malheureux», où le narrateur voit l'enfant qu'il a été faire irruption dans la chambre de l'adulte qu'il est devenu.

Sa présence chez Max Brod, le 13 août 1912, est peut-être moins liée au hasard qu'une nouvelle fois à l'amitié de Brod. Depuis longtemps, Kafka parlait à ses proches tant du célibat que du mariage. Il a abordé la question avec sa mère : selon elle, «si je reste célibataire comme l'oncle de Madrid, ce ne sera pas [...] une catastrophe, parce que, avec mon intelligence, je m'entendrai bien à arranger ma vie».

Das Unglück

L'oncle en question, Alfred Löwy, donne une version moins réjouissante de la réalité : «Je dîne souvent dans une petite pension française distinguée et très chère», parmi des notables, toujours les mêmes, «sans prononcer une parole. Puis je me retrouve seul dans la rue



et je ne saisis vraiment pas quelle a pu être l'utilité de cette soirée. Je rentre chez moi et je regrette de ne m'être pas marié. Naturellement, ce regret s'estompe à son tour, [...] mais il revient à l'occasion.»

Alfred Löwy (ci-dessous), frère aîné de la mère de Kafka, était directeur des chemins de fer à Madrid, mais passait assez souvent à Prague. Lors d'un de ses séjours, en septembre 1912, Kafka le fit longuement parler sur sa vie de célibataire et donna dans son *Journal* la relation de leurs entretiens.

«Le malheur du célibataire»

Tout cela, Kafka le sait, l'a déjà écrit : si, dans *Regard*, le texte «Le Malheur du célibataire» annonce clairement son sujet, «Le Commerçant» et «En rentrant chez soi» disent aussi la misère de celui qui ne vit que pour son travail et doit, le soir venu, refermer sur soi la porte de sa maison vide

Le court texte intitulé «Le Malheur du célibataire» (*Das Unglück des Junggesellen*), que Kafka fait paraître dans *Betrachtung*, est un extrait de son *Journal*, du 14 novembre 1911, assez profondément remanié pour l'édition. «Il semble que ce soit affreux d'être célibataire»... Il semble? Ce début mesuré ne doit pas tromper; la fin est pathétique. D'autres notations du *Journal* confirment la réalité des soucis de Kafka en cette fin de 1911 : «Un homme malheureux qui doit rester sans enfants est terriblement enfermé dans son malheur. Aucun espoir de renouvellement, aucune aide à attendre de constellations plus favorables.» A partir de janvier 1912, d'autres projets l'extirpent de ces sombres pensées.

des Junggesellen

où personne ne l'attend jamais. Insupportable.

D'où de bizarres rêveries. Il note dans son *Journal* telle pensée qui lui est venue alors qu'il attendait d'être reçu par un avocat à propos de l'usine d'amiante : et si cette secrétaire inconnue qui est là, dont le visage ne présente aucun intérêt, dont le nez droit est trop long, était sa femme? Et s'il lui touchait la robe avec le petit doigt? Et si ces deux grandes chaises et cette autre plus petite étaient pour eux deux et leur enfant...

Avoir une femme, des enfants... Il lui faut se décider, bien qu'il n'y ait pas absolument urgence : Kafka a vingt-neuf ans; son père s'était lui-même marié à trente. La décision de faire, à terme, de Felice Bauer sa femme, arrive en son temps, hors toute dramatisation. Mais comment concilier le mariage et l'écriture? Pour Kafka, la littérature n'est plus depuis longtemps un moyen d'occuper ses loisirs ou de briller en société : «Cesser d'écrire, je ne le peux pas.»

> ❝Le Talmud lui-même dit : «Un homme sans femme n'est pas une créature humaine.»❞
> *Journal*, 24 novembre 1911

Ni coup de foudre...

Première évocation de Felice dans le *Journal* de Kafka, une semaine après la rencontre : «Mᵉˡˡᵉ F. B. Quand j'arrivai chez Brod, le 13 août, elle était assise à table et je l'ai pourtant prise pour une bonne. [...] Visage osseux et insignifiant, [...] elle semblait habillée tout à fait comme une ménagère. [...] Nez presque cassé. Cheveux raides et sans charme, menton fort.» Et les dents! Kafka n'a jamais pu

s'habituer complètement à ses fausses dents, au gris jaune de la porcelaine et à l'«éclat proprement infernal» de l'or. Telle qu'elle est, pourtant, elle comble son attente, copie conforme du portrait qu'il avait brossé dans son *Journal* dix mois plus tôt, en octobre 1911 : «Si je devais atteindre ma quarantième année, j'épouserais probablement une vieille fille aux dents de devant proéminentes et quelque peu découvertes par la lèvre supérieure.»

Felice Bauer, vingt-cinq ans, avait été sténodactylo avant d'entrer, en 1909, dans une

entreprise de Berlin spécialisée dans les dictaphones. Elle avait pris du grade assez vite et occupait, en 1912, le poste de fondé de pouvoir. Elle faisait vivre ses parents qui avaient subi des revers de fortune. Il était temps pour elle aussi de penser au mariage. L'amour n'a pas été premier dans leur correspondance.

... ni coup de tête

Un coup de tête alors? Dès sa première rencontre avec Felice, Kafka a décidé, «jugement

inébranlable», de voir en elle une possible épouse. A peine ont-ils été présentés qu'il lui propose de partir avec lui pour des vacances en Palestine. Le 12 septembre, il se surprend à écrire avec plaisir à un certain correspondant de Breslau «uniquement parce que Mlle B. a séjourné à Breslau». Ce qui a déterminé Kafka peut déjà se lire en filigrane dans ce qu'il écrira à son ami Max, le lendemain de cette journée particulière : il était «sous l'influence de la demoiselle [...] au moment de fixer l'ordre des petits textes». Or le projet a abouti.

Serait-il possible que la présence d'une femme dans la vie de Kafka ne le détourne pas de son œuvre, qu'elle soit même bénéfique? C'est dans cet esprit que Kafka lui écrira, un peu, puis beaucoup, puis passionnément; lui fera l'aveu de son amour, lui parlera mariage et que des fiançailles seront très officiellement célébrées en famille... Plus tard, bien plus tard. Le scénario semble aussi inéluctable que le premier jugement sur Felice était «inébranlable»; il ne se déroulera pourtant pas jusqu'au mariage. La première lettre adressée à Felice date du 20 septembre. Kafka écrit *Le Verdict*, d'une traite, dans la nuit du 22 au 23 septembre : tout est dit.

Felice Bauer, la Berlinoise (à gauche, avec sa mère, en 1912), avait quatre ans de moins que Kafka. Des allures de femme de ménage, une dentition catastrophique? Ses photos ne confirment qu'imparfaitement l'impression qu'elle a toujours faite à Kafka. On ne connaît ses lettres que par ce que lui en a écrit. Elle ne semblait pas s'intéresser vraiment à la littérature, mais n'est-ce pas justement en cela qu'elle devenait une épouse possible? Principale qualité de cette femme au prénom annonciateur de bonheur : la patience.

La réussite professionnelle de Felice, exceptionnelle pour une femme de l'époque, résultait de son sens de l'efficacité. Quand, plus tard, il arrivait qu'on demande à Kafka pourquoi il l'avait aimée, il répondait seulement : «Parce qu'elle s'y entendait si bien en affaires.»

«Je ne suis pas un correspondant ponctuel. [...] Mais en échange, je n'attends jamais non plus qu'on m'écrive régulièrement; je ne suis jamais déçu qu'une lettre ait du retard, même lorsque je l'attends avec une impatience chaque jour renouvelée.»

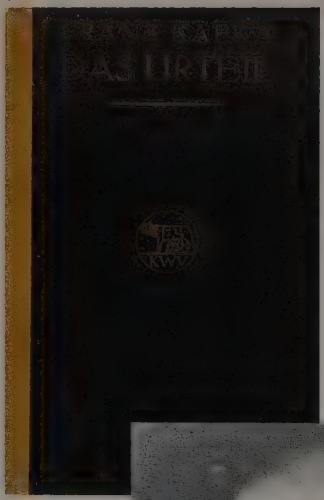
Lettre à Felice, 20 septembre 1912

Les révélations du «Verdict»

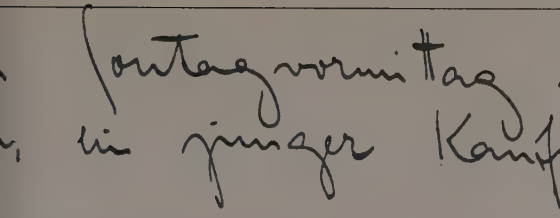
Es war an Freitag. Georg Bende

Au premier abord, le texte ressemble à un règlement de compte personnel, même si le père Bendemann n'est pas le portrait d'Hermann Kafka.

La crise éclate entre le père et le fils à l'occasion de fiançailles, dont le projet est plus avancé que le fils n'ose l'avouer. Georg semblait pourtant «s'acheminer vers un célibat définitif». Manifestement, Kafka anticipe ici sur la possible réaction de son propre père quand il évoquera en famille l'existence de Felice. Bien d'autres choses se lisent, que Kafka n'a pas «voulu» dire mais qu'il découvrira à la première lecture d'un texte qu'il a écrit dans un état de semi-inconscience : par exemple, que la fiancée, Frieda Brandenfeld, a les mêmes initiales que Felice Bauer, et que Georg et Franz ont le même nombre de lettres. Il aurait pu aussi souligner que Georg est le prénom de son petit frère, né juste après lui, mort à six mois. Et si la mort du petit Georg était la cause secrète des problèmes de Kafka avec son père? De fait, *Le Verdict* dit la souffrance d'un fils



«C'était un matin de dimanche, une belle journée de printemps.» Par cette phrase banale (ci-dessus), *Le Verdict* commence aussi bien qu'il finira mal. D'abord publié en juin 1913 dans une revue que lançait Max Brod, *Arkadia*, le texte sera repris en 1916 chez Kurt Wolff (couverture ci-contre). Hermann Kafka (ci-dessous) aurait pu y découvrir une étonnante figure de père castrateur.



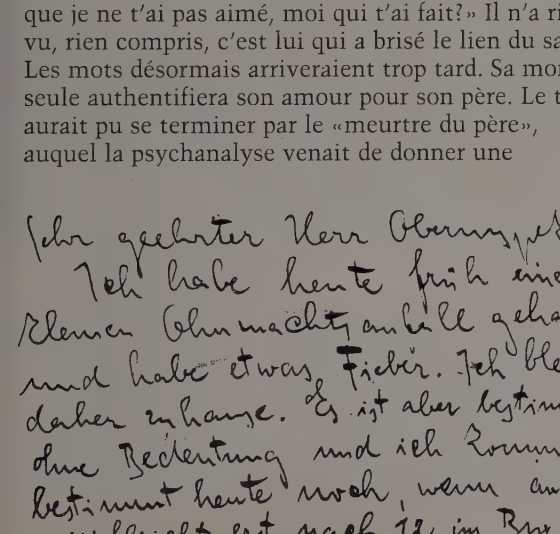
unique auquel son père préfère un lointain «ami de Russie», aussi peu présent que le petit Georg Kafka.

«*Le Verdict* ne s'explique pas», affirmera-t-il à Felice. Disons seulement que, de l'œuvre, chaque lecteur sait qu'il n'en aperçoit qu'une partie.

Un aveu paradoxal

Une histoire de fous? Le père semble délirer quand il affirme : «Tu étais au fond un enfant innocent, mais, encore plus au fond, un être diabolique. Et par conséquent, écoute-moi bien : je te condamne en cet instant à périr noyé.» Le plus absurde, c'est que le fils obtempère… A moins que le père n'ait raison, et que Georg ne soit pas le bon fils qu'il paraît…

Le texte dit la supériorité absolue des pères sur les fils. La découverte qui va tuer Georg, c'est celle de l'amour de son père pour lui : «Tu crois peut-être que je ne t'ai pas aimé, moi qui t'ai fait?» Il n'a rien vu, rien compris, c'est lui qui a brisé le lien du sang. Les mots désormais arriveraient trop tard. Sa mort seule authentifiera son amour pour son père. Le texte aurait pu se terminer par le «meurtre du père», auquel la psychanalyse venait de donner une



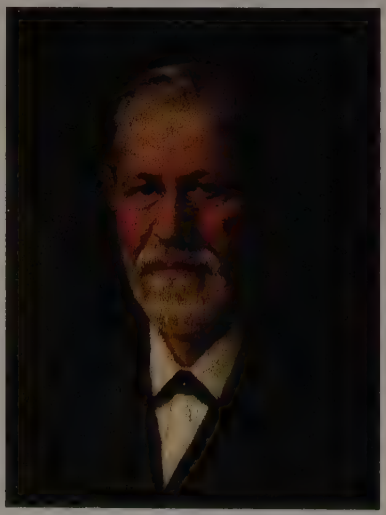
«J'ai écrit ce récit [*Le Verdict*] d'une seule traite, de dix heures du soir à six heures du matin, dans la nuit du 22 au 23. Je suis resté si longtemps assis que c'est à peine si je puis retirer de dessous le bureau mes jambes ankylosées. Ma terrible fatigue et ma joie, comment l'histoire se déroulait sous mes yeux, j'avançais en fendant les eaux. A plusieurs reprises durant la nuit, j'ai porté le poids de mon corps sur mon dos. […] A deux heures, je regardai ma montre pour la dernière fois. Quand la bonne a traversé le vestibule, j'écrivais la dernière phrase.»

Journal, 23 septembre 1912

A la suite de ce compte rendu, Kafka a noté quelques calculs sur la longueur de son texte en vue de le publier dans *Arkadia*. Avant de s'endormir pour quelques heures, il adresse au directeur de l'Office d'assurance contre les accidents du travail une lettre sur une prétendue indisposition qui l'obligerait à ne venir au bureau que l'après-midi (ci-contre). Ce qui n'a pas provoqué de drame.

nouvelle jeunesse, mais ce meurtre n'aura pas lieu : «Chers parents, je vous ai pourtant toujours aimés», murmurera Georg juste avant de mourir noyé. Mais qui l'aura entendu? «A ce moment-là, la circulation sur le pont était proprement incessante.»

Ce que le texte dit aussi, et qui concerne directement Felice, n'est pas moins clair. Entre Georg et Frieda se dresse l'image mythique du père castrateur. «Accroche-toi au bras de ta fiancée, crie le père Bendemann à son fils, et viens à ma rencontre! Je la balayerai d'un revers de main, comme tu n'en as pas d'idée!» «Souvenir de Freud naturellement», écrit Kafka en guise de premier commentaire, vaguement ironique. S'entend également l'écho d'une angoisse autrement grave : *Le Verdict* a été rédigé, de dix heures du soir à six heures du matin, conditions qu'il peut craindre de ne plus retrouver, si jamais il se marie. Or, «ce n'est qu'ainsi qu'on peut écrire, avec cette continuité, avec une ouverture aussi totale de l'âme et du corps».



La gestation du premier roman

Première conséquence, à terme, l'abandon du roman commencé au début de 1912 : «Ma certitude est confirmée, quand je travaille à mon roman, je me trouve dans les bas-fonds honteux de la littérature.» Il détruit ce qu'il a déjà écrit; de même, le *Journal* est interrompu. Mais c'est pour recommencer aussitôt, autrement, d'une manière moins crispée. Max Brod note : «Kafka en extase passe ses nuits à écrire.»

«Comment tout devint bleu devant ma fenêtre. Une voiture passa. Deux hommes marchèrent sur le pont.» Ainsi Kafka décrit-il l'ambiance dans laquelle il entama la rédaction du *Verdict*. Il habitait alors Niklasstrasse, presque en face du pont Saint-Nicolas. De sa fenêtre, il apercevait Mala Strana, de l'autre côté de la rivière, paysage (ci-dessous) qu'il évoque au début de cette nouvelle.

Freud (à gauche) est mentionné pour la première fois dans le *Journal* le 10 juillet 1912, parmi d'autres auteurs et sans commentaire particulier. Kafka ironisera par la suite, non sur lui, du moins sur ceux qui font «de la petite monnaie avec l'œuvre de Freud».

Le 6 octobre, Kafka lui lit le premier chapitre de son nouveau roman *L'Oublié*, et lui envoie le deuxième sitôt après.

Il associe Felice à la progression de son roman, lui en résume le sujet, lui précise les titres des chapitres. Depuis leur rencontre, il se sent en sécurité, «tout s'est trouvé apaisé et a pris le bon chemin». Grâce à elle. «Ce roman vous appartient aussi», lui écrit-il; il ne peut progresser qu'«avec votre bénédiction». A l'inverse, s'il échoue, il sera clair qu'il se sera trompé en croyant possible une conciliation entre mariage et création littéraire. Or, à la mi-novembre, il se trouve en butte à une sorte de révolte de ses personnages.

Histoire d'un échec

Les lettres à Felice disent désormais sa crainte de jamais parvenir à terminer son roman. Au sujet de la jeune fille elle-même et de son influence, il est «plongé dans l'incertitude». Parvenue à une certaine taille – «quatre cents grandes pages de cahier» –, comme d'autres projets anciens, l'œuvre se met à peser «démesurément lourd sur [ses] épaules pitoyables» et se disloque entre ses mains.

❝Lorsque, à seize ans, le jeune Karl Rossmann [il s'appelait Georg dans la première rédaction], que ses pauvres parents envoyaient en exil parce que la bonne l'avait séduit et rendu père, entra dans le port de New York, sur le bateau déjà plus lent, la statue de la Liberté, qu'il observait depuis longtemps, lui apparut dans un sursaut de lumière. On eût dit que le bras qui brandissait l'épée s'était levé à l'instant même, et l'air libre soufflait autour de ce grand corps. «Qu'elle est haute!», se disait-il. Il en oubliait de partir et fut repoussé petit à petit jusqu'au bordage par la foule sans cesse grossissante des porteurs.❞

L'Oublié
(début du texte)

Encore un échec? En l'état, *L'Oublié* s'apparente par plusieurs côtés à un roman picaresque. Tout tient dans l'action et dans les gestes, le lecteur est complice de l'auteur, séparé de ses personnages par une distance humoristique. L'aventure du personnage principal, Karl Rossmann, dès avant de débarquer à New York, s'annonce sous les meilleurs auspices. L'Amérique apparaît conforme à son mythe : le lieu de toutes les réussites. Mais cette histoire qui commençait si bien et pouvait devenir un roman d'apprentissage se révèle assez pathétique. Aussi naïf à la fin qu'au début, malgré les épreuves, Karl Rossmann ne parvient pas à vieillir. Son oncle bienveillant le chasse, non sans motif. Il est clair que Karl est la seule cause de son échec.

Deuxième livre de Kafka, *Der Heizer* (*Le Soutier*), paraît en 1913. Kurt Wolff (ci-dessous avec sa femme, Elisabeth Merck), qui le publie, vient de reprendre les éditions Rowohlt à Leipzig. Il sera le principal éditeur de Kafka.

Comment Karl échappa à une mort lamentable

La rédaction de *L'Oublié*, qui suit de si près celle du *Verdict*, développe des thèmes voisins, et qui ne concernent pas moins Felice. Dans le septième chapitre de son roman, intitulé «Brunelda», le héros, prisonnier d'une prostituée obèse, doit se soumettre à ses caprices et se cacher derrière le rideau, sur le balcon, quand elle reçoit. Il n'a pas le droit de la toucher. Répugnante, la sexualité? Brunelda est un autre de ses doubles. Elle vit à l'écart du monde, dans le désordre et la corruption, veille la nuit et dort le jour; telle est la vie à laquelle sa vocation a condamné Kafka. En pure perte : Brunelda, ancienne cantatrice, ne chante plus, et Kafka abandonne son roman.

Kafka n'acceptait qu'à regret que ses textes soient illustrés. En voyant la gravure choisie par Kurt Wolff pour être placée en frontispice du *Soutier*, il dit avoir ressenti un choc : trop ancienne, alors qu'il évoquait New York et l'Amérique modernes; mal placée (avant le texte qu'elle était censée accompagner); trop belle enfin, elle lui fait penser à Kubin. «Si vous m'aviez demandé mon avis, écrit-il à son éditeur, je n'aurais pas pu me résoudre à l'accepter.» Aurait-il mieux accepté une illustration moins figurative, telle que celle imaginée par Mario Prassinos pour la couverture de la première édition française de *L'Amérique*.

Il essaiera vainement de le reprendre en 1914. Les annotations dans son *Journal* obligent à imaginer une inéluctable déchéance de Karl – «puni de mort», comme le héros du *Verdict*, «d'une main légère», sans même la consolation d'une mise en scène héroïque. Cette mort absurde d'un personnage qui lui ressemble tant, Kafka n'a pas encore la force de la représenter. Mais abandonner son roman condamne d'emblée le projet d'union avec Felice, puisqu'il est maintenant patent que l'hypothétique «bénédiction» de la jeune fille a été sans effet.

Le jugement dernier

Seul le premier chapitre sera donné à l'impression. Il paraîtra sous le titre *Le Soutier*, en mai 1913, chez Kurt Wolff à Leipzig, dans une collection dont le titre fait sourire Kafka : «Der Jüngste Tag» («Le Jugement dernier»). (Les sept chapitres seront édités après sa mort par Max Brod qui leur donnera le nom de *L'Amérique*.) Le sous-titre «Un fragment» souligne qu'il est bien conscient de son caractère artificiel et de son absence d'unité.

Il n'en éprouvera pas moins, jusqu'à sa mort, beaucoup de tendresse pour ces pages qui «datent de [sa] bonne époque».

Fondée au XIIIe siècle et appelée d'abord «Nouvelle Ecole», la synagogue (ci-contre) autour de laquelle se constitua le ghetto prit le nom de «Vieille-Nouvelle» lorsque de nouveaux temples furent édifiés. Ni plus ni moins paradoxale, la métamorphose de Gregor Samsa, changé sans cesser d'être lui-même, ou celle de Kafka dans ce portrait «arcimboldesque».

Il sera tout heureux d'apprendre que Rilke trouvait au *Soutier* une grande cohérence. Il dit à son éditeur : «C'est un fragment et il le restera, cet avenir est ce qui lui donne son plus grand achèvement.» De même qu'à Prague existe une synagogue *Alt-Neu* («Vieille-Nouvelle»), Kafka aurait donc inventé avec ce texte, voire avec le roman *L'Oublié*, dont il n'était que l'ouverture, l'œuvre «achevée-inachevée».

«Qui couche avec les chiens attrape des puces»

Par le rappel de ce proverbe, Hermann Kafka avait fait entendre à son fils qu'il n'appréciait pas son mode de vie ni ses fréquentations, visant Isaak Löwy et ses amis comédiens et comédiennes. Un an plus tard, Kafka prend son père au mot. Pour un nouveau règlement de comptes.

Le proverbe n'était que métaphorique, Kafka le métamorphose en un Verbe créateur : tu m'as considéré comme une sale bête, j'assume. Et t'en accuse publiquement, en signant de mon nom qui est aussi le tien, sous les yeux de tous les

Pragois, tes clients et relations : *Kavka*, le corbeau en tchèque. Je suis un *Ungeziefer*, autrement dit une bête impure, du genre cancrelat plutôt que scarabée, mais toi, un corbeau.'

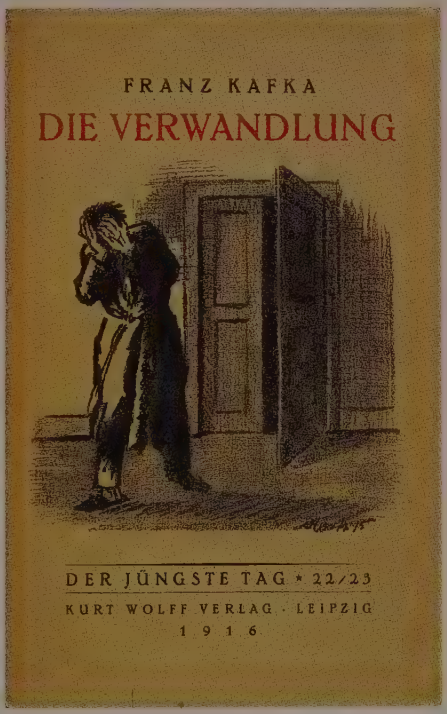
L'image du père dans *Le Verdict* était déjà éloquente, de même que, *a contrario*, le début de *L'Oublié* disait clairement le bonheur qui résulte du fait d'avoir mis l'Atlantique entre son père et soi. Mais en octobre et novembre 1912, la souffrance de Kafka et sa haine pour son père qui veut l'empêcher d'écrire (encore l'usine d'amiante) exigent un exutoire.

Enfin une œuvre

La Métamorphose est le plus long et le plus structuré des textes que Kafka ait achevé jusque-là; il est divisé en trois chapitres, que sépare un temps indéterminé et qui se développent selon un même schéma : d'abord seul, Gregor Samsa tente de renouer un contact avec les siens, et chaque fois il est incompris et finalement agressé. Chaque chapitre se termine par une catastrophe, suivie d'une perte de conscience.

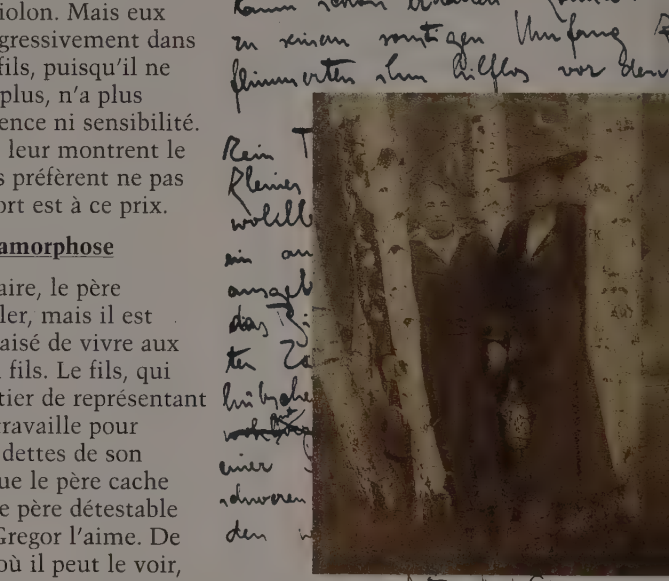
La métamorphose physique de Gregor en cancrelat est antérieure au début du récit, mais nous en suivons au plus près les conséquences, telles qu'il les mesure. Or, de plus en plus installé dans la mentalité qui doit être celle de ce genre d'insecte, bientôt incapable d'avoir des goûts et des pensées d'humain, affaibli par la maladie, Gregor Samsa est de moins en moins conscient des enjeux.

Le lecteur vit de l'intérieur l'obscurcissement de ses facultés, le plus atroce consistant à comprendre,



Ottomar Starke avait été chargé par Kurt Wolff d'illustrer une couverture pour *La Métamorphose*. Effroi de Kafka : «L'idée m'est venue qu'il pourrait vouloir par exemple dessiner l'insecte lui-même. Pas cela, surtout pas cela!» Suivaient des suggestions qui furent observées pour l'essentiel : représenter Gregor, les parents ou la sœur, «dans la pièce éclairée, tandis que la porte s'ouvre sur la chambre voisine plongée dans l'obscurité».

mieux que ne le fait Gregor, à partir d'indices que celui-ci n'a pas su interpréter, l'évolution de l'attitude des parents à l'égard de leur enfant. Lui est plein d'amour pour eux, pour son père comme pour sa mère ou sa sœur Grete – à celle-ci il rêve, avec ce qui lui reste de pensée humaine, d'offrir des leçons de violon. Mais eux s'installent progressivement dans l'idée que leur fils, puisqu'il ne leur ressemble plus, n'a plus aucune intelligence ni sensibilité. Certains signes leur montrent le contraire, qu'ils préfèrent ne pas voir. Leur confort est à ce prix.



La terrible métamorphose

Malade imaginaire, le père pourrait travailler, mais il est tellement plus aisé de vivre aux crochets de son fils. Le fils, qui déteste son métier de représentant de commerce, travaille pour rembourser les dettes de son père... tandis que le père cache un magot. Or ce père détestable à tous égards, Gregor l'aime. De ce ras du sol d'où il peut le voir, il lui apparaît comme un géant. Sa force, sa vitalité sont admirées par le pauvre être rampant qui, privé de la parole, ne peut dire son amour : *La Métamorphose* rejoint *Le Verdict* par cet aveu paradoxal.

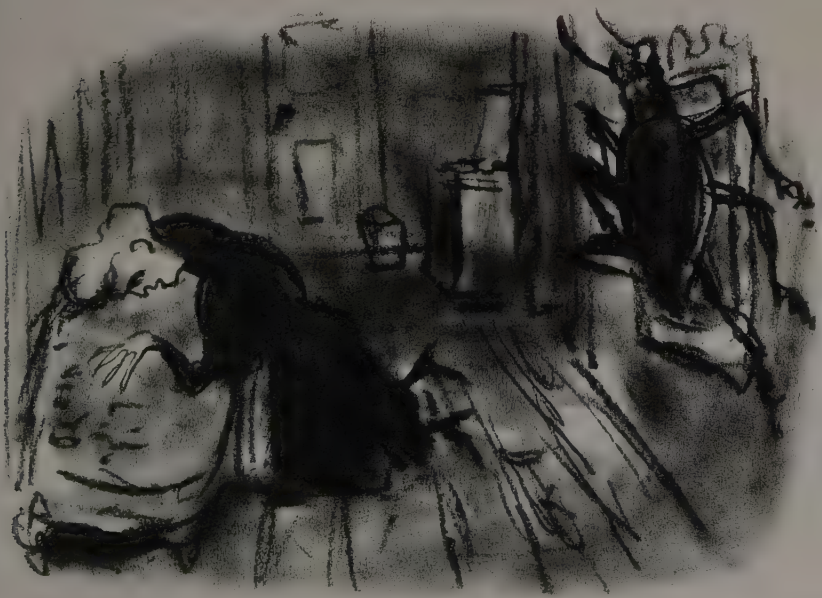
Quant à la mère bien-aimée... *La Métamorphose* permet à Kafka de suggérer, par le détour de la fiction, que même une mère, quand on souffre trop, on peut la haïr. Si bonne qu'elle semble au début, elle n'en révèle pas moins, au fil des pages, son inhumanité foncière. De même la sœur. Alors qu'elle apparaissait comme la plus attentionnée,

« Lorsque Gregor Samsa s'éveilla un matin au sortir de rêves agités »... Coïncidence? Dans *La Métamorphose*, faute de comprendre, la mère et la sœur de Gregor se révèlent assez monstrueuses. En photo ci-dessus, la mère de Kafka et sa sœur Valli.

elle condamnera à mort Gregor : «Mes chers parents, il faut nous débarrasser de ça.» La bonne s'en chargera, qu'on licenciera aussitôt après.

Il est contradictoire, alors que toute l'histoire a été relatée telle qu'elle a été perçue par Gregor, que le récit continue après sa mort. *La Métamorphose* n'en est pas moins, de toutes les fictions de Kafka, la plus connue. Publiée d'abord en octobre 1913 dans les *Weisse Blätter* de René Schickele, reprise aussitôt dans la collection «Der Jüngste Tag» de Kurt Wolff, elle a été constamment rééditée depuis, adaptée pour le théâtre, le cinéma et la télévision. Avec elle, sans conteste, Kafka s'est enfin métamorphosé en écrivain.

Après avoir fait de sa chambre un débarras, la mère de Gregor décida d'y opérer un grand nettoyage par le vide. Panique de Gregor : que pourrait-il au moins sauver? «C'est alors qu'il aperçut sur le mur l'image de la dame toute couverte de fourrure; elle attira son attention, parce qu'elle restait seule sur le mur nu; il grimpa en toute hâte sur la cloison, se pressa sur le verre, qui adhéra contre lui et dont la fraîcheur fit du bien à son ventre brûlant. Cette gravure, en tout cas, qu'il recouvrait de son corps, personne ne viendrait la lui prendre.» Ci-dessous, illustration de Hans Fronius en 1948.



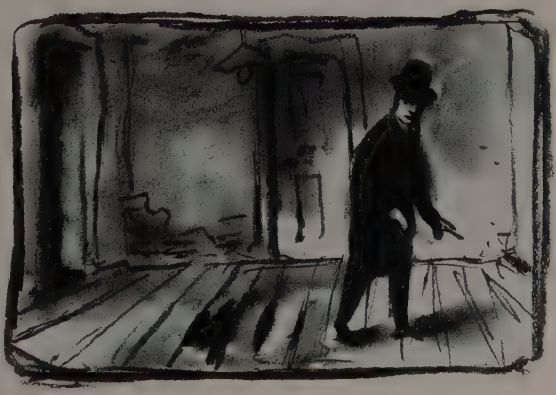
Les adaptations de *La Métamorphose* au théâtre se heurtent toutes au problème de la représentation de l'animal en lequel Gregor Samsa se serait transformé. Dans la nouvelle, l'insecte demeure assez indéfini (cancrelat? blatte? cafard? punaise?) et n'est jamais vu; c'est lui qui voit son entourage. L'accueil que la critique et le public ont réservé à ces adaptations a toujours été très réservé, qu'il s'agisse de la mise en scène de Marie-Ley Piscator au Studio des Champs-Elysées (octobre 1968, avec Pierre Trahard dans le rôle de Grégoire, en haut, à gauche), de celle de Stephen Berkoff au Théâtre du Gymnase (en 1968, aussi, avec Roman Polanski, au centre), ou de celle de Ewa Lewinson au Théâtre du Marais (février 1979, sous le titre *De l'éducation des insectes*, spectacle expérimental, sans texte, à droite). A Bobigny, en 1994, la Pragoise Marcela Salivarova Bideau a conçu une mise en scène à la fois masochiste et joyeuse, marquée par un humour – juif? tchèque? – né, dit-elle, de la longue souffrance d'un peuple privé de souveraineté, et qui se hait lui-même en se raillant. Dans la position de l'insecte sur le dos, en bas, Jean-Luc Bideau.

Ecrire ou ne pas écrire, là n'est plus la question depuis longtemps. Il est clair pour Kafka que la littérature ne sera jamais sacrifiée. Quant à avoir femme et enfants, comme le père, ou rester célibataire, comme les oncles Löwy, cela se discute. Le *Journal* s'avère fort utile pour peser le pour et le contre... et pour retarder le moment où il faudra choisir.

CHAPITRE III
«LE MALHEUR DU CÉLIBATAIRE»

"Sans ancêtres, sans mariage, sans descendants, avec un farouche désir d'ancêtres, de mariage, de descendants. Tous me tendent la main, ancêtres, mariages, descendants, mais ils sont trop loin pour moi."

Journal, 21 janvier 1921

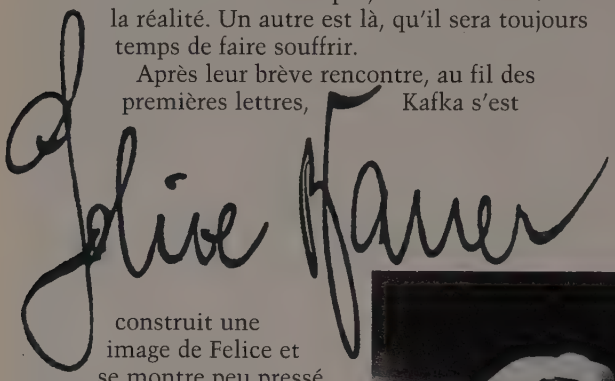


(à gauche, la *Famille* d'Egon Schiele; ci-contre, un dessin de Hans Fronius pour *Le Procès*)

Sincérité ou double jeu?

Depuis la mi-août 1912, mariage et célibat ne sont plus seulement prétextes à observations, réflexions, fictions littéraires, mais engagement personnel, ce qui est autrement contraignant : s'il est possible d'abandonner un texte inachevé, de l'oublier dans la masse des manuscrits, il n'en va plus de même dès le moment où le projet s'inscrit dans la réalité. Un autre est là, qu'il sera toujours temps de faire souffrir.

Après leur brève rencontre, au fil des premières lettres, Kafka s'est



construit une image de Felice et se montre peu pressé de la confronter à la réalité. Dès les premières semaines, il lui avait demandé d'écrire moins souvent, mais en ajoutant aussitôt : «Et cette demande, suis-je sincère en vous la faisant? Bien entendu je suis sincère. Et ne suis-je pas aussi insincère peut-être? Naturellement je suis insincère, et combien!» Son amour fut d'abord imaginaire, mais par l'écriture – comme pour chacune de ses fictions – Kafka lui a donné une réalité. Et cela d'autant plus volontiers que cet amour ne nuisait pas à sa création littéraire. Du moins dans cette première période. Pendant les

«J'ai appris que vous devez rester dix-huit jours partis! [...] Mais ça n'en finit pas! Tenez-vous au moins votre Journal? Si vous ne l'avez pas encore fait, installez-vous quelque part au bord de la mer et faites ensemble une description de votre voyage tel qu'il s'est déroulé jusqu'à présent, quand même cela devrait durer du matin au soir. Je vous le dis, si vous ne le faites pas, vous aurez maille à partir avec nous. Et rentrez vite!»

A Elsa et Max Brod pendant leur voyage de noces, février 1913

congés de Noël, il reste à Prague pour avancer son roman *L'Oublié*.

1913 : mauvaise année

L'année 1913 va être complètement stérile sur le plan de la création. Petit à petit, Kafka abandonne *L'Oublié*, de même que le *Journal*. Il a ainsi plus de temps pour écrire à Felice, mais comment pourrait-elle l'aimer puisqu'il se sent chaque jour «plus mauvais, plus dispersé, plus incertain». Et s'il la rejoignait à Berlin? Les 23 et 24 mars 1913, pendant le week-end de Pâques, il la rencontre pour la deuxième fois, après six mois de correspondance.

Autour de lui, plusieurs mariages voudraient le convaincre de la possibilité d'une vie de couple : sa sœur Valli et Josef Pollak en janvier; en février, Max Brod et Elsa Taussig (qui vivaient ensemble depuis 1908). Mais Kafka traîne un secret dont l'aveu lui coûte, qu'il laisse filtrer dans quelques lettres : «J'ai tout juste assez de santé pour moi, écrit-il le 11 novembre 1912, mais cela ne suffit déjà plus pour me marier et encore moins pour avoir des enfants»; puis, fin de décembre : «L'absence d'enfants [est chose terrible], c'est ce que je dois me préparer à prendre sur moi, car courir la chance d'être père, indépendamment de toute autre raison, je n'aurai jamais le droit de m'y risquer.» Plusieurs fois en mars, il a préparé Felice à entendre des «choses encore plus graves», il est allé à Berlin avec l'intention de tout dire...

«Un intérieur coquet attend les gens qui viennent d'assister au spectacle et marchent à ma rencontre.» Dans son *Journal*, Kafka ne cesse de mettre en balance l'idéalisation du couple et sa moins brillante réalité. Malgré Felice, en 1912, il ne voit pas «où le bonheur pourrait se fourrer dans cette affaire». Le mariage de sa sœur Valli en 1913 (page de gauche; Kafka est à l'arrière-plan), puis celui de Max Brod ne le font pas changer d'avis.

Le grand aveu... épistolaire

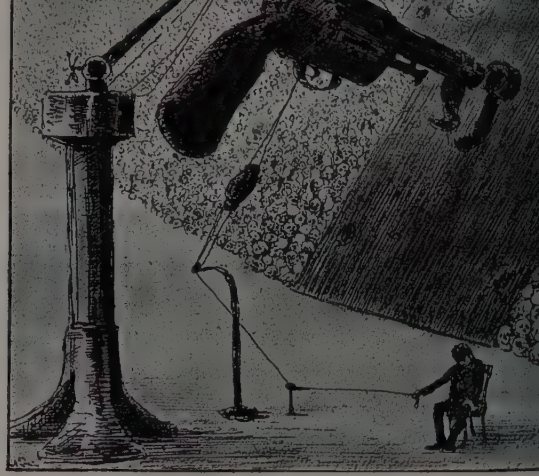
Il n'écrira enfin son «grand aveu» que le 1er avril 1913. «Le vrai objet de ma peur – on ne peut rien dire ni rien entendre de pis –, c'est que je ne pourrai jamais te posséder. Que dans le meilleur des cas, je devrai me contenter, tel un chien éperdument fidèle, de baiser la main que tu m'abandonneras distraitement.» Felice, dans sa réponse, se veut rassurante. Leur couple pourrait donc survivre à cet aveu?

Les 11 et 12 mai 1913, pour la Pentecôte, Kafka, à Berlin, rencontre pour la première fois les parents Bauer. Felice se montre d'une «indifférence languissante». Après quoi les lettres s'espacent. Est-ce la fin? Kafka veut forcer le destin : le 16 juin, il propose le mariage, mais confie aussitôt à son *Journal* que «l'élargissement et l'élévation de l'existence par le mariage ne sont que phrases de sermon». Le 1er juillet, il demande à Felice de «se guérir de lui», s'étonne qu'elle veuille «tenter l'impossible» et «prendre sur elle cette croix». Il décrira bientôt leur maison mais aussi les tourments à venir : «Je ne torture que par correspondance mais une fois que nous vivrons ensemble je deviendrai un fou dangereux qu'il faudrait brûler.»

«Le coït comme châtiment du bonheur de vivre ensemble»

Le problème n'est plus l'impossibilité d'être à la fois écrivain, mari et père de famille, mais d'abord celui de concilier mariage et sexualité. Le 23 juillet, avec Felix Weltsch dans un bordel des environs de Prague, il dénonce «la sexualité éclatée des femmes, leur impureté naturelle», y compris

Le suicide, tel que Kafka l'a envisagé, à diverses périodes de sa vie, sans jamais passer à l'acte, a surtout pris la forme très simple du «saut par la fenêtre» (on ne peut que penser aux nombreuses défenestrations qu'a connues la ville de Prague depuis la guerre de Trente Ans). Le seul de ses personnages qui se suicide (Georg Bendemann, à la fin du *Verdict*) se jette à l'eau. C'est simple, efficace, discret, et sans rien de commun avec la machinerie burlesque, compliquée et apparemment inoffensive (*Selbstmörder*, ci-dessous) imaginée par son ami Alfred Kubin.



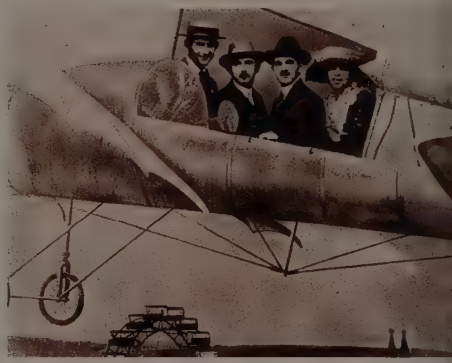
«la pléthore et la sagesse de la femme enceinte». La petite qu'il a prise sur ses genoux l'a laissé absolument froid. Aucune formule ne dit mieux le clivage entre mariage et sexualité que cet aphorisme du *Journal*, le 14 août : «Le coït comme châtiment du bonheur de vivre ensemble. Vivre dans le plus grand ascétisme possible, plus ascétiquement qu'un célibataire, c'est pour moi l'unique possibilité de supporter le mariage. Mais elle?» Et s'il se suicidait? «Le saut par la fenêtre» lui apparaît une fois de plus comme l'unique solution. Le 21, il veut encore se persuader que «son union avec Felice donnera plus de force de résistance à son existence».

«Le lépreux et sa femme. Elle est couchée dans son lit sur le ventre. Ne cesse de se lever avec tous ses ulcères, bien qu'un hôte soit présent. La manière dont son mari lui crie sans cesse de rester couverte...» (*Journal*, 3 mai 1913). Lointain souvenir de Flaubert et de sa *Légende de saint Julien l'Hospitalier*? Egon Schiele, avec sa *Jeune Fille et la mort* (ci-contre), n'associe pas moins explicitement que Kafka – et que Freud – Eros et Thanatos, l'amour et la mort.

«Se réveiller par un froid matin d'automne, dans une lumière jaunâtre. Passer à travers la fenêtre presque fermée et, alors qu'on est encore devant les vitres, avant de tomber, planer les bras étendus, le ventre bombé, les jambes repliées en arrière comme les figures de proue sur les vaisseaux de jadis.»
Journal,
14 novembre 1911

«Pour finir, il faudra bien que la douleur me fasse sauter la tête. Et ce sera aux tempes. Ce que je voyais en imaginant cela, c'était en réalité une blessure faite par un coup de feu, sauf que les bords du trou étaient retroussés tout autour et se dressaient en arêtes aiguës, comme une boîte de conserve ouverte brutalement.»
Journal,
15 octobre 1913

La lassitude est de plus en plus visible de part et d'autre. «Chasse-moi», lui demande-t-il le 30 août, et le 2 septembre, il propose d'arrêter leur correspondance. Felice part en vacances dans une île de la mer du Nord et Kafka, vers le sud, à Vienne. Le 16 septembre, il écrit une lettre de rupture («Il nous faut prendre congé l'un de l'autre»), mais lui envoie une carte postale de Vérone quatre jours plus tard.



La vie continue

Depuis le début de 1913, Kafka est mort pour la littérature. Tout juste a-t-il lu *La Métamorphose* à Max Brod en mars («Nous avons passé un bon moment et avons beaucoup ri») et proposé en vain à Kurt Wolff de réunir en un seul volume, intitulé *Fils*, ses trois derniers récits, *Le Soutier*, *Le Verdict* et *La Métamorphose*. En juin, il a organisé

À Vienne pour raisons professionnelles, Kafka est photographié sur le Prater avec trois amis. De Venise, il écrit : «Felice, ta lettre n'est ni une réponse à mes dernières lettres, ni une réponse conforme à nos conventions. Je ne te le reproche pas. On peut dire la même chose des miennes.»

Felice, Dein Brief ist weder ein
Antwort auf die letzten Briefe me
Verabredung entsprechend

une deuxième séance de récitations pour Isaak Löwy à Prague. A Vienne, il a accompagné son directeur au Congrès international sur la prévention des accidents du travail et suivi, sans passion, quelques séances du Congrès sioniste qui s'y tenait en même temps. Bientôt, il passe en Italie : Trieste, Venise, Vérone, Riva enfin, au sanatorium du docteur von Hartungen.

Depuis toujours, bien avant même d'être sérieusement malade, Kafka a aimé séjourner dans ce genre d'établissement. Situés en général au milieu de grands parcs, plus ou moins médicalisés, les sanatoriums sont des lieux de repos plus que de soins. Clientèle plutôt aisée, vie mondaine observée avec ironie par Kafka, beaucoup de belles dames désœuvrées coupées de leurs proches, éphémères amours.

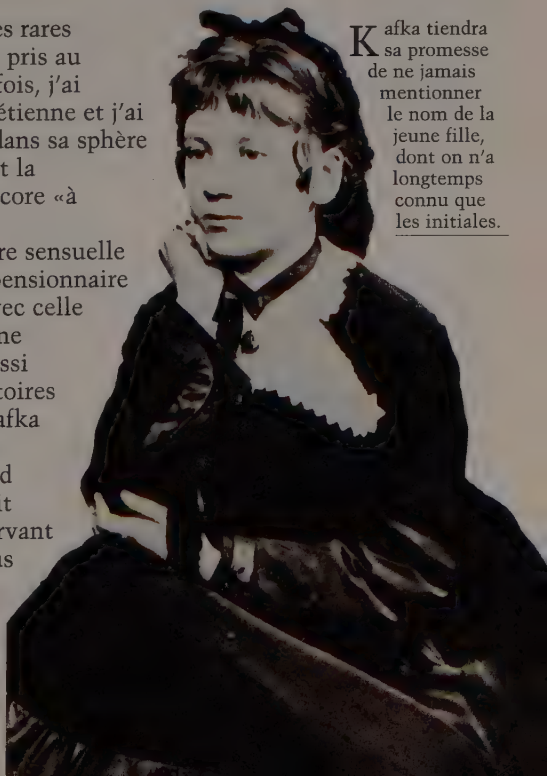
Gerti Wasner

A Riva, Kafka connaît un des rares épisodes amoureux qu'il ait pris au sérieux. «Pour la première fois, j'ai compris une jeune fille chrétienne et j'ai vécu presque entièrement dans sa sphère d'activité.» Il a trente ans et la mystérieuse «G. W.» est encore «à moitié une enfant».

Par opposition à l'aventure sensuelle qu'il a eue avec une autre pensionnaire du même sanatorium, et avec celle qu'il aurait pu avoir avec une troisième, en opposition aussi avec les tensions contradictoires des douze derniers mois, Kafka joue à l'amour sur le mode mineur : «Cogner au plafond de sa chambre – elle habitait au-dessus de moi – en observant une espèce de code que nous n'arrivâmes jamais à mettre définitivement au point : j'attendais sa réponse, je me penchais par la fenêtre, je la saluais, tantôt je recevais

«Au sanatorium, je suis tombé amoureux d'une jeune fille, une enfant, dix-huit ans à peu près, une Suissesse, mais fixée près de Gênes en Italie [Gerti Wasner, ci-dessous], sans maturité remarquable, pleine de valeur malgré son caractère maladif, et vraiment profonde. Pour s'emparer de moi dans l'état de vide et de désolation où j'étais alors, il aurait suffi d'une jeune fille beaucoup plus insignifiante.»

Lettre à Felice, 29 décembre 1913



Kafka tiendra sa promesse de ne jamais mentionner le nom de la jeune fille, dont on n'a longtemps connu que les initiales.

sa bénédiction, tantôt je me saisissais d'un ruban qu'elle laissait pendre jusqu'à moi, j'écoutais chacun de ses pas dans sa chambre, j'interprétais chaque coup fortuit comme un signe de connivence, je l'entendais tousser et chanter avant de s'endormir.» Apparemment aucun châtiment du bonheur d'être, si peu que ce soit, ensemble.

Grete Bloch

Felice, la première, a réécrit à Kafka, en Italie, mais la lettre s'est perdue. Kafka, qui l'apprend, lui répète, le 29 octobre : «Je ne me crois pas capable de maintenir durablement la vérité dans la vie commune et ne pourrais pas supporter une vie commune sans vérité.»

Le même jour, il écrit à une certaine Grete Bloch, une amie de Felice, envoyée auprès de lui pour sauver ce qui peut l'être ou confirmer la rupture. Agée de vingt et un ans, intelligente et sensible, d'un physique plutôt agréable, elle tiendra parfaitement son rôle de camarade dévouée. Entre novembre 1913 et juillet 1914, Kafka et elle s'écrivent au sujet de Felice. Ils se rencontrent trois fois en tout.

Son rôle? Analyser la situation et permettre la communication entre son amie et Kafka sur un mode moins brutal que dans une correspondance directe. A partir d'une formule de Kafka à son propos («lettre perfide»), dont on ne sait pas, au juste, à quoi elle renvoie, certains l'ont accusée, sans preuve, de traîtrise et soupçonnée d'avoir nui au couple.

Funestes retrouvailles

Premier résultat de son intercession : une nouvelle rencontre entre Felice et Kafka, à Berlin, le dimanche 9 novembre 1913. Désastreuse. Ils ne s'aperçoivent que quelques instants dans la matinée.

On connaît près de soixante-dix lettres de Kafka à Grete Bloch (ci-dessous), mais celles qu'il en a reçues n'ont pas été retrouvées, à l'exception d'une seule. Grete Bloch s'y montre

consciente de la responsabilité qui a été la sienne en se «forçant à voir dans les fiançailles un bonheur pour vous deux et de vous avoir influencé dans ce sens». Elle semble souffrir de constater l'impossibilité du projet : «Docteur, je ne trouve presque plus de mots. [...] C'est terrible. Je vois si clair tout à coup et je suis absolument désespérée». A partir de quelques indices, le romancier Elias Canetti a imaginé que Grete aurait eu un enfant de Kafka. Tout ceci est fort douteux.

La correspondance depuis plusieurs mois maintenant est en panne. Par l'intermédiaire du romancier Ernst Weiss, qui est allé rendre visite à Felice pour lui demander l'explication de son silence, une nouvelle rencontre est prévue, à Prague pendant les vacances de Noël 1913, à l'invitation de Max Brod. On ignore si elle a eu lieu.

«Je ne te lâcherai jamais de mon plein gré», déclare Kafka à Felice. Il renouvelle sa demande de mariage. Les lettres de Felice se font rares. Kafka reprend son *Journal*. 14 février : tentative de suicide. Nouvelle rencontre au dernier jour de février, dans le zoo de Berlin, à la demande de Kafka. «Cela ne pouvait pas être pire. Maintenant viendrait le supplice du pal», écrit-il aussitôt à Grete Bloch.

Felice, en 1914, avait envoyé cette photo à Kafka. Les journaux de Berlin et de Prague

Die Verlobung ihrer Kinder **Felice** und **Franz** zeigen ergebenst an

Carl Bauer und Frau **Anna**
geb. **Danziger.**
Berlin-Charlottenburg,
Wilmersdorferstrasse 73.

Hermann Kafka und Frau **Julie.**
Prag, Altstädterring 6.

Felice Bauer
Dr. Franz Kafka
Verlobte.

Berlin, im April 1914.
Empfangstag Pfingstmontag, 1. Juni.

annoncent, après les fiançailles privées en avril, une cérémonie officielle le 1er juin (ci-contre, l'avis dans le *Berliner Tageblatt*). A cette occasion, le père et la mère de Kafka, ainsi qu'Ottla, avaient fait le voyage à Berlin. Commentaire de Kafka le 6 juin : «Rentré de Berlin, j'étais ligoté comme un criminel.»

Le va-tout

Il sollicite en vain une nouvelle rencontre... et obtient l'accord de Felice pour des fiançailles. Elles ont lieu à Berlin, les 12 et 13 avril 1914, annoncées dans le *Berliner Tageblatt* du 21 avril et dans

le *Prager Tagblatt* du 24. Le mariage est décidé pour septembre.

Pourquoi ce revirement chez Felice, sinon par tendresse pour Kafka dont elle sait la souffrance? Kafka, lui, s'est manifestement laissé entraîner par la logique d'une passion qui s'était peu à peu vidée de son contenu. Il assume vaillamment tout ce qu'il déteste : visites familiales, choix de meubles, etc. Son espoir? Non pas l'amour mais une timide reprise de la création littéraire. Les fragments narratifs qu'il rédige dans son *Journal* sont suivis de mentions telles que «Cela a du sens mais c'est faible», «Ou je me trompe fort, ou je suis tout de même en train d'approcher», ou bien «C'est plus réel que ce que j'ai écrit au cours de cette dernière année».

Fin du rêve

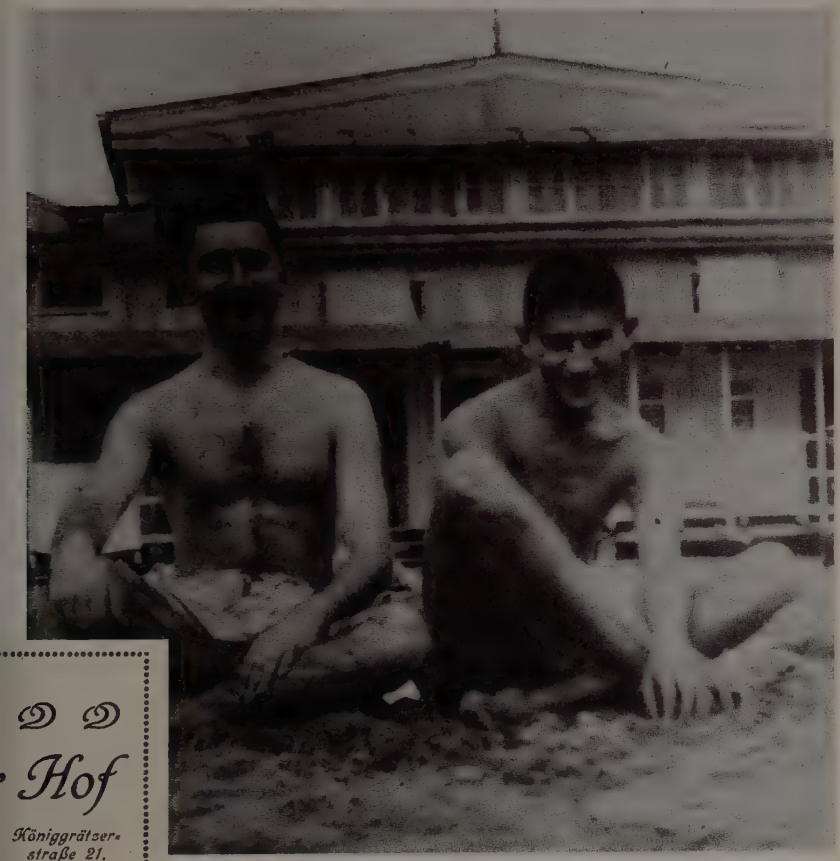
Seul texte de quelque étendue pour cette époque, mais inachevé, demeuré inédit à sa mort : *Tentation au village*. Ecrit le 11 juin 1914 dans des conditions comparables à celles du *Verdict*, il n'est pas moins prémonitoire. Un voyageur, parvenu tard dans un village, est attiré dans une ferme suspecte, dort au milieu d'enfants mais se relève bientôt, réveillé par un petit chien. Les enfants ramènent avec lui l'animal à sa propriétaire, Mme Cruster, une femme délicate, découverte en train d'écrire, assise à une table. Peu de paroles échangées, les enfants s'endorment au hasard sur le sol et l'unique lit... Le texte s'interrompt avant que la dame ait posé les yeux sur le voyageur. Rêve d'un bonheur enfin paisible ou fin du rêve?

La réalité n'hésite pas à trancher. Une nouvelle rencontre était prévue avec Felice le 12 juillet 1914, à Berlin, en présence de quelques proches : Grete,

"Le tribunal à l'hôtel. Le visage de F. Elle se passe les mains dans les cheveux, bâille. Retrouve subitement des forces et dit des choses bien pesées, tenues depuis longtemps en réserve, hostiles."

Journal, 23 juillet 1914

Quand il passait par Berlin, Kafka avait l'habitude de séjourner à l'Askanischer Hof. Là, en juillet 1914, quelques amis réunis autour de Felice et de Kafka leur conseillèrent de rompre. La formule «tribunal de l'Askanischer Hof» s'est imposée à Kafka, presque comme un jeu de mots, puisque *Hof* a, entre autres, le sens de «cour» de justice. Fin juillet, il envoyait une lettre rassurante à Max Brod et Felix Weltsch : «Je sais que tout est pour le mieux ainsi, [...] je suis moins inquiet qu'on pourrait croire.»



Hof
Königgrätzer-
straße 21.
hes Wohnen.
191

bien sûr, Erna Bauer, la sœur de Felice, et Ernst Weiss. Sans qu'il y ait eu préméditation, la rencontre débouche sur une mise en accusation de Kafka. (On en parlera comme du «tribunal de l'Askanischer Hof», du nom de l'hôtel où l'événement a lieu.) Sentence à laquelle chacun se soumet : rupture des fiançailles. Kafka en avertit ses parents par une lettre que le père égare, puis décachette tardivement. La mère se dit catastrophée. Tous les deux sont contrariés d'avoir à payer encore six mois, pour rien, le loyer du

Kafka connaissait le romancier Ernst Weiss depuis l'été 1913. Weiss n'aimait pas Felice, mais il lui arriva de servir d'intermédiaire entre elle et Kafka. Juste après le «tribunal de l'Askanischer Hof», où il avait poussé à la rupture, Weiss emmena Kafka une quinzaine de jours dans une station balnéaire danoise, Marielyst (ci-dessus).

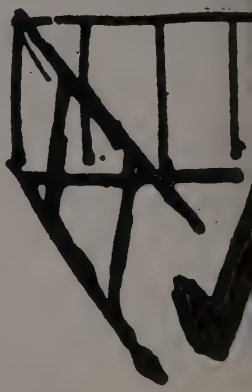
logement qu'ils avaient trouvé pour les ex-futurs jeunes mariés.

La naissance de Josef K.

Commence une période de deux ans où les lettres sont rares, brèves, mais propices à de vrais échanges, sans rien des outrances récentes. Kafka connaît une sorte de paix dans sa vie au moment où commence un conflit mondial. Sa création littéraire redevient abondante. Mais il n'évoque plus jamais ses œuvres nouvelles dans sa correspondance avec Felice, alors qu'elle avait été associée à la composition du recueil *Regard*, qu'elle avait provoqué la rédaction du *Verdict* et accompagné celle de *La Métamorphose* et de *L'Oublié*.

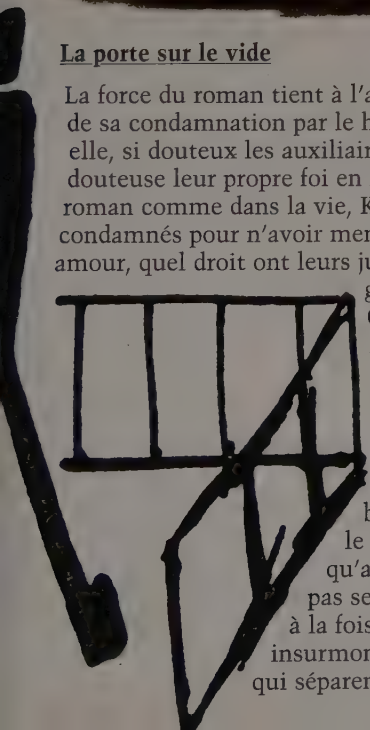
Depuis août 1914, il habite dans l'appartement laissé libre par Elli, dans la Bilekgasse, car sa sœur vit, en l'absence de son mari mobilisé, chez ses parents. Dès septembre, il peut lire le premier chapitre de son nouveau roman, *Le Procès*, à Max Brod. Il avait d'abord pensé faire puiser son héros dans la caisse de ses patrons, mais le roman est autrement plus fort dès lors qu'aucun crime ni délit ne peut être reproché à Josef K. Le sujet n'est plus le récit de ses efforts pour se disculper, face à un appareil judiciaire ordinaire, mais l'identification de la faute qui lui est imputée. L'identification aussi de la juridiction dont il subit la loi. Le roman prend sa source dans ce procès perdu par Kafka devant le tribunal de l'Askanischer Hof, mais, comme dans une épure, traite des enjeux communs à tous les questionnements. Début octobre, Kafka sollicite et obtient un congé pour avancer son œuvre.

De toute évidence, le premier chapitre du *Procès* transcrit de manière romanesque le tribunal de l'Askanischer Hof. Consciemment cette fois, Kafka a donné les initiales de Felice Bauer à Fräulein Bürstner, une dactylographe.



La porte sur le vide

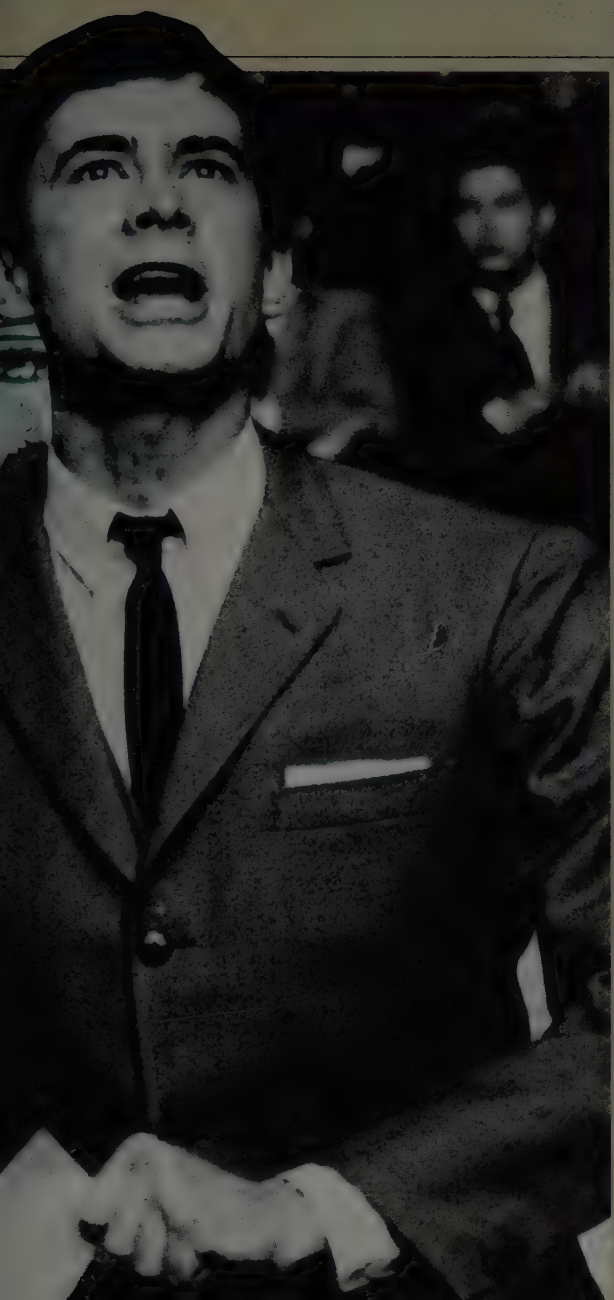
La force du roman tient à l'acceptation finale de sa condamnation par le héros, si cruelle soit-elle, si douteux les auxiliaires de la justice, et douteuse leur propre foi en la loi. Si dans le roman comme dans la vie, K. et Kafka sont condamnés pour n'avoir mené qu'une vie sans amour, quel droit ont leurs juges à s'ériger en gardiens de la loi? Qu'en savent-ils? Le roman s'achève sur une interrogation sans réponse et sur le vide. «Le mensonge est l'ordre du monde.» Pour beaucoup, ce texte est le plus fort de tous ceux qu'a écrits Kafka. Il ne dit pas seulement le caractère à la fois illusoire et insurmontable des obstacles qui séparent Kafka de Felice.



«On avait sûrement calomnié Josef K.» Au commencement du *Procès*, il y a les mots (l'accusation est fondée sur des rumeurs), et les deux inspecteurs qui arrêtent Josef K. n'ont pas d'autres armes. A la fin, les deux hommes qui viennent le chercher chez lui ne prononceront pas une parole : «L'un des deux messieurs venait de le saisir à la gorge; l'autre lui enfonça le couteau dans le cœur et l'y retourna par deux fois. Les yeux mourants, K. vit encore les deux messieurs penchés tout près de son visage qui observaient le dénouement joue contre joue. "Comme un chien!" dit-il, c'était comme si la honte dût lui survivre.» A la barre des témoins, ou dans le box des accusés : Kafka.

K. et Leni sur scène

Jean-Louis Barrault, en octobre 1947, avait mis en scène au Théâtre Marigny à Paris une adaptation du *Procès* par André Gide. Succès réel : la pièce fut jouée à Buenos Aires, Rio de Janeiro, New York... Claudel et Daniel-Rops y ont vu l'œuvre d'un prophète de la vie moderne en proie au mystère de la justice divine. La scène de la cathédrale (ci-contre) semble une citation du dénouement de *Don Juan* avec apparition du Commandeur, et s'inscrit dans la continuité d'une lecture religieuse de Kafka, celle qu'avait promue Max Brod. Mais que Jan Grossmann ait pu monter son adaptation du *Procès* en 1963 à Prague, au Théâtre de la Balustrade (à gauche), en Tchécoslovaquie communiste, reflète et surtout va accélérer une évolution qui, à terme, aboutira au Printemps de Prague. La même année 1963, se tient dans le pays un premier colloque sur Kafka, à Liblice, bientôt suivi d'un second, qui lève l'interdit sur ses œuvres à défaut de «réhabiliter» complètement Kafka, longtemps interdit par la censure.



Citizen K.

Orson Welles a avoué n'avoir pas été excessivement soucieux de fidélité à Kafka; il voulait «faire un film de Welles». En décembre 1962, première mondiale du *Procès* à Zagreb, où ont été tournés les extérieurs (les intérieurs l'ont été à la gare d'Orsay). Tout semblait devoir opposer Kafka et Welles, célèbre par sa stature imposante (à gauche, dans le rôle de l'avocat, avec Romy Schneider dans celui de Leni), son dynamisme et son lyrisme. De même, Anthony Perkins dans le rôle de Josef K. était inattendu, comme si, dans le texte, quelque chose empêchait que le personnage soit jeune et séduisant. On avait relu Kafka et découvert que ce qui semblait une «impossible gageure» (Bernard Dort) était parfaitement fidèle au détail du texte et à ses péripéties. La distribution comprenait, en outre, Madeleine Robinson, Jeanne Moreau, Suzanne Flon et Michael Lonsdale.

Il n'est pas non plus une interrogation sur la culpabilité et l'innocence. De faute personnelle, il n'est nullement question; plus personne ne s'en préoccupe, pas même le lecteur : lui aussi fait l'expérience d'une dérive, loin de ses repères habituels, jusqu'à cette ultime porte... qui ouvre sur le vide.

En temps de guerre, les cartes postales franchissent la censure plus vite que les lettres, mais laissent bien peu de place à la correspondance. Aussi écrit-on sur le recto et le verso. Celle que Kafka adresse à Felice le 3 mai 1915 présente son hôtel à Dobrichovice dans les Carpates (ci-dessus) et parle de la lenteur du courrier, du livre reçu de Felice la veille. «J'ai passé l'après-midi à le lire avec gratitude. Je suis à la campagne depuis ce matin tôt...»

Innocent ou coupable, Kafka? Début novembre, il reçoit de Felice la première lettre depuis leur rupture. «Il n'y a absolument rien de changé entre nous», lui répond-il. Il semble avoir eu le projet de partir en voyage à Noël avec... Erna Bauer, d'où une brouille d'Erna avec toute sa famille. «Elle croit en moi; je sens même de temps à autre l'effet que cette foi a sur moi», confie-t-il à son *Journal*.

Le voyage ne se fera pas. Et qui est cette «jeune fille de Lemberg», élève de Brod, que Kafka mentionne en janvier dans son *Journal* et rencontrera plusieurs fois en 1915, alors que les ponts ne sont pas rompus avec Felice?

Quinze jours heureux à Marienbad

Car Kafka et elle s'écrivent toujours et même se rencontrent. La première fois depuis la rupture, fin janvier 1915, à Bodenbach, la première gare en Bohême sur la ligne Berlin-Prague : «Elle ne s'informe presque pas de mon travail, pour lequel elle n'a visiblement aucun goût.»

Il y aura une nouvelle rencontre aussi vide que les précédentes, fin mai, en présence de Grete Bloch, d'Erna, et peut-être même des Weltsch, dans la «Suisse bohémienne». Même constat à Karlsbad, en juin 1915, et à Aussig à l'été : «Voyage véritablement abominable.»

«Il y a quelque chose de particulier à avoir sa maison, pouvoir fermer sur le monde, non pas la porte de sa chambre, non pas celle de son appartement, mais [...] celle de sa maison.»
Lettre à Felice, janvier 1917

Ottla a loué et meublé une petite maison au 22 de la ruelle des Alchimistes. Kafka y arrive le soir avec un panier-repas, écrit en général jusqu'à minuit, puis rentre en ville. De novembre 1916 à février 1917, il y écrit plusieurs textes qui seront repris dans *Un Médecin de campagne*.

Fin mai 1916, Kafka propose à Felice de la rencontrer pendant l'été. A Marienbad. Et là, entre le 3 et le 13 juillet, c'est le miracle. Tout commence aussi mal que possible. Nuits de détresse. Et puis le 9, pour la première fois depuis quatre ans, une communication s'établit entre eux. Kafka lit *Un célibataire entre deux âges* sans être déçu de son auditrice. Le 13, le couple part pour Franzensbad où la mère de Kafka et Valli sont en cure. Cependant l'angoisse n'a pas disparu et, le 27 août, il est sur le point d'envoyer une lettre de rupture. Bien plus tard (en 1922), il n'aura toujours pas compris ce qui lui est arrivé : «Il ne me reste qu'une énigme à résoudre, à savoir pourquoi j'ai pu être heureux quinze jours à Marienbad.»

Autoportrait en singe savant

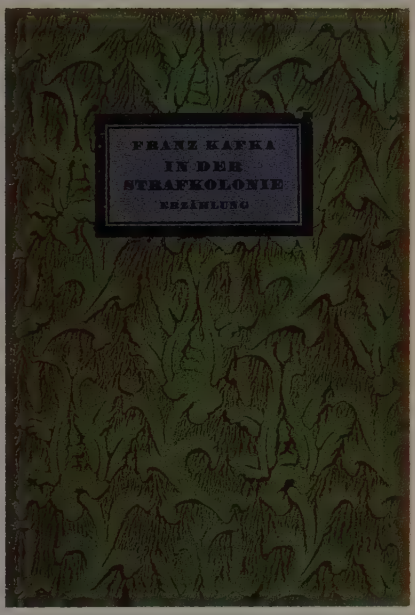
Les lettres sont redevenues quotidiennes, paisibles, confiantes, mais sans flamme. Kafka pousse Felice à travailler au *Jüdisches Volksheim*, une institution berlinoise d'enseignement et d'accueil de réfugiés juifs chassés de Galicie par l'avancée des Russes. Dans ses lettres, il multiplie les réflexions sur le sionisme, le judaïsme et l'éducation des enfants.

Ein für ein

«Cinq années, c'est un laps peut-être court quand on le mesure sur le calendrier, mais qui est infiniment long quand on doit le parcourir au galop, comme je l'ai fait, accompagné par moments d'hommes remarquables, de conseils, d'applaudissements, et d'orchestre, mais finalement tout seul.» Le singe évoque en ces termes son passé récent dans sa *Communication à une académie*; Kafka ne parlerait pas autrement des cinq années qu'il vient de vivre. *Ein Bericht für eine Akademie*, écrit en avril 1917, est envoyé avec une dizaine d'autres textes à Martin Buber qui dirige la revue *Der Jude* (*Le Juif*) où il paraîtra, avec *Chacals et Arabes*, sous le titre «Deux histoires d'animaux». Quant au singe que Frantisek Kupka imagine dans sa gravure *Ecce homo*, c'est son avenir que, prophétiquement, il dessine, sous le regard narquois de la sphinge.

En septembre 1916, quand *Le Verdict* paraît en volume dans *Der Jüngste Tag*, la dédicace «Pour F.» témoigne de la permanence de l'ancienne malédiction. En novembre, ils se rencontrent à Munich, à l'occasion d'une lecture publique de *La Colonie pénitentiaire*. Dans ce texte, qui date d'octobre 1914, Kafka dit la même chose que dans *Le Verdict* à propos de ses fiançailles, mais d'une manière à la fois plus horrible et plus masquée.

Autre texte qui implique Felice et Kafka plus qu'on ne le croit : *Communication à une académie*, écrit en avril 1917. Encore une histoire d'animal, mais ici, à l'envers de *La Métamorphose*, la bête est devenue progressivement, à force de volonté, un homme écouté par ses pairs. Cette «communication» est moins heureuse si l'on y voit l'histoire du singe savant que Kafka est sur le point de devenir, complètement coupé de sa nature.



Le cadre exotique de *La Colonie pénitentiaire* (un désert torride non situé) ne doit pas tromper : Kafka est personnellement impliqué dans le texte. Le débat central entre l'ancien et le nouveau commandant oppose l'ascétisme de la règle et l'humanité de la vie commune, comme ailleurs Kafka oppose le célibat et le mariage. Et l'instrument du supplice, cette machinerie fragile et compliquée, qui inscrit la sentence dans la chair même du condamné, n'est, en fin de compte, qu'une machine à écrire. Le texte paraît en mai 1919 chez Kurt Wolff (couverture ci-dessus).

Bericht

Akademie.

Renoncer à ses origines et à ses souvenirs de jeunesse, dit l'animal, a été le seul moyen de «trouver une issue». Ainsi des fiançailles. «Près de cinq années me séparent de ma condition simienne», dit le singe; et cela fait cinq ans que Felice est entrée dans la vie de Kafka.

Après leurs secondes fiançailles, à Prague en juillet 1917, Franz et Felice sont allés en Transylvanie, chez Else, la sœur de Felice. De passage à Budapest, les fiancés ont posé pour la postérité... A moins d'une erreur dans la datation de ses papiers, il semble qu'une notation laconique de l'époque puisse laisser penser que Kafka avait d'ores et déjà une certaine prescience de son mal : «Délaissés, une grange au soleil, un phtisique au printemps.»

«Heureux dans son malheur»

L'année 1917 est littérairement très féconde, surtout le premier semestre. Kafka compose les quatorze récits d'un recueil qui paraîtra en 1919, *Un médecin de campagne*, mais aussi *Le Pont*, *Le Chasseur Gracchus*, *A cheval sur un seau de charbon*, une grande partie de *La Muraille de Chine*, *Le Coup frappé à la porte*, *Le Voisin*, *Un croisement*, *Une confusion quotidienne*, *La Vérité sur Sancho Pança*, *Le Silence des sirènes*.

Aucune trace de lettres entre janvier et septembre 1917. Par quels cheminements Kafka en est-il venu à souhaiter ou accepter de se fiancer à nouveau

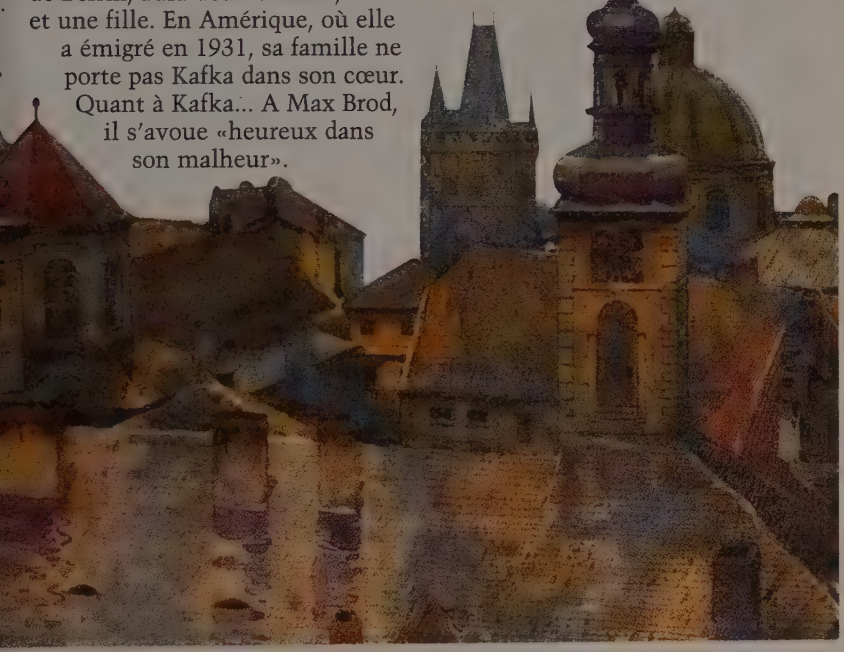
avec Felice. Ces deuxièmes fiançailles ont eu lieu en juillet, à Prague, trois ans tout juste après les premières. Kafka part avec Felice à Budapest chez la sœur aînée de sa fiancée, Else Braun. Il rentre bientôt seul à Prague, sans qu'on sache pourquoi. Une lettre à Ottla permet d'imaginer, une fois encore, le pire : «Ce n'était pas une occasion de repos ni de bonne entente.»

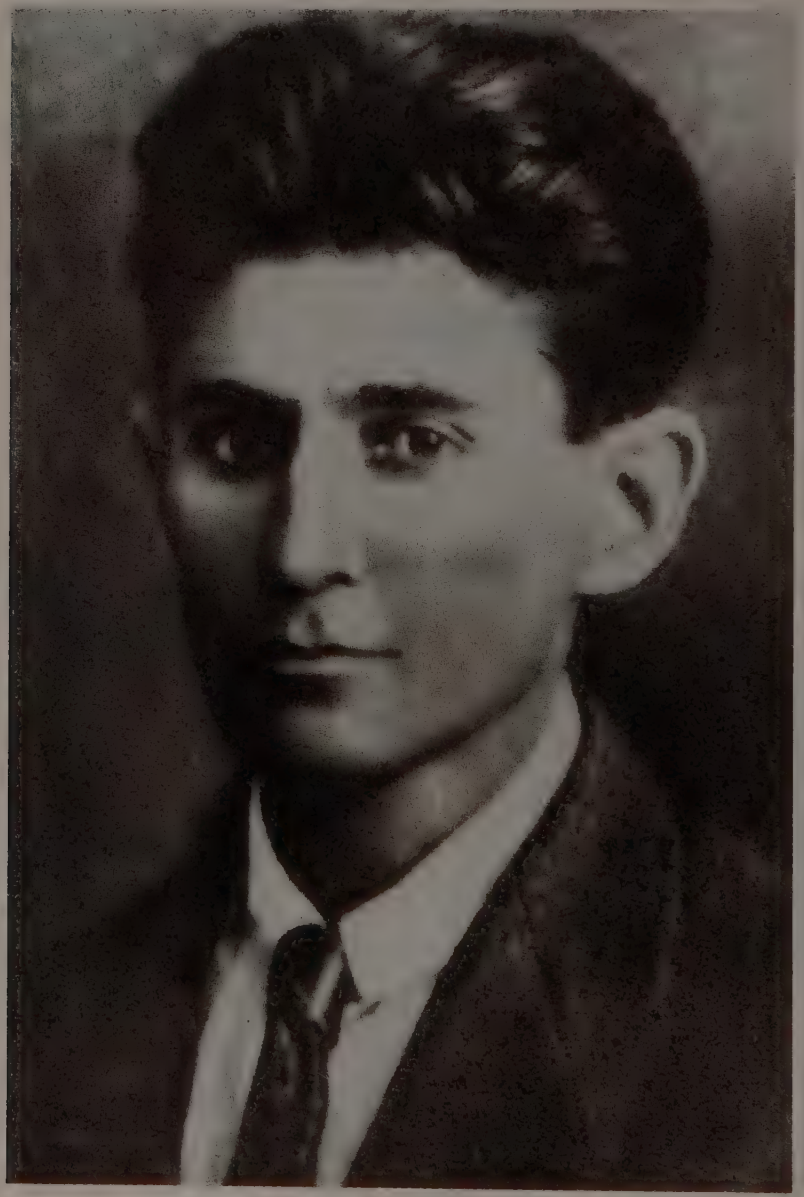
Nuit du 9 au 10 août 1917, Kafka crache le sang. La tuberculose pulmonaire, diagnostiquée le 4 septembre, permet enfin la rupture que ni l'un ni l'autre n'aura à assumer. Le *Journal* porte, en date du 19 septembre : «Lettre de rupture d'ailleurs équivoque, comme ma pensée.»

De la toute dernière rencontre, à la Noël 1917, à Prague, on ne sait que le peu qu'en a écrit Kafka dans son *Journal* : «25, 26, 27 décembre. Départ de F. J'ai pleuré. Tout est difficile, faux et pourtant juste.» Felice épousera en mars 1919 un négociant de Berlin, aura deux enfants, un fils et une fille. En Amérique, où elle a émigré en 1931, sa famille ne porte pas Kafka dans son cœur. Quant à Kafka... A Max Brod, il s'avoue «heureux dans son malheur».

A la différence de Rainer-Maria Rilke, de Frantisek Kupka et de tant d'autres écrivains et artistes pragois, Kafka n'avait jamais réussi, jusqu'en 1917, à s'éloigner durablement de Prague, ni pour ses études, ni pour son travail, ni par son mariage. Tout change à partir de sa maladie. En quête des moyens de recouvrer ailleurs la santé, il ne fera plus désormais que de brefs séjours dans sa ville.

Ci-dessous, les toits si familiers, les bulbes et les clochers de Stare Mesto.





« Etrange, mystérieuse consolation donnée par la littérature, dangereuse peut-être, peut-être libératrice : bond hors du rang des meurtriers, acte-observation. [...] Plus elle est indépendante, plus elle obéit aux lois propres de son mouvement, plus son chemin est imprévisible et joyeux, plus il monte. »

Franz Kafka,
Journal, 27 janvier 1922

CHAPITRE IV
SURVIVRE

Aussi sûrement que la nuit, ce soir encore, va tomber sur Prague, Kafka se sait gravement malade. Il a trente-quatre ans. A aucun moment il n'a cru que les médecins pourraient le sauver. Fort de telles certitudes, il semble commencer une nouvelle vie, ce dont témoigne ce portrait de 1917, si différent de tous ceux qu'on lui connaît.

Kafka, au sortir de «ce tourment de cinq années», respire un air plus léger. «La liberté, avant tout la liberté», écrit-il à Max Brod. Il a le sentiment d'avoir échappé au pire. Pour un peu, c'est lui qui plaindrait Brod et Baum qui, l'un et l'autre, connaissent de graves difficultés dans leur vie conjugale. Ottla l'accueille à Zürau, un village du nord-ouest de la Bohême, à partir du 12 septembre. Avec elle, il mène «une bonne petite vie conjugale», «sans le violent contact habituel» à toute vie conjugale. Ce séjour de huit mois restera dans son souvenir «le meilleur temps de sa vie».

A Zürau, village dont il était originaire, Karl Hermann, mari d'Elli et beau-frère de Kafka, possédait une ferme de vingt-cinq hectares. Ottla (la carte ci-dessous est de sa main) y travaillait depuis avril quand Kafka l'y rejoignit. Il y resta jusqu'au printemps. Jamais jusque-là Kafka n'avait aussi longtemps vécu à la campagne.

Une «maladie spirituelle»

La maladie certes le condamne, mais d'abord elle l'absout. Pour l'instant, elle est d'ailleurs très supportable. Elle lui a permis de quitter Prague durablement, de ne plus aller au bureau. Il ironise sur la tuberculose, «motif décisif pour obtenir des vacances». Depuis qu'il a craché le sang, il dort

En réalité très faible, il ne quittait le lit que pour la chaise longue, supportait chaque jour un peu moins les coups de marteau du ferblantier ou du menuisier tout proches, et le piano de la maison d'en face.

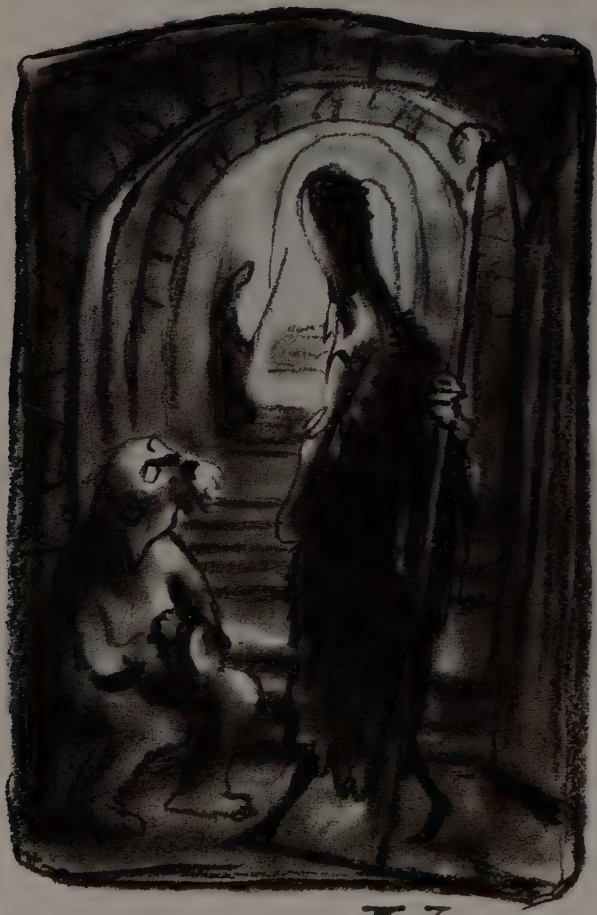
mieux et a pris quelques kilos. «Autrement dit, je me suis rendu sensiblement plus lourd pour mon transport définitif.» Il s'efforcera toujours d'évoquer son état avec cet humour, aussi bien dans ses lettres à ses amis que pour lui-même, dans son *Journal*.

Selon lui, tout s'explique. Son cerveau, soumis à trop rude épreuve, a proposé un pacte à ses poumons : «Ça ne peut pas durer comme ça, a dit le cerveau, et au bout de cinq ans, les poumons se sont déclarés prêts à l'aider.» Sa tuberculose n'est pas une maladie particulière mais l'aggravation du «germe de mort général» omniprésent dans le monde. Rien à espérer des médecins puisqu'il souffre d'«une plaie dont les poumons ne sont que le symbole». Depuis longtemps, Kafka avait observé sur lui-même le rapport entre ses soucis et son état physique. Comme les maux de tête, insomnies, problèmes respiratoires et autres douleurs à l'estomac, la tuberculose est une «maladie spirituelle». Simplement, de par sa gravité, elle oblige à une réflexion sur le sens de la vie.

En 1912, au moment des fiançailles de sa sœur Valli, Kafka avait noté : «Amour entre frère et sœur – répétition de l'amour entre le père et la mère.» Cinq ans plus tard, il lui est donné de vivre seul à seule avec Ottla, sa plus jeune sœur. Pendant huit longs mois.

La vraie vie

Il lit beaucoup, en tchèque et en français, notamment Kierkegaard qui l'amène à se définir par opposition à lui :



Au dernier chapitre du *Procès*, Josef K. rencontre, dans une cathédrale, un curé qui lui raconte une histoire. Il y est question d'un homme de la campagne arrêté devant une porte ouverte, la Porte de la Loi, qu'un gardien l'empêche de franchir. Sans raison. Le dessin de Fronius (ci-contre) représente-t-il Joseph K. et le curé, ou le gardien et l'homme de la campagne? Au terme d'une attente qui a pris tout son temps et l'a empêché de vivre, celui-ci pose enfin sa question : «Tout le monde cherche à atteindre la Loi, d'où vient qu'au cours de toutes ces années, personne d'autre que moi n'ait demandé à entrer?» Réponse hurlée par le gardien, qui a compris que l'homme est près de sa fin : «Ici, personne d'autre que toi ne pouvait avoir droit d'accueil, car cette entrée n'était destinée qu'à toi seul.» Et il ferme la porte. Et le lecteur referme le livre sur cette question sans réponse. C'est le seul fragment du roman que Kafka ait publié, sous le titre *Vor dem Gesetz* (*Devant la Loi*), en revue, puis dans le recueil *Un médecin de campagne* en 1920.

pour Kafka, le mouvement religieux ne passe pas par le refus du monde mais par son acceptation et concerne d'abord la vie ici-bas. De Zürau, il entretient un contact régulier avec diverses revues qui vont accueillir ce qu'il a composé dans la dernière période. Ainsi *Der Jude* publie *Communication à une académie* et *Chacals et Arabes* sous le titre «Deux histoires d'animaux». Kafka correspond avec

Vor dem

son éditeur Kurt Wolff, qui se prépare à publier *La Colonie pénitentiaire* et surtout un gros recueil de quatorze «petites histoires» réunies sous le nom de l'une d'entre elles, *Un médecin de campagne.*

Alors que les méditations religieuses tendaient à enfermer Kafka dans son angoisse, la littérature l'a relié à la vie. Il avait eu dès l'enfance divers aperçus des «froids espaces de notre monde» et très tôt compris que la littérature avait pour fonction de les réchauffer; l'épreuve qu'il traverse maintenant l'amène à confirmer sa vocation presque dans les mêmes termes : «Je ne puis assister les autres qu'avec la petite chaleur que j'ai en moi, pas autrement.»

Retour à Prague

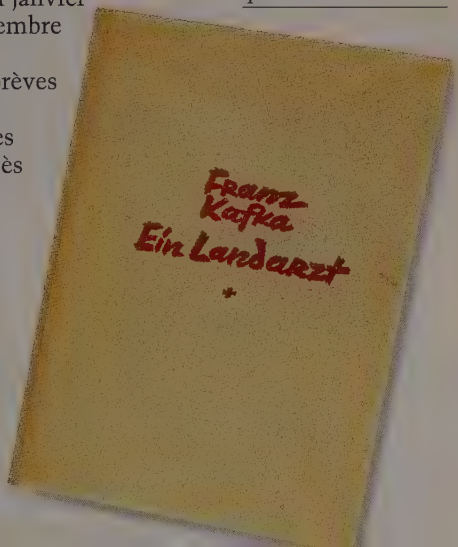
Les employeurs de Kafka lui ayant refusé un nouveau congé, le 2 mai 1918, il reprend tant bien que mal son travail. Commence alors pour lui une longue période de silence. Le *Journal* est complètement abandonné, il n'y reviendra qu'en janvier 1920, et à la création, qu'en septembre de la même année.

Sa vie désormais alternera de brèves périodes de travail et des séjours prolongés en sanatorium, pour des soins de plus en plus intensifs. Dès l'automne 1918, il doit s'arrêter et part pour le centre de soins Frankenstein à Rumburg, en Bohême du Nord, puis séjourne à l'hôtel à Turnau. A peine rentré à Prague, il est cloué au lit – comme une bonne partie

Elf Söhne.

Gesetz.

Dans *Onze fils* (*Elf Söhne*), un père présente l'un après l'autre, en quelques mots, chacun de ses fils. Difficile de percevoir lequel d'entre eux le déçoit le moins. On pourrait croire à un nouveau portrait-charge d'Hermann Kafka. En fait, Malcolm Pasley a montré que Kafka y évoquait onze de ses propres textes parmi les plus récents, aisément identifiables, et qu'il pensait alors retenir pour son recueil *Un médecin de campagne* (chez Kurt Wolff, mai 1920, ci-dessous). Certains textes furent supprimés, d'autres ajoutés. Au total, le recueil en compte quatorze.



de la population européenne – par la grippe espagnole. La fin de la guerre et la naissance de la République tchécoslovaque ne sont pas ses préoccupations principales. Il va s'attarder, de décembre à mars 1919 à Schelesen, près de Liboch, dans la pension Stüdl.

La jeune fille et le menteur sincère

Julie Wohryzek séjourne dans la même pension. Kafka l'évoque en ces termes à Max Brod le 6 février 1919 : «Une jeune fille, malade, mais pas trop j'espère.» Apparemment, il n'a pas complètement abandonné l'idée de se marier un jour et veut croire qu'«il n'est pas absolument criminel pour un tuberculeux d'avoir des enfants». Alors, pourquoi pas Julie Wohryzek? «Pas juive, pas non-juive, pas allemande, pas non-allemande.»

Kafka s'était suffisamment intéressé aux plantes et aux techniques agricoles pour pouvoir donner des conseils à Minze Eisner (en médaillon), une jeune fille rencontrée à la pension Stüdl à la fin de 1918 et qui projetait de diriger une ferme. Ils correspondront sur ce beau sujet pendant plusieurs années.

Ils se reverront à Prague au cours de l'été, où Julie a ouvert un salon de modiste. Kafka a le sentiment de n'avoir jamais autant ri qu'avec elle; elle l'étonne par sa vitalité. Il éprouve pour elle plus de pitié que d'amour, et une certaine irritation pour sa naïveté. Cependant, c'est lui qui, le premier, parle de mariage et parvient à convaincre Julie qui d'abord était réticente. La cérémonie est prévue pour novembre. Cette fois encore, il s'agit d'un projet mûrement réfléchi.

Balayée d'un revers de main

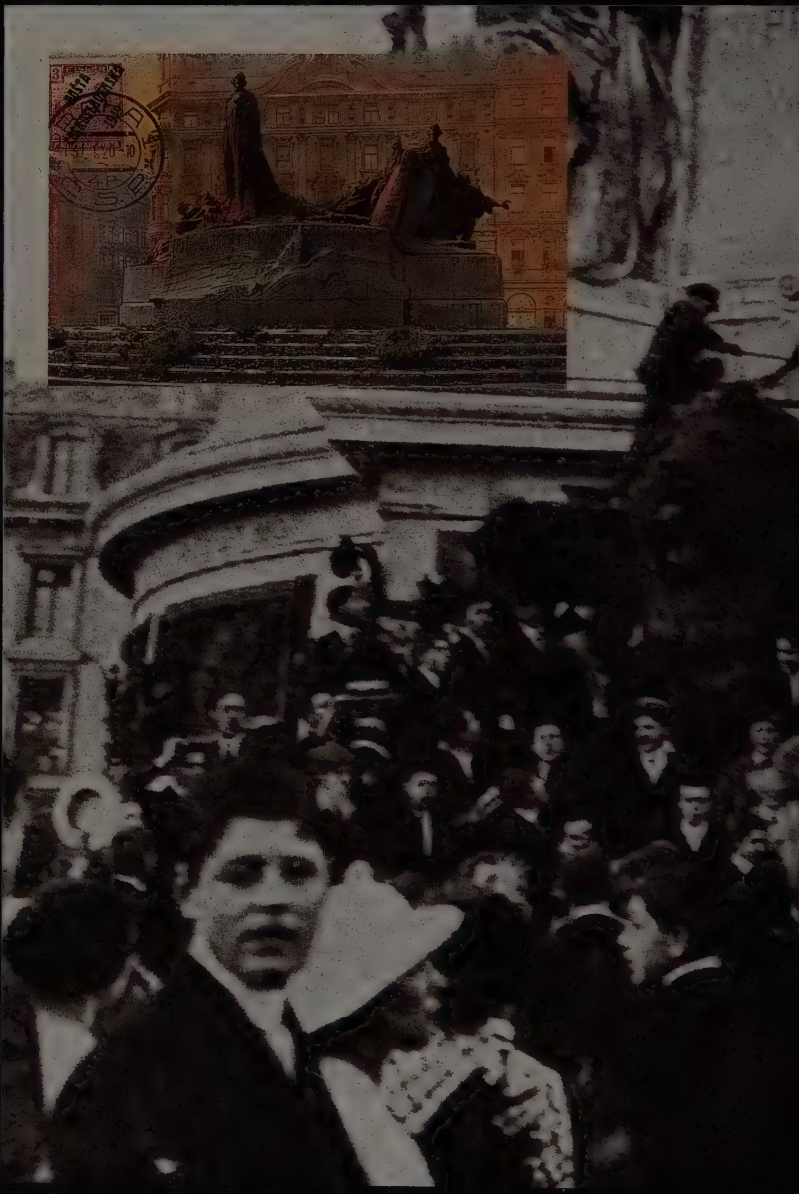
«Je suppose qu'elle a mis quelque corsage choisi avec recherche, comme les Juives de Prague s'entendent à le faire, et là-dessus, naturellement, tu as décidé de l'épouser. Et cela le plus vite possible, dans une semaine, demain, aujourd'hui même. Je ne te comprends pas, tu es pourtant un homme adulte, tu vis dans une ville, et tu ne trouves pas d'autre solution que d'épouser sur-le-champ la première femme venue. N'y a-t-il vraiment pas d'autres possibilités?» Ainsi réagit Hermann Kafka quand il apprend la nouvelle. Et le père de proposer à son fils d'aller l'aider à rompre.

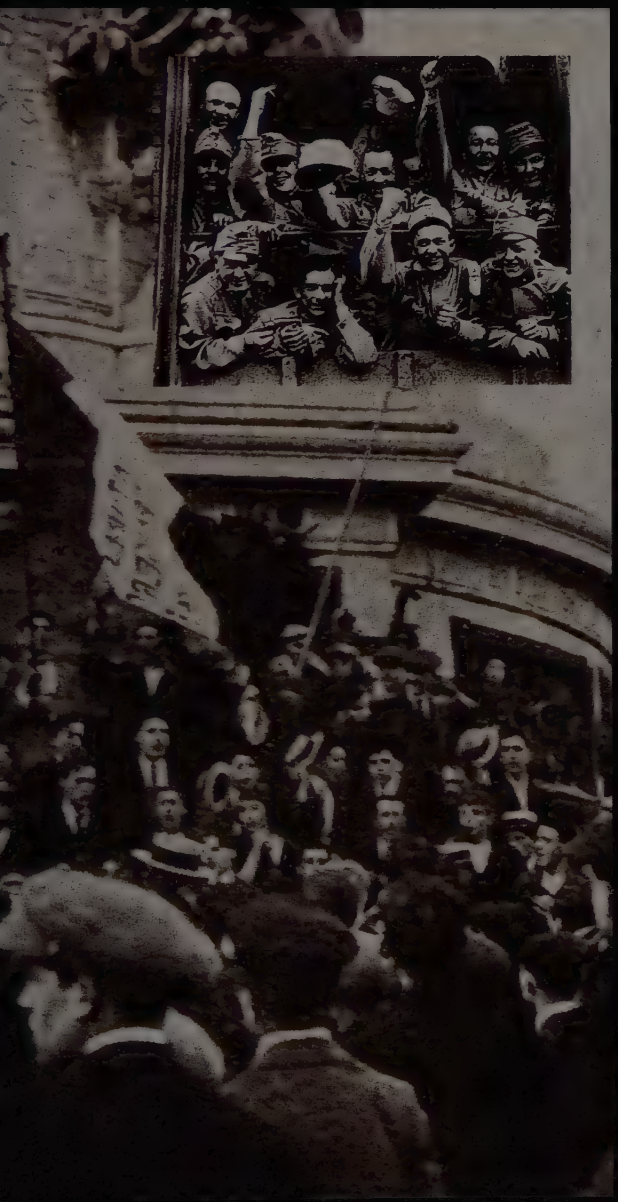
Kafka abasourdi voit se réaliser le scénario qu'il craignait le plus, et depuis longtemps : il prête à son père les mêmes mots, à peine moins vulgaires, qu'il avait fait dire, dans *Le Verdict*, sept ans plus tôt, au vieux Bendemann à propos de la fiancée du fils : «C'est parce qu'elle a retroussé ses jupes, parce qu'elle a retroussé ses jupes comme ça, cette oie répugnante [...] que tu t'es mis après elle...»

La «Lettre au père»

Jamais dans son souvenir son père ne l'avait humilié aussi profondément.

De huit ans plus jeune que Kafka, Julie Wohryzek n'était pas aussi sage que le suggère la photo ci-dessous. «Eprise de cinéma, d'opérettes, de comédies, de poudre et de violettes, en possession d'une masse irrésistible et inépuisable d'expressions yiddish des plus choquantes, dans l'ensemble très ignorante» (lettre à Max Brod, 6 février 1919). Kafka, qui la jugeait «guère moins insignifiante que cette mouche par exemple qui vole vers la lumière de la lampe», l'a aimée pour cette même gaieté dont il faisait preuve dans ses caricatures.





Les Tchèques, la guerre

Depuis le 28 juillet 1914, la guerre est déclarée. L'armée autrichienne recrute. A Prague, on défile, les départs sont joyeux... Commentaire de Kafka : « Je ne découvre en moi que mesquinerie, irrésolution, envie et haine à l'égard des combattants, auxquels je souhaite passionnément le plus de mal possible » (*Journal*, 6 août 1914). Isolé, Kafka? L'édification en 1915, sur la grand-place de Prague, d'un monument à la gloire de Jan Huss et des hussistes, que les Habsbourg avaient jadis écrasés, dit assez que la partie est déjà perdue pour l'Autriche-Hongrie. A Paris, en 1916, les Tchèques en exil se mobilisent (ci-contre, une manifestation, place de la République) et organisent une armée tchécoslovaque pour combattre aux côtés des Alliés. Quant au *Brave Soldat Svejk* (ci-dessous), par sa candeur et son humour, l'anti-héros de Jaroslav Hasek conteste aussi à sa façon le pouvoir de la botte.

L'indépendance

Elu Président de la République tchécoslovaque le 14 novembre 1918, Tomas Masaryk (à gauche), ancien professeur, ancien journaliste, en exil en Russie depuis 1914, fait son entrée triomphale à Prague le 16, entouré de la Légion tchèque qui, avec lui, avait combattu l'armée autrichienne (ci-contre). Il descend la place Wenceslas depuis la statue équestre du saint patron de la Bohême (qu'on aperçoit derrière la voiture présidentielle), haut lieu symbolique de l'identité et de la pérennité de la nation tchèque. Kafka est alors à Prague, cloîtré dans sa chambre, trop malade, dit-on, pour se préoccuper de ces événements (mais il reprend son travail à l'Office d'assurance le 19). Il n'évoque jamais, ni dans son *Journal* ni dans ses lettres, l'accession de son pays à l'indépendance. Il ne nommera qu'une seule fois Tomas Masaryk, sans commentaires, dans une lettre de 1922. Ses préoccupations sont ailleurs. Le fils de Masaryk, après les années noires du nazisme, sera ministre des Affaires étrangères dans le gouvernement Gottwald. Le 10 mars 1948, on trouvera son corps en miettes au pied du palais Cernin, siège de son ministère : accident ou défenestration ?

Il ne s'est pas borné à protester contre une mésalliance (Julie était la fille d'un cordonnier, simple serviteur à la synagogue). La blessure pour Kafka est d'un autre ordre : morale. La longue lettre qu'il écrit aussitôt – rappel circonstancié, par Kafka, de l'incompréhension qui a, dès l'enfance, caractérisé ses rapports avec son père – a été conçue pour aboutir à la question de ses fiançailles avortées. C'est un réquisitoire impitoyable. Peut-être la douleur ressentie par le fils l'a-t-elle amené à noircir le trait. Dans le procès qu'il lui fait, Kafka reconnaît avoir recouru à des «ruses d'avocat». Il le reconnaît : «Je ne dis pas, naturellement, que ton action sur moi soit seule cause de ce que je suis devenu. Ce serait exagéré.»

Pouvait-il aller plus loin dans l'aveu de ses sentiments pour son père? Avec *Le Verdict* et *La Métamorphose*, dès 1912, sous le masque de la fiction, il l'avait tenté : «Dans mes livres, écrit-il dans sa *Lettre au père*, il s'agissait de toi, je ne faisais que m'y plaindre de ce dont je ne pouvais me plaindre sur ta poitrine».

Faite pour être écrite et non pour être lue

Mais la lettre qui invitait ainsi son père à lire ses livres ne lui a pas été remise... Et d'ailleurs, Hermann Kafka l'aurait-il lue? L'aurait-il seulement posée sur son chevet, comme il l'avait fait lorsqu'il avait reçu *Un médecin de campagne*, qui lui était pourtant explicitement dédié? L'aurait-il comprise, et ses rapports avec son fils auraient-ils pour autant changé?

La *Lettre au père*, écrite à Schelesen (manuscrit ci-dessous) en novembre 1919, ne comporte aucune rature. «Très cher père. Tu m'as récemment demandé pourquoi je prétends avoir peur de toi. Comme d'habitude, je n'ai rien su te répondre.»

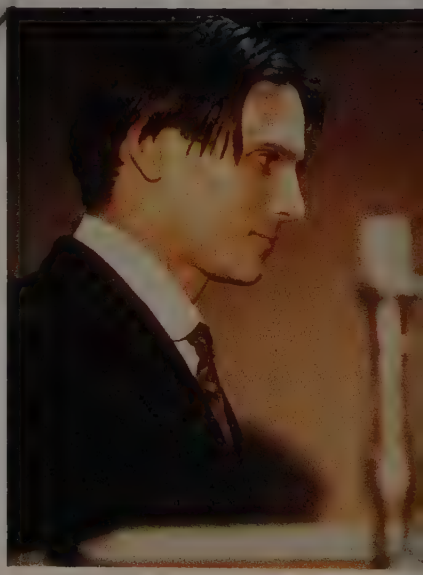
Au moment où il en commençait la rédaction, Kafka croyait naïvement pouvoir, par cette lettre, rendre à son père et à lui-même «la vie et la mort plus faciles». Au fil de sa rédaction, il a pris conscience de ce qu'aucun mot ne pourrait abolir les malentendus d'une vie entière, car «la vie est plus qu'un jeu de patience» et «les choses réelles ne peuvent pas s'assembler comme les preuves dans ma lettre». Pour autant, la rédaction de la *Lettre* a permis à Kafka

Par sa démesure, l'adaptation théâtrale présentée en 1982 au théâtre de l'Aquarium dit l'impossibilité du vœu, par lequel Kafka finit sa *Lettre au père*, de «nous apaiser un peu, et nous rendre à tous deux la vie et la mort plus faciles».

« Mon existence m'est donnée à travers toi », ou encore « En Milena, c'est la vie qui me tend la main ». Les amis de Kafka le lui disent, et lui le croit volontiers : Milena est pour lui « un feu vivant tel qu'[il] n'en a jamais vu. En outre extraordinairement fine, courageuse, intelligente, et tout cela elle le jette dans son brasier ». Les *Lettres à Milena* furent les premières lettres de Kafka à être publiées, dès 1952, par Willy Hass, un publiciste pragois qui avait été l'ami de Kafka, de Milena et de son mari, Ernst Pollak. On ne connaît en revanche aucune des lettres de Milena à Kafka.

de survivre, à la différence de Georg Bendemann. Il aurait pu en dire ce qu'il dira bientôt de son dernier roman : qu'elle « n'existait que pour être écrite, pas pour être lue ».

Quant à Julie... La séparation d'avec elle aura lieu, mais progressivement : en novembre, Kafka renonce à l'épouser mais continue à la rencontrer. Des lettres sont échangées dont on ignore tout. La rupture définitive n'interviendra qu'en juillet 1920, la moins brutale possible, avec l'aide de la femme qui, à cette époque, illumine son existence.



Milena Jesenska

«Je vins jusqu'à toi, tu étais si bonne, je vins me blottir auprès de toi, je couchai mon visage entre tes mains, j'étais si heureux, si fier, si libre, si puissant.»

Kafka a trente-sept ans. Au début de leur correspondance, il séjourne dans une pension de Merano. Sa santé continue de se dégrader. Milena Jesenska a vingt-trois ans. Elle est tchèque, non-juive, parle mal l'allemand. Ils s'étaient peut-être aperçus au cours d'une soirée, à Vienne. La traduction du *Soutier* en tchèque, qu'il l'a autorisée à faire, est le prétexte des premières lettres – elle paraîtra en avril 1920 dans *Kmen*, une revue d'avant-garde de tendance anarchisante.

Sur la jeune femme courent à Prague des rumeurs scandaleuses, sur fond de drogue et d'homosexualité. Placée dans un pensionnat religieux après la mort de sa mère, Milena s'entendait mal avec son père, le docteur Jesensky, un stomatologiste réputé de la ville. A dix-huit ans, elle partage la vie d'un certain Ernst Pollak, employé de banque un peu bohême avec qui elle fréquente les milieux littéraires. Le docteur Jesensky la fera interner pour ce crime dans une clinique psychiatrique dont elle ne sortira qu'au bout de neuf mois, à sa majorité, en 1917. Elle épouse alors Ernst Pollak, le suit à Vienne, connaît une demi-misère, donne des leçons de tchèque pour vivre, place des chroniques dans des magazines de Prague et se lance dans la traduction, ce qui paie mal.

KMEN

LITERÁRNÍ TÝDENNÍK

ROČNÍK IV. V Praze, dne 22. dubna 1920. ČÍSLO 6.

Franz Kafka: Topič

Fragment

Se svolením autorovým přeložila Milena Jesenská

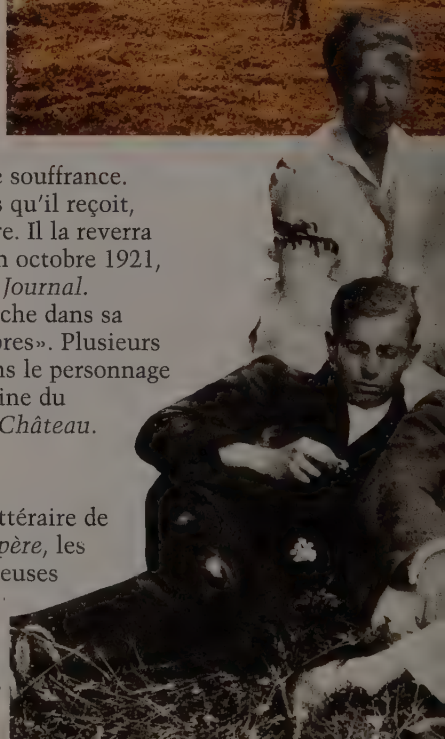
Après *Le Soutier*, Milena Jesenska, a également traduit *Le Verdict*, *Communication à une académie*, et chacun des textes du recueil *Regard*. Communiste en 1931, suite à un voyage en URSS, exclue en 1936 pour ses protestations à l'époque des procès de Moscou, entrée dans la clandestinité après l'occupation de son pays par l'Allemagne nazie, résistante, arrêtée en 1940, transférée à Ravensbrück, elle y mourra en 1944. Bien que non-juive, elle a voulu porter l'étoile jaune par solidarité. Véra Belmont lui a consacré en 1991 le film qui porte son nom, *Milena*, avec Valérie Kaprisky dans le rôle-titre (à gauche).

«Une lumière dans les ténèbres»

Il hésite longtemps avant d'oser la revoir. Il craint, comme son ancienne relation avec Felice le lui a appris, que la réalité ne détruise l'image idéale qu'il s'est faite de Milena. La rencontre a lieu, du 30 juin au 3 juillet, à Vienne. Lui comme elle en garderont un souvenir ébloui. Kafka n'a pas toussé une seule fois durant ces journées. Ils se retrouvent encore une fois, à la mi-août, pendant quelques heures, à Gmünd, à la frontière austro-tchèque : entrevue désastreuse.

Au-delà, leurs lettres sont encombrées de multiples détails, notamment des services que Kafka, ou Brod, pourraient rendre à Milena (qui tente un rapprochement avec son père). Bientôt elles s'espacent. L'amour demeure, mais est devenu source de souffrance. Kafka n'ose plus ouvrir les courriers qu'il reçoit, puis il la supplie de ne plus lui écrire. Il la reverra quelquefois à Prague, notamment en octobre 1921, pour lui remettre les cahiers de son *Journal*.

Elle demeurera étonnamment proche dans sa pensée, «une lumière dans les ténèbres». Plusieurs traits de son caractère passeront dans le personnage de Frieda, la principale figure féminine du roman que Kafka écrira bientôt, *Le Château*.



L'oiseau noir sur la branche

Depuis l'automne 1917, l'activité littéraire de Kafka stagne, même si la *Lettre au père*, les aphorismes et les méditations religieuses s'y apparentent. Elle reprend à l'automne 1920, après sa rencontre avec Milena – sans qu'aucune des innombrables ébauches de ce temps

n'aboutisse à un texte publiable –, puis se tarit à nouveau.
En décembre, son état de santé l'oblige à partir au sanatorium de Matliary, dans les Tatras, pour un séjour de dix mois.

Il multiplie les réflexions sur les questions religieuses, en particulier sur le judaïsme, dans ses lettres à Max Brod et à un ami récent, le docteur Robert Klopstock. Son travail à l'Office d'assurances, qu'il a repris tant bien que mal en août, le détourne un peu plus de la création. Seul texte qu'il achève à cette époque : *Première souffrance*. Cette histoire de trapéziste obsédé par la perfection au point de vivre sur son trapèze, qui s'est coupé des hommes et en souffre, qui inquiète son imprésario

De décembre 1920 à août 1921, Kafka séjourne dans les Tatras, à 900 mètres d'altitude, tout près de la frontière polonaise, au sanatorium de Matliary (à gauche), où il occupe une chambre au premier étage. Il y sympathise avec un jeune tuberculeux, Robert Klopstock, un étudiant en médecine de vingt et un ans, dont il restera très proche jusqu'à la mort.

Au premier plan de cette photo de groupe prise à Matliary (ci-contre), on distingue Klopstock, à côté de lui, un dentiste du nom de Glauber, puis Kafka. Dans ses lettres, Glauber apparaît comme le «démon étranger» et Kafka déclare ne pas supporter sa voix qui «perce les murailles». Mme Galgon (debout derrière Klopstock), par contre, «est une jeune paysanne vraiment charmante et juvénile». Quant à Klopstock, Kafka lui consacre une description détaillée : «Un Juif de Budapest, très ambitieux, intelligent, très littéraire aussi, extérieurement du reste non sans ressemblance avec Werfel, ayant besoin de contacts humains à la manière d'un médecin-né, antisioniste, Jésus et Dostoïevsky sont ses maîtres.»

(Max Brod?), est encore un autoportrait. Il donne dans le numéro du 25 décembre de *Prager Presse* un conte de Noël à sa façon, désespéré : *A cheval sur un seau de charbon.*

Paysages de neige

Kafka est alors complètement effondré, au moral comme au physique. Il a le sentiment d'avoir atteint les limites du désespoir et de la solitude. Le *Journal* est à nouveau tenu régulièrement pour en dresser le constat, au risque de donner encore un peu plus de réalité à l'insupportable. Kafka y établit la liste de ses échecs en tous domaines.

Et puis, fin janvier 1922, il part pour trois semaines à Spindelmühle, dans les monts des Géants, avec son médecin. S'éloignant de la ville, il commence un «retour vers les hommes». La pensée de Milena ne le quitte pas. Il va commencer là, dans un paysage de neige, la rédaction de son troisième roman, *Le Château*, la continuera à Prague au printemps, puis à Plana-an-der-Luschnitz, où il va séjourner avec sa sœur aînée jusqu'en septembre. Il écrit en parallèle

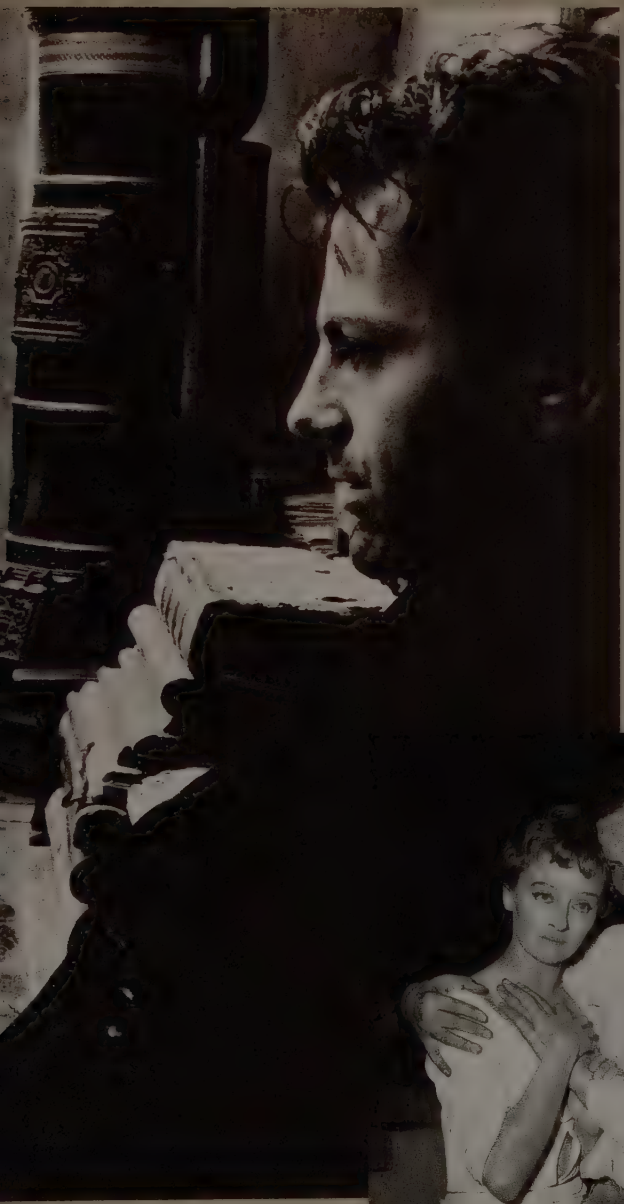
A Spindelmühle, en Silésie, Kafka séjourne trois semaines au début de 1922, «dans des conditions extérieures excellentes». Les premiers jours, il est tout fier d'annoncer à Klopstock et Brod qu'il luge, fait de la montagne «assez haut et sur des pentes abruptes, tout cela sans trop de dommages». Il envisage très sérieusement de faire du ski. En réalité, «après cinq bonnes nuits, la sixième et la septième ont été mauvaises»... Sur la photo ci-dessus, Kafka est debout, à droite, à côté du traîneau.

Un champion de jeûne, autre artiste de cirque après le trapéziste de *Première souffrance* (les deux textes sont aussitôt publiés dans des revues). Son *Journal* comporte de nombreuses ébauches, certaines assez longues, comme *Recherches d'un chien* (qui rappelle un peu *Communication à une académie*).

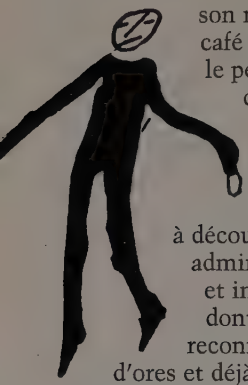
L'arpenteur et la citadelle

Le rapport entre Prague, que domine le Hradschin, et le troisième et dernier roman de Kafka, *Le Château*, est évident, autant que le rapport entre le romancier et son personnage, le plus anonyme de ses doubles romanesques, K. Reconnaissable, Milena sous certains traits de Frieda, tandis qu'Ernst Pollak,

L'idée du *Château* est sans doute ancienne, mais Spindelmühle n'a pas moins suggéré au roman ses paysages de neige. Le personnage de Barnabé – encore un double de Kafka – (représenté ci-dessous par Fronius en train de pousser son traîneau) constitue, peut-être plus que K. l'arpenteur, l'apport décisif du roman. La sœur de Barnabé, Olga (prénom bien proche d'Ottla), souffre d'assister sans pouvoir rien y faire à sa dégradation inéluctable : «J'éprouve souvent de la tristesse à le regarder en le comparant avec le jeune garçon qu'il était encore il y a deux ans.» Barnabé est un messager acharné et désespéré. Il appartient à une famille de réprouvés, dont Kafka raconte l'histoire. Alors que K. l'arpenteur utilise Frieda pour s'introduire auprès des puissants et tente de mesurer le château pour un jour s'y installer, Barnabé l'arpente lui aussi, mais pour porter les nouvelles et rapprocher les gens.



Dix ans exactement après *Le Procès* (Théâtre Marigny, 1947), Jean-Louis Barrault montait *Le Château* (Théâtre de l'Odéon, mars 1965). Il y interprétait le rôle de l'arpenteur et Simone Valère celui de Frieda (ci-dessous). L'adaptation reprenait celle de Max Brod, qui avait été présentée à Berlin en mai 1953. Pour mieux marquer le lien du *Château* avec *Le Procès*, le personnage principal était appelé Josef K. et non simplement K. comme dans le texte. Le public réserva à la pièce un accueil mitigé. En revanche, l'adaptation au cinéma du *Château* par Rudolf Noelte, en 1968, remporta un franc succès. Ci-contre, la visite de K (interprété par Maximilien Schell) chez le maire malade au milieu de ses dossiers.



son mari (qui fréquentait à Vienne le café *Herrenhof*), a sans doute inspiré le personnage de Klamm (qui réside dans l'Hôtel des Seigneurs).

K. est ou se dit arpenteur, en tous cas admis comme tel par une instance sans visage. Tous ses efforts vont tendre à découvrir, si peu que ce soit, cette administration si proche et inaccessible à la fois, dont dépend sa propre reconnaissance. «Je suis d'ores et déjà citoyen de cet autre monde qui est, avec le monde ordinaire, dans le même rapport que le désert avec une contrée agricole (il y a quarante ans que j'erre au sortir de Chanaan); c'est en étranger que je regarde derrière moi», écrit-il dans son *Journal* au moment où il entame la rédaction du *Château*.

Le roman fascine en ce qu'il rejoint les méditations métaphysiques, si bien que celles-ci peuvent sembler des fragments romanesques. Il présente la même simplicité, sur le plan du récit, la même force mystérieuse et la même richesse que le *Roman du Graal* de Chrétien de Troyes : K. ne sait trop, au début, comme Perceval, s'il vaut mieux parler ou se taire quand on espère comprendre quelque chose aux mystères qui vous entourent. Pour autant, y voir un roman sur la grâce, selon la lecture qu'a prônée Max Brod, n'est pas moins réducteur que d'en faire un roman à clefs. «La connaissance est à la fois degré menant à la vie éternelle et obstacle dressé devant cette vie.» Ce que Kafka dit là de la connaissance religieuse semble particulièrement concerner le héros du *Château*, mais aussi le lecteur du roman, l'un et l'autre en quête d'un sens à construire.

Le Roman du Graal et *Le Château* offrent d'étonnantes similitudes. «Dites-moi où je trouverai un logis pour cette nuit.» Ce souci est commun aux deux héros, mais à beaucoup d'autres aussi depuis Ulysse. L'arpenteur K. est à peine moins anonyme que Perceval, longtemps connu seulement comme «le fils de la dame veuve». Bien d'autres détails rapprochent les destins de ces deux chevaliers aventuriers.

Un des derniers bonheurs de Kafka, sinon le dernier, a un nom : Dora Dymant, ou Diamant. On ne sait presque rien d'elle, sinon que, polonaise et juive, elle avait fui la rigueur hassidique de sa famille. A Berlin, elle travaillait à la cuisine du Foyer juif. Avec elle, Kafka se rapproche plus que jamais du judaïsme, poussé à y croire par ce cadeau qui vient de lui échoir. Il explique en ces termes sa toute nouvelle foi dans la Providence : «On ne peut pas repousser cette idée que, lorsque l'enfant abandonné à son jeu entreprend je ne sais quelle ascension inouïe sur un fauteuil, le père, absolument oublié, assiste quand même au jeu et que tout est beaucoup plus assuré qu'il n'y paraît» (lettre à Minze Eisner, février 1923). Après un temps d'hésitation, elle rencontrera les parents de Kafka et servira bientôt d'intermédiaire entre eux et leur fils. Elle écrira sous la dictée de Kafka les lettres qu'il n'aura plus la force d'écrire. Plus tard, elle fuira en URSS après avoir épousé un communiste (bientôt condamné au goulag pour trotskisme). A la différence des sœurs de Kafka et de Milena qui, toutes, mourront en camp de concentration, Dora, elle, après l'URSS se réfugie en Angleterre où il semble qu'elle ait vécu jusqu'en 1952.

Comme la taupe en son labyrinthe

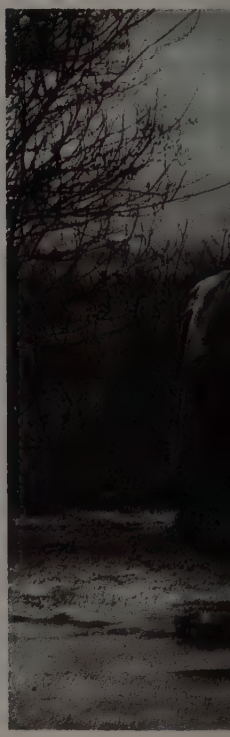
«Je ne suis pas heureux, mais sur le seuil du bonheur», écrit Kafka à son ami Hugo Bergmann en juillet 1923. Il séjourne alors pour quelques semaines à Müritz, sur les bords de la Baltique, avec sa sœur Elli. Il y fait la connaissance d'une jeune Juive polonaise de dix-neuf ans, Dora Diamant, qui travaille dans une colonie de vacances du *Jüdisches Volksheim*. Elle va être sa compagne pendant la petite année qu'il lui reste à vivre.

Après un bref séjour à Prague, puis à Schelesen chez Ottla, fin septembre, il s'installe à Berlin avec Dora – en pleine inflation. Ils y restent six mois.

Les soucis d'argent s'ajoutent aux soucis de santé. Pour diverses raisons, notamment le coût des loyers, Kafka est amené à déménager souvent.

Avec Dora, Kafka perfectionne sa connaissance du judaïsme, approche les milieux juifs orientaux, envisage – sérieusement, cette fois – d'émigrer en Palestine. Il rédige, pour se venger d'une logeuse avare, *Une petite femme*. Et deux textes plus graves, *Le Terrier* et *Joséphine la cantatrice et le peuple des souris*, deux images de l'artiste isolé par son art comme la taupe en son labyrinthe, vénéré et incompris comme la souris dont le sifflement, en guise de voix, rappelle la situation de Kafka : il ne parle plus qu'avec la plus grande difficulté, recourt à des «paperolles» pour communiquer avec autrui. Il souffre atrocement. Pour se faire un peu d'argent, il prépare l'édition d'un dernier recueil qui s'intitulera *Un champion de jeûne*, du nom d'un des quatre textes qui le composent.

Un artiste de la faim (*Ein Hungerkünstler*) paraît juste après la mort de Kafka, aux éditions Die Schmiede de Berlin, que Kafka avait choisi pour des raisons de proximité. *Première souffrance*, qui ouvre le recueil est le plus ancien des quatre textes qui le composent (fin 1921); *Un artiste de la faim* date de la fin de 1922, *Une petite femme* de fin 1923, et *Joséphine la cantatrice* de mars 1924, soit deux mois avant la mort de Kafka.



Joſefine, die Sängerin.

Von Franz Kafka.

Naître ou mourir

Son oncle Siegfried, le médecin de campagne, venu tout exprès à Berlin pour le voir, le ramène à Prague le 14 mars. Kafka y séjourne le temps qu'on lui trouve une place au sanatorium de Wiener-Wald, en Basse-Autriche, d'où il ira dans une clinique de Vienne. On ne peut plus rien pour lui. Le 19 avril, il est transporté au sanatorium de Kierling, près de Vienne, où il meurt le 3 juin, en présence de Dora et de Robert Klopstock. En mai, il avait encore trouvé

la force de corriger les épreuves de son dernier livre.

On a retrouvé en 1986, chez un bouquiniste de Prague, tout un lot de lettres affectueuses qu'il avait adressées à ses parents durant la dernière période. Dans celle du 2 juin, il parle des bonnes bières qu'il buvait avec son père. «Je ne suis toujours pas bien rétabli», dit-il. La lettre est inachevée.

Né à Prague, il y repose, dans le nouveau cimetière juif, à l'est de la ville. Il a lui-même défini sa vie comme une longue «hésitation devant la naissance». Son œuvre apparaît chaque jour plus vivante et nécessaire, face aux fausses certitudes de notre temps.

Robert Klopstock a assisté Kafka dans ses derniers moments, sans pouvoir le soulager. Au comble de la souffrance, Kafka lui a un jour crié : «Docteur, si vous ne me tuez pas, vous êtes un assassin!» Il ne fut pas l'exécuteur testamentaire de son ami. Aurait-il, comme Brod, à qui ce rôle échut, passé outre la volonté pourtant non équivoque de Kafka que soient détruits ses manuscrits, tant ses lettres et son *Journal* que ses fictions inédites?

ČESKOSLOVENSKO
ČESKOSLOVENSKÁ KOMISIA UNESCO
FRANZ
KAFKA
2
KČS
A. HOFFMEISTER-1969
J. MRÁČEK

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Les textes de Kafka sont cités dans les traductions d'Alexandre Vialatte et de Marthe Robert qui avaient été retenues pour ses *Œuvres complètes* dans la collection «La Pléiade» (Gallimard), traductions éventuellement rectifiées et complétées par Claude David, le maître d'œuvre de cette édition.

Père et fils

Le thème du père hante les textes de Kafka jusqu'à fin 1912, puis il disparaît (restant très présent dans le «Journal» et dans les lettres), pour laisser place à celui, corrélatif, de la faute, de la culpabilité. Le rapport est évident entre ce père qui incarnait la loi, dans son magasin comme à la maison, et les inquiétudes de l'écrivain quant aux fondements de toute loi et quant à sa propre innocence. Kafka écrit sa « Lettre au père » en 1919.

Après Le Verdict *et* La Métamorphose, *une page semblait avoir été tournée. Les textes publiés par Kafka n'abordaient plus ses rapports avec son père, qui avaient tant occupé ses premières œuvres. Pouvait-il aller plus loin dans l'aveu de ses sentiments ? Le conflit pourtant demeurait latent, pour preuve la* Lettre au père, *écrite dans un moment de grande stérilité littéraire : un temps de bilans. Explication honnête, tentative de rapprochement ?*

« Toi qui faisais si prodigieusement autorité à mes yeux… »

Enfant, Kafka a vu et entendu son père maltraiter les employés du magasin, y compris les membres de sa famille. Le premier temps de sa Lettre *concerne les conflits de l'enfance. Il raconte ici comment son père, à la maison toujours prompt à rappeler les siens au respect des règles, par exemple à table, y contrevenait lui-même sans vergogne.*

Etant enfant, je te voyais surtout aux repas et la plus grande partie de ton enseignement consistait à m'instruire dans la manière de se conduire convenablement à table. Tout devait être entièrement mangé, il fallait s'abstenir de parler de la qualité des plats – mais il t'arrivait souvent de trouver le repas immangeable ; tu traitais les mets de « boustifaille », ils avaient été gâtés par cette « idiote » (la cuisinière). Comme tu avais un puissant appétit et une propension particulière à manger

❝ Pour l'enfant que j'étais, tout ce que tu me criais était positivement un commandement du ciel, je ne l'oubliais jamais, cela restait pour moi le moyen le plus important dont je disposais pour juger le monde, avant tout pour te juger toi-même, et, sur ce point, tu faisais complètement faillite.❞

tout très chaud, rapidement et à grandes bouchées, il fallait que l'enfant se dépêchât ; il régnait à table un silence lugubre entrecoupé de remontrances : « Mange d'abord, tu parleras après », ou bien : « Plus vite, plus vite, plus vite », ou bien : « Tu vois, j'ai fini depuis longtemps. » On n'avait pas le droit de ronger les os, toi tu l'avais. On n'avait pas le droit de laper le vinaigre, toi, tu l'avais. L'essentiel était de couper le pain droit, mais il était indifférent que tu le fasses avec un couteau dégouttant de sauce. Il fallait veiller à ce qu'aucune miette ne tombe à terre, c'était finalement sous ta place qu'il y en avait le plus. A table, on ne devait s'occuper que de manger, mais toi, tu te curais les ongles, tu te les coupais, tu taillais des crayons, tu te nettoyais les oreilles avec un cure-dent. Je t'en prie, père, comprends-moi bien, toutes ces choses étaient des détails sans importance, elles ne devenaient accablantes pour moi que dans la mesure où, toi qui faisais si prodigieusement autorité à mes yeux, tu ne respectais pas les ordres que tu m'imposais. Il s'ensuivit que le monde se trouva pour moi partagé en trois parties : l'une, celle où je vivais en esclave, soumis à des lois qui n'avaient été inventées que pour moi et auxquelles, par-dessus le marché, je ne pouvais jamais satisfaire entièrement, sans savoir pourquoi ; une autre, qui m'était infiniment lointaine, dans laquelle tu vivais, occupé à gouverner, à donner des ordres, et à t'irriter parce qu'ils n'étaient pas suivis ; une troisième, enfin, où le reste des gens vivait heureux, exempt d'ordres et d'obéissance. J'étais constamment plongé dans la honte, car, ou bien j'obéissais à tes ordres et c'était honteux, puisqu'ils n'étaient valables que pour moi ; ou bien je te défiais et c'était encore honteux, car comment pouvais-je me permettre de te défier ; ou bien je n'étais pas en mesure d'obéir, parce que je ne possédais, par exemple, ni ta force, ni ton appétit, ni ton adresse bien que tu les exigeasses de moi comme des choses évidentes – et c'était là en vérité la pire des hontes. C'est ainsi que se mouvaient, non pas les réflexions, mais les sentiments de l'enfant.

Lettre au père

La faute à qui ?

Force est d'observer que Kafka, en s'étendant aussi longuement sur de tels détails, trahit une passion qui nuit à l'objectivité de son témoignage. Et s'il exagérait ? Il n'est pas assuré que ce père n'ait été que monstrueux, ni même qu'il l'ait vraiment été. Certains reproches ont apparemment été choisis pour leur force sur le lecteur, indépendamment de leur

« Quand j'aurais été élevé absolument à l'écart de ton influence, il est fort probable que je n'eusse pu devenir un homme selon ton cœur. Sans doute aurais-je tout de même été un être faible, anxieux, hésitant, inquiet. »

réalité. Et certains lecteurs ont surenchéri, racontant, par exemple, que le petit Franz, quand il réveillait ses parents, la nuit, parce qu'il avait soif, était immanquablement enfermé sur la terrasse, hors de la maison, au froid…

De mes premières années, je ne me rappelle directement qu'un incident. Peut-être t'en souvient-il aussi. Une nuit, je ne cessais de pleurnicher en réclamant de l'eau, non pas assurément parce que j'avais soif, mais probablement en partie pour vous irriter, en partie pour me distraire. De violentes menaces répétées plusieurs fois étant restées sans effet, tu me sortis du lit, me portas sur la *pawlatsche* [le balcon] et m'y laissas un moment seul en chemise, debout devant la porte fermée. Je ne prétends pas que ce fût une erreur ; peut-être t'était-il impossible alors d'obtenir la tranquillité la nuit par un autre moyen ; je veux simplement, en le rappelant, caractériser tes méthodes d'éducation et leur effet sur moi. Il est probable que cela a suffi à me rendre obéissant par la suite, mais, intérieurement, cela m'a causé un préjudice. […] Bien des années après, je souffrais encore à la pensée douloureuse que cet homme gigantesque, mon père, l'ultime instance, pouvait presque sans motif me sortir du lit la nuit pour me porter sur la *pawlatsche*, prouvant par là à quel point j'étais nul à ses yeux.

Lettre au père

Kafka insiste lui-même, à plusieurs reprises dans la Lettre, *sur la différence entre l'apparence, la représentation qu'il se faisait de son père, et la réalité :*

Il y a quelque chose d'anormal entre nous, quelque chose que tu as contribué à provoquer, mais sans qu'il y ait de ta faute.
[…]
Je te crois absolument innocent de l'éloignement survenu entre nous.
[…]
Je parle uniquement de l'apparence que tu prenais aux yeux de l'enfant quand tu agissais sur lui.

Lettre au père

« Dans le judaïsme, il eût été concevable que nous nous fussions retrouvés tous deux »

Le deuxième volet de la Lettre *est celui du judaïsme, dans lequel Kafka prend son père en flagrant délit d'hypocrisie.*

Mais que m'as-tu transmis en fait de judaïsme ? […]
Enfant, j'étais d'accord avec toi pour me reprocher de ne pas aller assez souvent à la synagogue, de ne pas jeûner, etc. Par là, ce n'était pas à moi, mais à toi que je croyais faire tort, et j'étais envahi par la conscience de ma faute qui de toute façon était toujours prête à surgir.
Plus tard, adolescent, je ne comprenais pas que toi, avec le fantôme de judaïsme dont tu disposais, tu pusses me reprocher de ne pas faire d'efforts (j'aurais dû en faire, ne serait-ce que par piété, disais-tu) pour développer quelque chose de tout aussi inexistant. Car, pour ce que je pouvais en voir, c'était vraiment une bagatelle, une farce, pas même une farce. Tu allais au temple environ quatre jours par an, tu y étais, à tout le moins, plus proche des indifférents que des convaincus, tu t'acquittais patiemment de la prière comme on accomplit une formalité et tu m'as bien souvent rempli de stupéfaction en me montrant dans ton livre le passage qu'on était en train de lire ; pour le reste, une fois que j'étais à l'intérieur – c'était là le principal – je pouvais me fourrer où bon me semblait. Je passais donc à bâiller et à rêvasser ces heures

interminables (je ne me suis autant ennuyé, je crois, que plus tard, pendant les leçons de danse) et j'essayais de tirer le plus de plaisir possible des quelques petites diversions qui s'offraient, comme l'ouverture de l'Arche d'alliance, laquelle me rappelait toujours ces baraques de tir, à la foire,où l'on voyait également une boîte s'ouvrir quand on faisait mouche, sauf que c'était toujours quelque chose d'amusant qui sortait, alors qu'ici ce n'étaient jamais que les mêmes vieilles poupées sans tête.

Lettre au père

De la pureté à la boue : le sexe

Une certaine idée du mariage – la pureté – empêche Kafka d'y associer quelque idée de sexualité que ce soit. Hermann Kafka lui aurait un jour, en présence de sa mère absolument silencieuse, parlé très librement des moyens « de pratiquer ces choses sans danger ». Le point culminant de la Lettre *est atteint lorsque Kafka évoque le souvenir de cette conversation, où l'attitude du père confirmait un lien obligatoire entre sexe et saleté.*

Je me rappelle un soir où je faisais une promenade avec ma mère et toi ; c'était sur le Josefsplatz près de l'endroit où se trouve aujourd'hui la Länderbank ; je commençai à parler des choses « intéressantes » et je le fis bêtement sur un ton vantard, en affichant un air supérieur, de la fierté, de l'indifférence (ce qui était faux), de la froideur (ce qui était vrai), et en bégayant comme je le faisais généralement quand je te parlais ; je vous fis des reproches, parce que vous m'aviez laissé dans l'ignorance, parce que mes camarades de classe avaient dû se charger de m'instruire et que j'avais côtoyé de grands dangers (là je mentais, à ma manière effrontément à seule fin de me montrer courageux, ma pusillanimité m'empêchant d'avoir une idée très précise des « grands dangers » en question), et, pour conclure, je vous fis comprendre que maintenant j'étais par bonheur instruit de tout, que je n'avais plus besoin de conseils et que tout était rentré dans l'ordre. Si j'avais abordé ce sujet c'était d'abord parce que j'avais envie tout au moins d'en parler, ensuite par curiosité, et enfin, pour me venger de je ne sais quoi sur vous. Tu pris cela selon ton caractère, fort simplement, et tu te bornas à dire que tu pouvais me donner un conseil pour me permettre de pratiquer ces choses sans danger. Peut-être avais-je justement voulu t'arracher une réponse de ce genre, elle s'accordait bien à la lascivité d'un garçon bourré de viande, gavé de toutes les bonnes choses, physiquement inactif et perpétuellement occupé de lui-même, mais ma pudeur extérieure en fut, ou tout au moins s'en crut si gravement offensée que, bien malgré moi, je me trouvai dans l'impossibilité de continuer à parler et rompis l'entretien avec une insolence hautaine.

Lettre au père

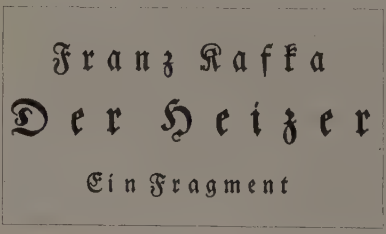
Trois ans après la Lettre, *dix ans après* Le Verdict *et* La Métamorphose, *Kafka reviendra une dernière fois sur la difficulté des rapports entre père et fils, dans une fiction écrite à l'automne 1922 – publiée en 1931 par Max Brod –,* Le Couple. *Son père venant de subir une intervention chirurgicale, Kafka était accouru de son sanatorium, plein d'amour et d'inquiétude… et reparti irrité et plein de haine, avec le sentiment d'avoir été chassé.*

Je repris l'escalier. La descente fut plus pénible que n'avait été la montée ; et pourtant la montée elle-même n'avait pas été facile. Hélas ! Que de pas inutiles !

Le Couple

Fragments

Par-delà les époques, depuis son premier livre, «Regard», jusqu'au dernier, «Un artiste de la faim», par-delà les genres, poèmes en prose, nouvelles, romans, quelle que soit la diversité des situations et des personnages, on sent la présence attentive de Kafka dans le moindre de ses textes, qu'il l'ait ou non publié. Et pourquoi, dans son testament, a-t-il demandé que tous ses écrits soient détruits avant même d'avoir été lus? Kafka fascine par l'exigence inouïe de pureté et de qualité qui a guidé sa vie d'homme tout autant que sa «vraie vie» : la littérature.



« Assis sur notre petite balançoire »

Un enfant solitaire et vaguement malade, hypersensible, voit passer, de l'autre côté de la grille qui clôt sa maison, des « enfants sur la grand-route », qui l'associent à leurs jeux, mais il ne pourra les suivre bien longtemps… Kafka a insisté auprès de son éditeur pour que cette rêverie vers l'enfance – on ignore la date de sa composition – soit placée en tête de son recueil Regard *(décembre 1912). Ce poème en prose est caractéristique d'une des premières tendances du style de Kafka, romantique, symbolique.*

Assis sur notre petite balançoire, j'étais là, à me reposer entre les arbres, dans le jardin de mes parents.

Devant la grille, le bruit n'arrêtait pas. Des enfants qui couraient venaient tout juste de passer; des chars de blé, avec des hommes et des femmes étendus sur les gerbes, plongeaient un instant dans l'ombre les massifs de fleurs à l'entour; vers le soir, je voyais un monsieur avec une canne qui se promenait à pas lents, et quelques jeunes filles, marchant bras dessus bras dessous à sa rencontre, le saluaient et s'écartaient vers l'herbe du chemin.

Puis un vol d'oiseaux jaillissait vers le ciel; je les suivais du regard, je les voyais monter comme d'un seul trait, jusqu'à ce que j'eusse l'impression qu'ils avaient cessé de monter et que c'était moi qui tombais. Alors, je défaillais un peu et, en me tenant aux cordes, je me balançais légèrement. Bientôt, quand l'air se mettait à fraîchir et qu'au lieu du vol des oiseaux apparaissaient de tremblantes étoiles, je me balançais un peu plus fort.

«Enfants sur la grand-route», dans *Description d'un combat*, 1904, puis dans *Regard*, 1912

« Pour une fois sa forme horrible lui servirait à quelque chose »

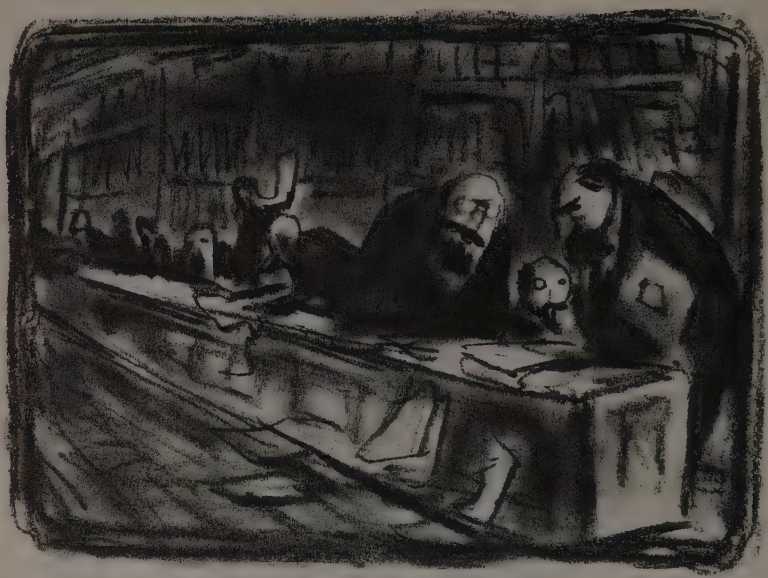
On avait par inadvertance laissé ouverte la porte de la chambre de Gregor. Dans la salle à manger, Grete, sa sœur, avait pris son violon et jouait devant son père, sa mère, et les trois locataires qui se trouvaient là.
L'amour de Gregor pour la musique, son amour pour sa sœur aussi, le mettent littéralement hors de lui. Il va se laisser emporter par ses rêves, oublier son apparence repoussante.
Le scandale est inévitable. L'épisode se situe dans la troisième et dernière partie de La Métamorphose, *et précède de peu la mort – le châtiment? – du monstre amoureux.*

Et la sœur jouait pourtant si bien! Le visage penché de côté, elle suivait la partition d'un regard si profond, si triste. Gregor avança encore un peu et approcha la tête le plus possible du sol pour essayer de rencontrer ce regard. N'était-il donc qu'une bête? Cette musique l'émouvait tant. Il avait l'impression qu'une voie s'ouvrait à lui vers la nourriture inconnue qu'il désirait si ardemment. Il était décidé à se frayer un chemin jusqu'à sa sœur et à la tirer par la robe pour lui faire comprendre qu'il fallait venir chez lui parce que personne ici ne récompensait sa musique par l'admiration qu'il saurait lui témoigner. Il ne la laisserait plus sortir de sa chambre, tout au moins tant qu'il vivrait; pour une fois sa forme horrible lui servirait à quelque chose, il serait à toutes les portes à la fois, repoussant les agresseurs de son souffle rauque. Entendons-nous, il ne voulait pas obliger sa sœur à rester chez lui; elle devrait y demeurer volontairement, s'asseoir près de lui sur le canapé et lui prêter enfin l'oreille : alors il lui dirait en confidence qu'il avait eu l'intention bien arrêtée de l'envoyer au Conservatoire et qu'il eût déclaré cela devant tout le monde sans s'inquiéter des objections, pas plus tard qu'à la Noël dernière (la Noël était bien passée?), si le malheur n'était survenu si tôt.
La sœur émue par cette explication éclaterait sûrement en larmes et Gregor, grimpant alors jusqu'à son épaule, l'embrasserait sur le cou; ce serait d'autant plus facile qu'elle ne portait plus ni col ni ruban; depuis qu'elle allait au magasin elle était toujours décolletée.

La Métamorphose, 1915

« Vous vous méprenez peut-être sur le sens de mes paroles »

Au tout début du Procès, *deux inspecteurs en civil informent Josef K. qu'il est en état d'arrestation. Pourquoi? Pas de réponse.*



Puis ils se retirent. Est-il arrêté ou ne l'est-il pas ? On vient peu après l'informer que le brigadier le fait demander. On dirait plutôt une invitation. Le plus étonnant, c'est que Josef K. s'y rendra, « pour accélérer les choses ». Devant le brigadier, est-il encore possible de penser à une erreur, à une plaisanterie ? Chaque détail importe. Orson Welles a adapté Le Procès *au cinéma ; on se prend à rêver à ce qu'Alfred Hitchcock en aurait fait.*

K. inclina la tête

« Vous êtes sans doute fort surpris des événements de ce matin, demanda le brigadier en déplaçant des deux mains les quelques objets qui se trouvaient sur la petite table de nuit – la bougie, les allumettes, le livre et la boîte à ouvrage –, comme si c'étaient des objets dont il eût besoin pour le débat.

– Certainement, dit K. tout heureux de se trouver en face d'un homme raisonnable et de pouvoir parler de son affaire avec lui ; certainement, je suis surpris, mais je ne dirai pas très surpris.

– Pas très surpris ? demanda le brigadier en replaçant la bougie au milieu de la petite table et en groupant les autres choses tout autour.

– Vous vous méprenez peut-être sur le sens de mes paroles, se hâta d'expliquer K. Je veux dire… – mais il s'interrompit ici pour chercher un siège. Je puis m'asseoir, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Ce n'est pas l'usage, répondit le brigadier.

– Je veux dire, répéta K, sans plus s'interrompre que, tout en étant très surpris, il y a trente ans que je suis au monde et qu'ayant dû faire mon chemin tout seul je suis un peu immunisé contre les surprises et que je ne les prends plus au tragique, surtout celle d'aujourd'hui.

– Pourquoi surtout celle d'aujourd'hui ?

– Je ne veux pas dire que je considère cette histoire comme une plaisanterie ; l'appareil qu'on a employé me paraît trop important pour cela. Si c'était une farce, il faudrait que tous les gens de la pension en fussent, et vous aussi ; cela dépasserait les limites d'une plaisanterie. Je ne veux donc pas dire que c'en soit une.

– Fort juste, dit le brigadier en comptant les allumettes de la boîte.

– Mais, d'autre part, continua K. en s'adressant à tout le monde – il aurait même beaucoup aimé que les trois amateurs de photographie se retournassent pour écouter aussi –, mais d'autre part l'affaire ne saurait avoir non plus beaucoup d'importance. Je le déduis du fait que je suis accusé sans pouvoir arriver à trouver la moindre faute qu'on puisse me reprocher. Mais, ce n'est encore que secondaire. La question essentielle est de savoir par qui je suis accusé ? Quelle est l'autorité qui dirige le procès ? Etes-vous fonctionnaires ? Nul de vous ne porte d'uniforme, à moins qu'on ne veuille nommer uniforme ce vêtement – et il montrait celui de Franz – qui est plutôt un simple costume de voyage. Voilà les points que je vous demande d'éclaircir ; je suis persuadé qu'au bout de l'explication nous pourrons prendre l'un et l'autre le plus amical congé.

Le Procès, chapitre 1, « L'arrestation de Josef K. », 1914

« Il sort du centre de l'étoile un petit pivot transversal »

Odradek, « mérite assurément considération, non seulement parce qu'il n'a pas son pareil dans toute la littérature d'imagination, mais parce que Kafka en fait de toute évidence la personnification de son œuvre et l'explication de ce qui sera son testament. La nouvelle, écrite pendant l'hiver 1916-1917, c'est-à-dire à une époque où Kafka ressent déjà les symptômes de la tuberculose qui se déclarera quelques mois plus tard, traduit impitoyablement les sentiments de l'écrivain devant l'œuvre bizarre, inutile, compliquée qu'il lui faudra laisser inachevée » (Marthe Robert, Encyclopædia Universalis, *1985).*

Les uns disent que le mot Odradek a des origines slaves et cherchent à expliquer sa formation à l'aide de cette hypothèse. D'autres prétendent qu'il provient de l'allemand et n'a été qu'influencé par un dialecte slave. Mais l'incertitude de ces interprétations autorise à conclure à bon droit qu'elles se trompent toutes deux, d'autant plus que nulle ne permet de trouver sens au mot.

Naturellement, personne ne s'occuperait de telles recherches s'il n'y avait pas réellement un être qui s'appelât Odradek. Au premier abord, on dirait une bobine de fil plate et en forme d'étoile, et il semble bien en effet qu'il soit entouré de fil ; ce ne pourrait être, il est vrai, que de vieux bouts de fil de toutes qualités et de toutes couleurs noués bout à bout et embrouillés. Mais ce n'est pas seulement une bobine ; il sort du centre de l'étoile un petit pivot transversal auquel un autre bout de bois s'ajoute encore à angle droit. C'est à l'aide, d'un côté, de ce petit bout de bois, et, de l'autre, des rayons de l'étoile, que le tout se tient comme sur des jambes. On serait tenté de croire que ce système a eu, autrefois une forme utile et que c'est maintenant une chose cassée. Mais ce serait sans doute une erreur ; rien ne révèle du moins qu'il doive en être ainsi. On n'aperçoit ni ajouture ni fêlure qui autorise à le penser ; l'ensemble paraît vide de sens, mais complet dans son

genre. On ne saurait d'ailleurs en dire plus long à ce sujet, car Odradek est extraordinairement mobile ; on ne peut pas l'attraper.

Le Souci du père de famille
(texte intégral, traduction d'Alexande Vialatte)

« Cherchez à expliquer l'art du jeûne à quelqu'un ! »

L'« artiste de la faim » s'exhibe dans un cirque. Rédigée à la fin de 1921 ou au début de 1922, la nouvelle a été publiée en revue et a donné son titre au recueil que Kafka préparait en 1924, l'année de sa mort, et qui a paru tout aussitôt. Comme le trapéziste de « Première Souffrance » (écrit en 1922 et publié dans le même recueil) c'est un autoportrait pathétique. Non seulement l'artiste n'a plus la faveur du public (Kafka l'eut-il jamais vraiment ?), mais lui-même « ne sait plus quelle est la taille de son record ». Et pourtant il continue à travailler honnêtement.

Un petit obstacle à vrai dire, un obstacle de plus en plus petit. On s'habituait à la bizarrerie de ce cirque qui cherchait encore de nos jours à retenir l'attention du public sur un jeûneur professionnel, et cette accoutumance des clients équivalait à une sentence de mort. Il pouvait jeûner de son mieux – et c'était bien ce qu'il faisait – rien n'était plus assez puissant pour le sauver, on passait devant lui sans le voir. Cherchez à expliquer l'art du jeûne à quelqu'un ! Si vous ne le sentez pas d'instinct, personne ne pourra vous l'apprendre. Les belles pancartes se salissaient, elles devenaient illisibles, on les arrachait par lambeaux, personne ne songeait à les remplacer ; le petit tableau des journées de jeûne n'était plus tenu à jour ; les premiers temps on l'avait toujours soigneusement gardé exact, mais il y avait déjà longtemps qu'on n'en avait plus changé le chiffre, car, au bout de quelques semaines, ce minuscule travail lui-même avait lassé le personnel ; et c'est ainsi que le jeûneur put continuer à jeûner comme il l'avait rêvé autrefois et réussit sans aucune peine, conformément à ses prédictions, mais personne ne compta les jours ; personne, même le jeûneur, ne savait quelle était la taille de son record, et la tristesse habitait son cœur. Et quand un jour un badaud s'arrêta, se moqua du vieux chiffre inscrit et parla d'attrape-nigauds, ce fut le mensonge le plus bête que pussent forger l'indifférence et la méchanceté innée, car ce n'était pas le jeûneur qui cherchait à duper le monde, il travaillait honnêtement, c'était le monde qui le trompait en le frustrant de son salaire.

Un artiste de la faim
(dernières lignes du texte), 1922

« Tout doit être totalement brûlé sans être lu »

Trouvés par Max Brod dans un tiroir après la mort de Kafka, ces deux testaments, non datés, sont parfaitement explicites. Dans l'un, Kafka demande à Brod de détruire tous ses papiers personnels, lettres, journaux intimes ou dessins; le deuxième, rapidement griffonné au crayon, exprime la même demande à propos de l'œuvre littéraire (faisant allusion à Un artiste de la faim, *il ne peut être antérieur à 1922). Kafka y renie non la littérature mais son œuvre personnelle, considérée comme un échec. Depuis longtemps, la postérité a absous Max Brod de ne pas l'avoir admis.*

Mon très cher Max, ma dernière volonté : tout ce qui se trouve dans ce que je laisse derrière moi (donc dans la bibliothèque, l'armoire à linge, la table de travail, chez moi et au bureau ou bien dans quelque lieu où cela aurait été transporté et tomberait sous tes yeux), tout, qu'il s'agisse de journaux intimes, de manuscrits, de lettres (écrites par moi ou par d'autres), de dessins, etc., doit être totalement brûlé sans être lu, de même tous les textes et tous les dessins que toi ou toute autre personne à qui tu devras les demander en mon nom pouvez détenir. S'il est des lettres qu'on refuse de te remettre, il faudra au moins qu'on s'engage à les brûler.

Ton Franz Kafka

Mon cher Max, peut-être ne me relèverai-je plus cette fois; il est fort probable qu'après ce mois de fièvre pulmonaire une pneumonie se déclarera; et même le fait que je l'annonce par écrit ne pourra pas l'empêcher, encore que cela ait quelque pouvoir.

Voici donc dans cette éventualité ma dernière volonté au sujet de tout ce que j'ai écrit :

De tout ce que j'ai écrit, seuls les livres : *Verdict, Soutier, Métamorphose, Colonie pénitentiaire, Médecin de campagne* et le récit *Un artiste de la faim* sont valables (les quelques exemplaires de *Regard* peuvent rester, je ne veux donner à personne la peine de les mettre au pilon, mais rien ne doit être réimprimé). Quand je dis que ces cinq livres et ce récit sont valables, cela ne signifie pas que je souhaite qu'ils soient réimprimés et transmis aux temps futurs; s'ils pouvaient au contraire être entièrement perdus, cela correspondrait entièrement à mon désir. Simplement, puisqu'ils existent, je n'empêche personne de les avoir, si quelqu'un en a envie.

En revanche, tout le reste de ce que j'ai écrit (les textes imprimés dans des revues, les manuscrits, les lettres), dans la mesure où on peut mettre la main dessus ou les obtenir des destinataires (tu connais la plupart d'entre eux, il s'agit pour l'essentiel de [Milena], n'oublie surtout pas les quelques cahiers que [Milena]) détient, tout cela, sans exception, doit être détruit, de préférence sans le lire (je ne t'empêche pas cependant d'y jeter un coup d'œil, mais je préférerais toutefois que cela n'eût pas lieu; si tu ne le fais pas, personne en tout cas n'a le droit d'en prendre connaissance) – tout cela sans exception doit être brûlé, ce que je te prie de faire le plus tôt possible.

Franz

(Traduction de Claude David)

Kafka à Prague

A quelques exceptions près, les domiciles de Kafka à Prague, les lieux où il a étudié, travaillé, où il s'est diverti, se situent tous dans un périmètre fort étroit, jamais bien loin du cœur de la Vieille Ville.

1. Maison natale "À la tour" (1883/1885)
2. Maison "Sixt" (1888/1889)
3. Maison "Minuta" (1889/1896)
4. École élémentaire allemande du Marché à la viande (1889/1893)
5. Maison "Aux trois rois mages" (1896/1906)
6. Magasin du père (1906/1912)
7. Palais Kinsky
Lycée allemand dans les étages (1893/1906)
Magasin du père au rez-de-chaussée à partir de 1912
8. Klementinum, Université (en 1901)
9. Carolinum, Université (1901/1906)
10. Tribunal civil (1906/1907)
11. Maison "Au bateau" (1907/1913)
12. Assicurazioni Generali (1907/1908)
13. Office d'Assurances contre les Accidents du travail pour le royaume de Bohème (1908/1922)
14. Pharmacie La Licorne
15. Café Savoy
16. Piscine
17. Hôtel de ville juif
18. Domicile de Max Brod
19. Maison "Oppelt" (à partir de 1913)
20. Bilekgasse, n° 10 (1914 et 1915)
21. Maison "Au Brochet d'or" (1915/1917)
22. Ruelle des Alchimistes, n° 22 (1916/1917)
23. Palais Schönborn (1917)

Jan Sedlak
16
11
20
17
15
Vězenská
Haštalská
Dlouhá
Revoluční
21
Masná
4
Pařížská
Kaprova
1
19
7
13
Staroměstská nám.
Poříčí
3
5
8
14
2
6
Celetná
10
Karlova
Hybernská
9
Rytířská
Příkopy
Senovážné nám.
Havelská
18
Václavské nám.
12
Jindřišská

Milena

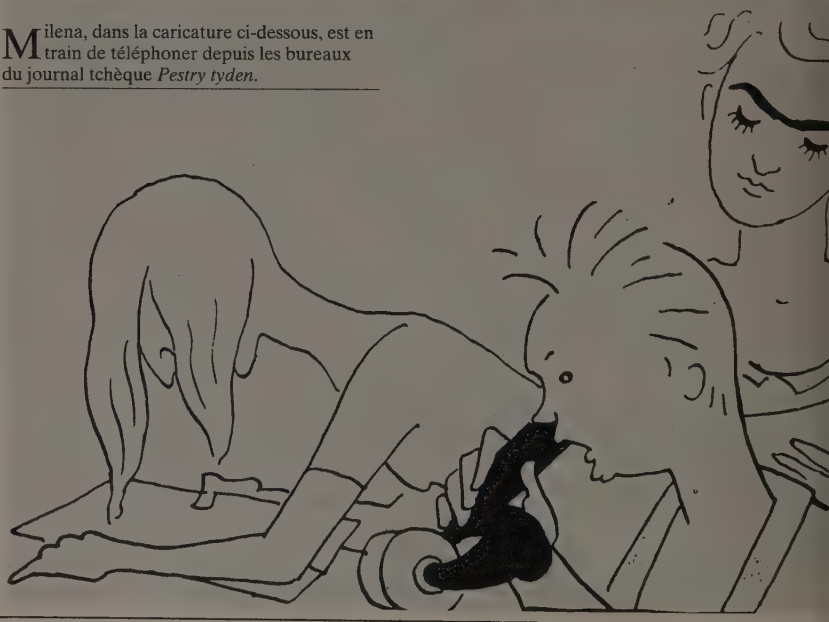
Max Brod a en partie publié les lettres qu'il avait reçues de Milena, surtout bien sûr les passages où il était question de Kafka. Milena, qui connaissait l'amitié des deux hommes, y laisse transparaître cet amour et cette compréhension que Kafka n'avait jamais connus avant qu'elle ne fasse irruption dans sa vie.

«Contraint à l'ascétisme par sa terrible lucidité»

Dans la troisième lettre, d'août 1920, la première qui soit écrite en tchèque, Milena répond à Brod qui lui avait demandé comment il se faisait que «Frank» ait peur de l'amour et qu'il n'ait pas peur de la vie. Elle évoque la grande complication de Kafka, «sa gêne envers l'argent [qui] est presque la même que celle qu'il éprouve envers les femmes» ou envers le bureau, sa fragilité devant l'existence.

Mais Frank ne peut pas vivre. Frank n'a pas la capacité de vivre. Frank ne sera jamais en bonne santé. Frank va bientôt mourir. Il est certain que la chose se présente ainsi : nous sommes tous en apparence capables de vivre parce que nous avons eu un jour ou l'autre recours

Milena, dans la caricature ci-dessous, est en train de téléphoner depuis les bureaux du journal tchèque *Pestry tyden*.



au mensonge, à l'aveuglement, à l'enthousiasme, à l'optimisme, à une conviction ou à une autre, au pessimisme ou à quoi que ce soit. Mais lui est incapable de mentir, tout comme il est incapable de s'enivrer. Il est sans le moindre refuge, sans asile. C'est pourquoi il est exposé, là où nous sommes protégés. Il est comme un homme nu au milieu de gens habillés. Ce qu'il dit, ce qu'il est, ce qu'il vit n'est même pas la vérité. C'est une manière d'être qui est déterminée, qui existe en elle-même, débarrassée de tout l'accessoire, de tout ce qui pourrait l'aider à qualifier la vie – beauté ou misère, peu importe. Et son ascétisme est totalement dépourvu d'héroïsme, ce qui le rend, à vrai dire, plus grand et plus noble. Tout «héroïsme» est mensonge et lâcheté. Ce n'est pas un homme qui construit son ascétisme comme un moyen d'accéder à un but, c'est un homme qui est contraint à l'ascétisme par sa terrible lucidité, par sa pureté, par son incapacité à accepter le compromis.

Lettre à Max Brod,
août 1920

«J'ai bien mal accompli ma tâche envers lui»

La cinquième lettre de Milena porte sur la peur de Kafka, sur sa pudeur, mais aussi sur la manière dont elle avait su, par la vertu d'un regard, le sauver de lui même, pendant leurs journées de bonheur à Vienne… et sur son remords de l'avoir abandonné. Kafka est à l'époque au sanatorium de Matliary, dans les Tatras.

Je ne suis pas parvenue à l'aider? Ce qu'est sa peur, je le sais jusqu'à la dernière fibre. Elle existait bien longtemps avant moi, avant qu'il ne me connaisse. J'ai connu sa peur avant de le connaître lui-même. Je me suis cuirassée contre elle en la comprenant. Durant les quatre jours que Frank a passés à mon côté, il l'a perdue. Nous nous sommes moqués d'elle. Je sais avec certitude qu'aucun sanatorium ne parviendra à la guérir. Il ne se portera jamais bien, Max, aussi longtemps qu'il aura cette peur. Et aucun réconfort psychique ne peut vaincre cette peur, car la peur interdit le réconfort. Cette peur ne se rapporte pas à moi seulement, elle se rapporte à tout ce qui vit sans pudeur, par exemple la chair. La chair est trop dénuée de voile, il ne supporte pas de la voir. J'ai réussi à la mettre de côté. Quand il ressentait cette peur, il me regardait dans les yeux, nous attendions un moment, comme si nous ne retrouvions pas notre souffle ou comme si les pieds nous faisaient mal et,

Trois plans du film *Milena* (1991) de Vera Belmont, avec Valérie Kaprisky dans le rôle de Milena et Philip Anglim dans celui de Kafka.

après un moment, c'était passé. Il n'y avait pas besoin du moindre effort, tout était simple et clair, je l'ai traîné derrière moi sur les collines qui se trouvent derrière Vienne, je marchais la première, car il avançait lentement, il venait derrière moi en martelant ses pas et, quand je ferme les yeux, je vois encore sa chemise blanche et son cou hâlé et l'effort qu'il faisait. Il a marché toute la journée, il est monté, il est descendu, il est resté au soleil, il n'a pas toussé une seule fois, il a mangé terriblement et dormi comme un loir; tout bonnement, il se portait bien; sa maladie, ces jours-là, ressemblait au plus à un petit rhume de cerveau. Si j'étais allée à Prague avec lui à ce moment-là, je serais restée pour lui celle que j'étais alors. Mais j'avais les deux pieds sur terre, je suis fermement attachée à cette terre; je n'étais pas en mesure d'abandonner mon mari et peut-être étais-je trop femme pour avoir la force de me soumettre à cette vie, dont je savais qu'elle signifierait l'ascétisme le plus austère.

Lettre à Max Brod,
janvier-février 1921

Des livres «vrais, nus et douloureux»

Kafka est mort le 3 juin 1924, près de Vienne. Il sera inhumé le 10, au cimetière juif de Prague-Straschnitz. Dès le 7, Milena publie dans Narodni listy *un article dans lequel elle annonce sa mort et dit le prix de son œuvre, si légère et si dense.*

Avant-hier est mort au sanatorium de Kierling près de Klosterneuburg, à côté de Vienne, le Dr Franz Kafka, un écrivain allemand qui vivait à Prague. Peu de gens le connaissaient ici, car il allait seul son chemin, plein de vérité, effrayé par le monde; depuis bien des années, il souffrait d'une maladie des poumons, et, s'il la soignait, il la nourrissait aussi consciemment et l'entretenait dans sa pensée. Lorsque l'âme et le cœur ne peuvent plus supporter leur fardeau, le poumon prend sur lui la moitié de la charge, ainsi la charge est moins également répartie, a-t-il écrit une fois dans une lettre, et sa maladie était de cette espèce. Elle lui conférait une fragilité presque incroyable et un raffinement intellectuel sans compromis presque terrifiant; mais lui, en tant qu'homme, avait déposé toute

son angoisse intellectuelle sur les épaules de sa maladie. Il était timide, inquiet, doux et bon, mais les livres qu'il a écrits sont cruels et douloureux.

Il voyait le monde plein de démons invisibles qui déchirent et anéantissent l'homme sans défense. Il était trop lucide, trop sage pour pouvoir vivre, trop faible pour combattre, faible comme le sont des êtres beaux et nobles, qui sont incapables d'engager le combat avec la peur qu'ils ont de l'incompréhension, de l'absence de bonté, du mensonge intellectuel, parce qu'ils savent d'avance que ce combat est vain et que l'ennemi vaincu couvre encore de honte son vainqueur. Il connaissait les hommes, comme seul peut les connaître quelqu'un de grande sensibilité nerveuse, quelqu'un qui est solitaire et qui reconnaît autrui à un simple éclair dans son regard. Il connaissait le monde d'une manière insolite et profonde, lui-même était un monde insolite et profond. Il a écrit les livres les plus importants de toute la jeune littérature allemande; toutes les luttes de la génération d'aujourd'hui dans le monde entier y sont incluses, encore que sans esprit de doctrine. Ils sont vrais, nus et douloureux, si bien que, même lorsqu'ils s'expriment de manière symbolique, ils sont presque naturalistes. Ils sont pleins de l'ironie sèche et de la vision sensible d'un homme qui voyait le monde si clairement qu'il ne pouvait pas le supporter et qu'il lui fallait mourir, s'il ne voulait pas faire de concessions comme les autres et chercher recours dans les diverses erreurs de la raison et de l'inconscient, même les plus nobles. Franz Kafka a écrit le fragment *Le Soutier* [...] premier chapitre d'un merveilleux roman encore inédit, *L'Oublié*, *Le Verdict*, conflit de deux générations, *La Métamorphose*, le livre le plus fort de la littérature allemande moderne, *La Colonie pénitentiaire* et les esquisses *Regard* et *Médecin de campagne*. Le dernier roman, *Devant la loi*, attend depuis des années en manuscrit. C'est un de ces livres qui, quand on les a lus jusqu'au bout, laissent l'impression d'un monde si parfaitement compris qu'il rend inutile le moindre commentaire.

Tous ses livres décrivent l'horreur de l'incompréhension, de la faute innocente parmi les hommes. C'était un artiste et un homme d'une conscience si sensible, qu'il entendait encore là où les sourds se croyaient faussement en sûreté.

Milena Jesenska, article paru le 7 juin 1924 dans *Narodni listy*

«Un ressortissant de nulle part peut être partout chez lui» (Marthe Robert) : la réception internationale de Kafka

Sans passer inaperçue du vivant de Kafka, son œuvre est demeurée d'abord assez confidentielle. Mieux connue grâce à Max Brod, elle fut par la suite tantôt purement et simplement interdite, tantôt intégrée à une pensée qui lui était en grande partie étrangère. Tchèque pour les Allemands, Allemand pour les Tchèques et Juif pour tous, Kafka devait attendre longuement son heure : la nouvelle donne politique à l'échelle planétaire – symbolisée en Tchécoslovaquie par le Printemps de Prague – a permis sa réhabilitation et sa redécouverte.

Robert Musil : «une nullité humblement choisie»

Les six petits livres qu'au total Kafka a fait paraître de son vivant ne passent pas inaperçus. Plusieurs noms de la littérature et de la critique en rendent compte favorablement dans la presse et les revues, à Prague comme à Vienne ou Berlin : Max Brod bien sûr, mais aussi Albert Ehrenstein, Robert Musil, Rainer-Maria Rilke, Franz Werfel… Kafka les recense soigneusement.

Il s'agit de cette espèce de contemplation qu'un écrivain d'il y a cinquante ans aurait sûrement intitulée : «Bulles de savon», avec cette différence spécifique que la même espèce d'invention qui résonnait là *[chez l'écrivain suisse Robert Walser, par qui Kafka a été effectivement influencé]* sur le mode gai se retrouve ici sur le mode triste, qu'il y avait là une sorte de fraîcheur baroque et qu'ici les phrases volontairement étirées évoquent plutôt la consciencieuse mélancolie avec laquelle un patineur exécute ses longues voltes et ses figures. Ici aussi, une très grande maîtrise artistique, et ici seulement, peut-être, cette résonance de petites infinités dans le vide, une nullité humblement choisie, une douceur comme on en trouve chez un suicidé dans les heures qui séparent la décision de l'acte.

Robert Musil, «Chronique littéraire», août 1914, *Die Neue Rundschau*, trad. Philippe Jaccottet, *Cahiers Renaud-Barrault*, n° 50, février 1965

Max Brod et la lecture religieuse

Kafka meurt en 1924. Max Brod publiera et présentera, dès 1925, Le Procès, *en 1926* Le Château, *en 1927* L'Amérique, *puis diverses proses sous le titre* La Muraille de Chine. *En 1935, à Berlin,*

il s'attellera à une première édition complète des œuvres de Kafka (bientôt interdite par la censure). En 1937, il publiera, à Prague, une première biographie de l'écrivain. Jusqu'à sa mort (en 1968), Brod a continué à publier des textes de et sur Kafka. Sa qualité d'ami de l'auteur et le fait qu'il a eu, avant tous les autres critiques, accès à tous les manuscrits ont fondé son autorité. Les traductions en quelque langue que ce soit et les études sur Kafka se sont d'abord appuyées sur ses travaux. Partout Brod privilégie systématiquement une lecture allégorique et religieuse des œuvres, particulièrement du Procès *et du* Château. *Son interprétation, selon lui, englobe toutes les autres «interprétations moins vastes qui sont encloses dans la sienne comme les tiroirs intérieurs d'un coffret chinois dans le grand tiroir qui les contient toutes».*

Dans *Le Procès,* le héros poursuivi par des autorités invisibles et mystérieuses est invité à comparaître devant un tribunal, alors que dans *Le Château* les mêmes autorités l'éloignent constamment. «Joseph K.» se cache, il fuit; «K.» se présente, insiste. Mais le fond reste le même. Qu'est-ce en effet que ce «Château» avec ses étranges dossiers, son indéchiffrable hiérarchie de fonctionnaires, ses caprices, ses ruses, son exigence d'un respect absolu, d'une obéissance aveugle ? [...] On peut dire que ce Château où K. n'obtient pas le droit d'entrer et dont il ne peut même pas approcher comme il faut, est exactement la «Grâce» au sens des théologiens, le gouvernement de Dieu qui dirige les destinées humaines (le «village»), la vertu des hasards et des délibérations mystérieuses qui planent au-dessus de nous. *Le Procès* et *Le Château* nous présenteraient donc les deux formes – Justice et Grâce – sous lesquelles, selon la Cabbale, la Divinité s'offre à nous.

Max Brod, «Postface» à l'édition originale du *Château*, 1926, trad. Alexandre Vialatte, Gallimard, 1938

Max Brod.

L'accueil en France

Libérés de la tutelle de l'Autriche-Hongrie depuis 1918, pendant longtemps les Tchèques ne sont pas portés à s'intéresser à un écrivain réputé allemand, fût-il né à Prague. Les nazis au pouvoir en Allemagne ont interdit la diffusion de son œuvre. D'où l'importance de l'accueil fait à Kafka par la France avant la Deuxième Guerre mondiale. Cet accueil – ou plutôt cette «appropriation» – a influencé, et pour une longue période, la réception qu'on en fera ailleurs dans le monde. Les premières traductions françaises suivent de très près les éditions en allemand :

La Métamorphose, *en 1928, par Alexandre Vialatte;* Le Verdict, *en 1930, par Pierre Klossowski et Pierre Leyris;* Le Procès, *en 1933, et* Le Château, *en 1938, par Vialatte. A titre de comparaison,* Le Verdict *ne sera traduit en anglais qu'en 1945, et* La Métamorphose *en 1961.*

Camus, «Le Procès», «Le Château», et le «romancier-philosophe»

Appelée à un grand retentissement après la guerre, la présentation du Procès *et du* Château *par Camus dans* Le Mythe de Sisyphe *(absente de la première édition,* en *1942, pour cause d'antisémitisme ambiant) a fait de Kafka un «romancier-philosophe». La lecture de Camus fut d'autant plus aisément admise qu'elle ne heurtait pas frontalement la lecture religieuse de Max Brod.*

Le Procès pose un problème que *Le Château* résout. [...] *Le Procès* diagnostique et *Le Château* imagine un traitement. [...] Ce remède subtil qui nous fait aimer ce qui nous écrase et fait naître l'espoir dans un monde sans issue, ce «saut» brusque par quoi tout se trouve changé, c'est le secret de la révolution existentielle et du *Château* lui-même. [...] Nous retrouvons ici à l'état pur le paradoxe de la pensée existentielle tel que l'exprime par exemple Kierkegaard : «On doit frapper à mort l'espérance terrestre, c'est alors seulement qu'on se sauve par l'espérance véritable» et qu'on peut traduire : «Il faut avoir écrit *Le Procès* pour entreprendre *Le Château*».

Albert Camus,
«L'Espoir et l'Absurde dans l'œuvre de Franz Kafka», *L'Arbalète*, 1943

«Faut-il brûler Kafka?»

Être «pour» ou «contre» Kafka, après la guerre, recouvrait des enjeux qui débordaient largement du cadre littéraire. Pour beaucoup, Kafka était le symbole d'une «littérature noire» jugée, notamment par les communistes, «moralement nocive et socialement réactionnaire». D'où la question : «Faut-il brûler Kafka ?», posée par l'hebdomadaire Action *en 1946. Réponse positive.*

La dialectique de Kafka, terme ultime – génial – de l'aliénation, de la destruction par la perte de substance, va de l'extérieur vers l'intérieur et n'en sort plus : une vrille vers l'infiniment nul. La dialectique de la vie va de l'intérieur vers l'extérieur, revient, repart, et conquiert aussi la totalité (une spirale, disait Lénine). Et le mouvement de Kafka, celui qui nous fait dire qu'il faut le brûler, c'est aussi celui que le régime actuel fait subir à une partie des hommes : ceux pour lesquels l'histoire n'a plus de chemins, abandonnés à leur impuissance dans le monde de l'économie et de la mort, possédés par autrui, objectivités sans prise sur elles-mêmes.

Daniel Biegel, «Faut-il brûler Kafka?», *Action*, n° 99, 26 juillet 1946

Lukacs : «Une crainte panique, élémentaire, platonicienne»

L'écrivain et philosophe marxiste hongrois Georges Lukacs, même après la fin officielle du stalinisme, demeurera toujours fort sévère pour Kafka, accusé de tourner le dos au réel, et donc d'être complice de l'aliénation capitaliste.

Cette impression d'impuissance, élevée au rang de vision du monde, devenue chez Kafka l'angoisse immanente au devenir du monde, le total délaissement de l'homme en face d'une frayeur inexplicable, impénétrable, inéluctable, fait de son œuvre comme le symbole de tout l'art moderne. Toutes les tendances, qui, chez d'autres artistes, prenaient une

forme littéraire ou philosophique, se rassemblent ici dans une crainte panique, élémentaire, platonicienne, devant la réalité effective, éternellement étrangère et hostile à l'homme, et cela à un degré d'étonnement, de désarroi, de stupeur, qu'on chercherait en vain dans toute l'histoire de la littérature. L'expérience fondamentale de l'angoisse, telle que l'a vécue Kafka, résume bien toute la décadence moderne de l'art.

Georges Lukacs, *La Signification présente du réalisme critique*, 1957, trad. de Maurice de Gandillac, 1960

Ionesco, d'une cantatrice à l'autre

Il est tentant de rapprocher La Cantatrice chauve *(1950) et* Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris. *Et plus que* Rhinocéros, *une autre pièce semble avoir été inspirée à Ionesco par* La Métamorphose *:* Amédée ou Comment s'en débarrasser *(1954) : confrontés au grossissement monstrueux d'un cadavre dans leur appartement, les parents d'Amédée se posent exactement la même question que ceux de Gregor. Ionesco connaissait bien l'œuvre de Kafka. Il en a parlé en des termes qui rappellent Max Brod :*

Pourquoi l'homme kafkaïen souffre-t-il? Parce que, en fin de compte, il existe pour autre chose que le confort matériel, que pour l'éphémère : sa véritable vocation, dont il est détourné, ne peut-être que la recherche du non-corruptible. C'est le monde désacralisé que dénonce Kafka ; c'est cela le monde sans But ; dans le labyrinthe ténébreux du monde, l'homme ne cherche plus qu'inconsciemment une dimension perdue qu'il ne peut même plus concevoir.

Eugène Ionesco, «Dans les armes de la ville», *Cahiers Renaud-Barrault*, n° 20, octobre 1957

Vialatte et le malentendu kafkaïen

Dans la littérature, la presse, les conversations, le nom de Kafka se rencontre souvent. L'adjectif «kafkaïen» (en allemand «kafkaesque») est entré dans les dictionnaires. En 1965, son premier traducteur français, Alexandre Vialatte, en a témoigné comme d'une mode, pour s'en amuser, tout en rappelant que celle-ci était fondée sur un contresens. Kafka, «un professeur de désespoir, ou de l'inutilité de la vie»? Pas du tout!

En 1926, quand j'ai commencé à traduire Kafka, je croyais lancer un prince de l'humour. Je retrouve ici un roi des ténèbres. Omniprésent, tentaculaire et maléfique. C'est Fantomas promu au rang de monstre sacré. [...] Il n'est plus de situation qui ne soit devenue «kafkaïenne». Si une

Alexandre Vialatte.

mayonnaise rate, c'est la faute à Kafka. Parallèlement, on en a fait un agrégé de philosophie. On l'accable sous les archives.

Alexandre Vialatte, «C'est kafkaïen», *Le Figaro Littéraire*, 18 mars 1965

Buzzati : coïncidence?

On a souvent appelé Buzzati «le Kafka italien». Le Désert des Tartares *(1940) apparaît comme la situation inversée du* Château, *mais Buzzati prétend qu'il n'avait pas encore lu* Le Château *à l'époque où il écrivait son roman. Un quart de siècle plus tard, le romancier n'a sûrement pas choisi par hasard le titre de son recueil de nouvelles* Le K *(1966). La question de l'influence de Kafka sur Buzzati a été si souvent rappelée, tant elle est évidente, que Buzzati préfère l'éluder.*

Je dirais Poe. Oscar Wilde. Et puis on parle de Kafka... Moi, sur ce point, je ne me prononce pas.

Buzzati, mes déserts, entretiens avec Yves Panafieu, Robert Laffont, 1973

Sir Malcolm Pasley : l'héritage

De Suisse où il se rendit en 1961 à la demande de Marianne Steiner, la fille de Valli, sœur cadette de Kafka, sir Malcolm Pasley a rapporté, pour l'offrir à la Duke Humphrey Library d'Oxford, la quasi-totalité des manuscrits de Kafka. Les rédacteurs allemands de l'édition critique, en cours de publication, font souvent le voyage d'Oxford : le texte édité disponible est particulièrement peu fiable.

L'Amérique, par exemple, ne s'est jamais appelé ainsi, mais en fait *L'Homme qui disparut*; une différence de titre, c'est énorme, cela change déjà la tonalité de l'histoire; Brod a aussi standardisé la ponctuation très particulière de Kafka, changeant considérablement le rythme des phrases, faites comme pour être lues à haute voix; des mots sont très souvent pris pour d'autres; et surtout Brod a publié en continuité avec le texte des passages supprimés par Kafka, parce qu'il les trouvait trop bons sans doute... Comprenez-moi bien, je ne voudrais pour rien au monde diminuer l'importance et la valeur de Brod, mais ce n'était pas un universitaire, un philologue, c'était un homme très actif, qui a toujours présenté son travail comme provisoire. Ce sera obéir tout à fait à ses intentions, j'en suis sûr, que de rendre ces manuscrits accessibles.

Malcolm Pasley, interviewé par Patrick Mauries *in* numéro spécial de *Libération* à l'occasion de l'exposition Kafka au Centre Georges-Pompidou, été 1984

Kafka à Prague, le retour

On mesure mieux dans ces conditions l'importance d'un premier colloque consacré à Kafka en Tchécoslovaquie, en mai 1963, à Liblice, puis d'un second, pour le quarantième anniversaire de la mort de l'écrivain. On a osé, en 1964, apposer une plaque sur sa maison natale. Le colloque a reflété et accéléré une évolution qui allait donner, quatre ans plus tard, l'expérience d'un socialisme à visage humain avec Dubcek.

Aujourd'hui, à Prague, après la révolution de Velours, Kafka est omniprésent; une active Société Kafka initie colloques, publications, expositions, visites, a pacifiquement investi et anime divers lieux, notamment un chaleureux Café Milena, sur la Grand-Place. Les biographies de Kafka – toutes bénéficient des recherches de Klaus Wagenbach – étendent cette présence au monde entier.

Celui qui ne riait jamais?

L'humour juif et l'humour tchèque – je suis praguoise –, nés d'une longue souffrance d'un peuple privé de souveraineté, ont

en commun cette espèce de masochisme joyeux : on se hait soi-même en se raillant.

Marcela Salivarova-Bideau

Paroles de Tchèques d'aujourd'hui : Marcela Salivarova-Bideau a mis en scène La Métamorphose, *à Bobigny, en 1994. Vaclav Jamek est un écrivain tchèque d'expression tchèque et française. Prix Médicis essai pour* Le Traité des courtes merveilles *(Grasset, 1989), il est conseiller culturel à l'ambassade tchèque à Paris depuis février 1995.*

Le nom de K. serait-il un trait d'humour – comme semble l'être ce comte Westwest, le véritable maître du Château, mentionné juste au début du roman. [...] Vite escamoté ce Westwest (en voyage peut-être, ô locomotives du Far West!), et notre K. de ne plus poursuivre qu'un obscur sous-fifre nommé Klamm. Kafka devait savoir, ne fût-ce que *pour rire*, qu'en tchèque ce mot signifie «leurre» ou «tromperie» – et que son propre nom est un mot tchèque, désignant une petite corneille de ville, le choucas. Or – une étymologie oulipienne vaut bien d'autres outrances – le mot s'écrit correctement *kavka*, et *v*, dans la langue tchèque, est une préposition qui signifie «dans» : *ka-v-ka* voudrait alors dire précisément : *K inclus dans K.*

Vaclav Jamek, *K.*, collection «Figures mythiques», sous la direction d'Eric Faye, éditions Autrement, 1996

Kafka aujourd'hui : d'Internet au «politically correct»

En fait, Kafka est omniprésent aujourd'hui dans une littérature souterraine et labyrinthique, où se frôlent des milliers d'inconnus reliés par Internet. On y trouve des poèmes, des nouvelles, des pièces de théâtre, des confidences, des annonces de cours dans telle université, le mémoire d'un étudiant anonyme, des articles critiques, des bibliographies, biographies, anthologies... Avec Der Bau *(*Le Terrier, *inédit à sa mort, écrit dans l'hiver 1923-1924), un de ses derniers textes, Kafka avait rêvé un tel espace. Au total, un corpus virtuel en perpétuelle évolution, mystérieux, vaguement clandestin, secret, avec ses lois et ses rites, étonnamment vivant. Comme Kafka.*

Cherchant à établir quel serait le statut qu'aurait Kafka aujourd'hui, Umberto Eco a imaginé les comptes rendus établis par un lecteur professionnel, destinés à permettre à l'éditeur qui l'emploie de retenir ou de refuser les manuscrits envoyés par les auteurs. Le Procès *serait refusé, de même que... la Bible,* L'Odyssée, La Divine Comédie, Don Quichotte *et* A la recherche du temps perdu*!*

Franz Kafka, *Le Procès*
Ce petit ouvrage n'est pas mauvais. Genre policier, avec des moments à la Hitchcock : par exemple, le meurtre de la fin, qui aura son public.

Mais on dirait que l'auteur l'a écrit sous la menace de la censure. Qu'est-ce que c'est que ces vagues allusions, cette absence de noms de personnes et de lieux? Et pourquoi le protagoniste est-il traîné en justice? En éclaircissant mieux tous ces points, en situant l'histoire de façon plus concrète, en fournissant des faits, surtout des faits, l'action gagnerait en netteté et le suspense en efficacité.

Ces jeunes écrivains s'imaginent faire de la «poésie» parce qu'ils disent «un homme» au lieu de «monsieur Untel, à tel endroit et à telle heure»... Donc, si on peut remanier, ça va. Sinon, je laisserais tomber.

Umberto Eco, *«Nous sommes au regret de ne pouvoir publier votre ouvrage...»*, *Pastiches et postiches*, traduit de l'italien par Bernard Guyader, Messidor, 1988

FILMOGRAPHIE

TÉLÉVISION

1983 : *La Métamorphose,* téléfilm de Jean-Daniel Verhaeghe pour Antenne 2, avec Madeleine Robinson (la mère), Julien Guiomar (le père), B. Caudry (la sœur), Monique Tarbès (la bonne). Jim Goddard a aussi réalisé, pour la B.B.C. une adaptation de *La Métamorphose* avec Tim Roth dans le rôle de Gregor.

1984 : *Le Château,* téléfilm de Jean Kerchbron, noir et blanc, avec Daniel Mesguisch (K.), Corinne Touzet (Pépi), Dora Doll (Frieda).

1993 : *F .K. It's a wonderful life,* production de la B.B.C., réalisation de Peter Capaldi.

CINÉMA

1951 : *Metamorphosis,* de William Hampton, Etats-Unis.

1962 : *Le Procès,* d'Orson Welles, avec Anthony Perkins, Jeanne Moreau, Madeleine Robinson, Romy Schneider, Suzanne Flon, Michael Lonsdale, Orson Welles. Scénario et dialogues dans *L'Avant-Scène Cinéma,* n° 23, février 1963.

1968 : *Le Château,* de Rudolf Noelte, avec Maximilian Schell dans le rôle de K. et Helmut Qualtinger dans celui de Bürgel. 89 minutes. Non distribué en Allemagne. Noelte est essentiellement un homme de théâtre (Ibsen, Sternheim, Büchner et déjà *Le Château* en 1953).

1984 : *Amerika, Luttes de classes* (*Klassenverhältnisse*), adaptation de *L'Amérique* par Jean-Marie Straub et Danièle Huillet, film franco-allemand (R.F.A.) avec Christian Heinisch, Mario Adorf, Manfred Blank et Harver Tarocki. 2 heures 10.

1986 : *Le Château,* du réalisateur finlandais Jaakko Pakasvirta.

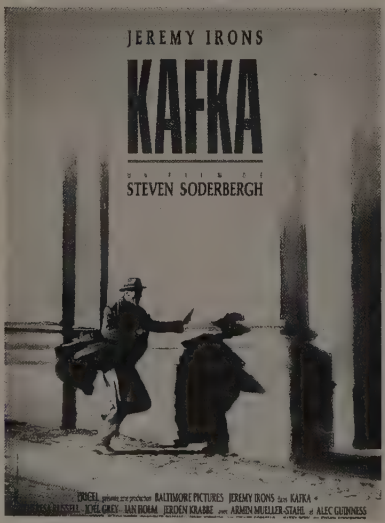
1991 : *Milena,* de Vera Belmont, avec Valérie Kapriski dans le rôle-titre et Philip Anglim dans celui de Kafka.

1993 : *Kafka,* de Steven Soderbergh, scénario de Lem Dobbs (1981), interprété par Jeremy Irons dans le rôle-titre et Theresa Russel dans celui de Milena. Noir et blanc puis couleur.

1994 : *The Trial* (*Le Procès*), réalisateur David Jones, adaptation de Harold Pinter, avec Kyle MacLachlan (K.), Catherine Nielson, Alfred Molina (Tintorelli), Jason Robards (Huld), Anthony Hopkins (le curé).

A noter que Benoît Jacquot a utilisé un chapitre de *L'Amérique* dans son film *Une villa aux environs de New York* (1982), et que, dans *Intervista* (1987), Federico Fellini évoque son projet (inabouti) de tirer un film de ce même roman.

Sur les adaptations d'œuvres de Kafka au cinéma (jusqu'en 1972), voir l'article «Kafka et le cinéma contemporain» de Philippe Pilard dans *Europe, op. cit.*, p. 192-197. Sur le goût de Kafka pour le cinéma, voir *Kafka au cinéma* de Hans Zischler, publié par *Les Cahiers du cinéma,* 1996.



Affiche du film de Steven Soderbergh (à gauche), et Jeremy Irons dans le rôle-titre (ci-dessus).

BIBLIOGRAPHIE

TEXTES DE KAFKA

Ils sont tous ou presque accessibles en format de poche. Longtemps on n'a disposé que des traductions d'Alexandre Vialatte, qui a surtout traduit les fictions, depuis *La Métamorphose* dans la N.R.F. en 1928 jusqu'à *La Muraille de Chine* en 1950, et bien sûr les trois romans (dans l'ordre où Max Brod les avait lui-même publiés), *Le Procès* en 1933, *Le Château* en 1938, et *L'Amérique* – appelé aussi *L'Oublié* ou *Le Disparu* – en 1946). Il a aussi traduit les lettres à Milena (en 1956). Marthe Robert pour sa part traduira le *Journal* (en 1954), les lettres aux parents et amis (en 1965), les lettres à Felice enfin (en 1972).

Pour plusieurs textes, on dispose de traductions différentes, signées Bernard Lortholary (chez Garnier-Flammarion), Brigitte Vergne-Cain et Gérard Rudent (Livre de Poche), Claude David (en Folio), et bien sûr Alexandre Vialatte (en Folio aussi). Jean-Jacques Briu a le premier osé traduire *La Métamorphose*, après Vialatte (en 1988, aux Editions du Franc-Dire), Corinna Gepner a traduit *Betrachtung* (sous le titre *Contemplation*, en 1995, aux éditions Le Castor Astral).

En 1963 a paru une édition présentée comme critique des *Œuvres complètes* de Kafka, au Cercle du Livre précieux, dirigée par Marthe Robert. La seule véritable édition critique des œuvres de Kafka est actuellement en cours de publication en Allemagne, chez Fischer. Ont paru *Le Château* (*Das Schloss*, 3 volumes, 1982), *L'Oublié* (*Der Verschollene*, 3 volumes, en 1983), et *le Journal* (*Tagebücher*, en 5 volumes, 1990). Les *Œuvres complètes* de Kafka dans la collection de la Pléiade, sans être véritablement une édition critique, sont une somme sans équivalent. Elle est due à Claude David. Introduction, notices, notes, chronologie, bibliographie, index, rien n'y manque.
Tome I (1980) : les trois romans, *L'Oublié, Le Procès, Le Château* (traduction d'Alexandre Vialatte, notes rectificatives de Claude David).
Tome II (1980) : les autres fictions, qu'elles aient été publiées ou pas par Kafka (y compris celles qui se trouvaient dans son *Journal*), classées par ordre chronologique de leur probable rédaction. Seul problème, les recueils composés par Kafka, avec souvent des textes écrits à des époques différentes, n'apparaissent plus comme tels. D'où l'intérêt des deux volumes de la collection «Folio», par le même Claude David, qui donnent les textes tels que Kafka les avait lui-même organisés.
Tome III (1984) : le *Journal* et les lettres adressées aux parents, aux sœurs, aux amis, aux éditeurs, à l'employeur (toutes donc sauf les lettres à Felice, à Milena et au père).
Tome IV (1989) : lettres à Felice, au père, à Milena, plus quelques textes professionnels et les deux versions du testament de Kafka.

Des pages inédites du *Journal* ont paru en français, à partir de l'édition critique allemande, dans *L'Infini*, hiver 1990, n° 32, p. 15-25 (traduction française de Helga Finter).
Tout un paquet de lettres de Kafka à ses parents, datant de ses dernières années, a été retrouvé chez un bouquiniste de Prague en avril 1986 : *Lettres à ses parents*, 1922-1924, texte établi, présenté et annoté par Josef Cermak et Martin Svatos, traduit de l'allemand par Robert Simon, Gallimard, collection «Arcades», 1990 (précédé de *Une année dans la vie de Franz Kafka* de Pietro Citati).

BIOGRAPHIES

• *Franz Kafka. Souvenirs et documents*, de Max Brod, 1re édition en allemand à Prague en 1937, traduction française par Hélène Zylberberg en 1945, souvent rééditée.
• *Franz Kafka. Années de jeunesse, 1883-1912*, de Klaus Wagenbach, 1967 (traduction de E. Gaspar, Paris, édition originale en allemand, 1958). Du même auteur, couvrant toute la vie de l'écrivain, le *Kafka* de la collection «Ecrivains de toujours» en 1968 (traduction d'Alain Huriot, édition originale en 1964) ; *Franz Kafka, Images de sa vie*, Belfond, 1983 (la même année que l'édition allemande) ; *Kafka et Prague* (édition allemande, 1993). Ouvrages abondamment illustrés.
• *Franz Kafka ou le cauchemar de la raison*, d'Ernst Pawel, au Seuil, 1988, traduit de l'américain par Michel Chion et Jean Guiloineau (édition originale, New York, 1984).
Franz Kafka, de Claude David, Fayard, 1989.

ÉTUDES CRITIQUES

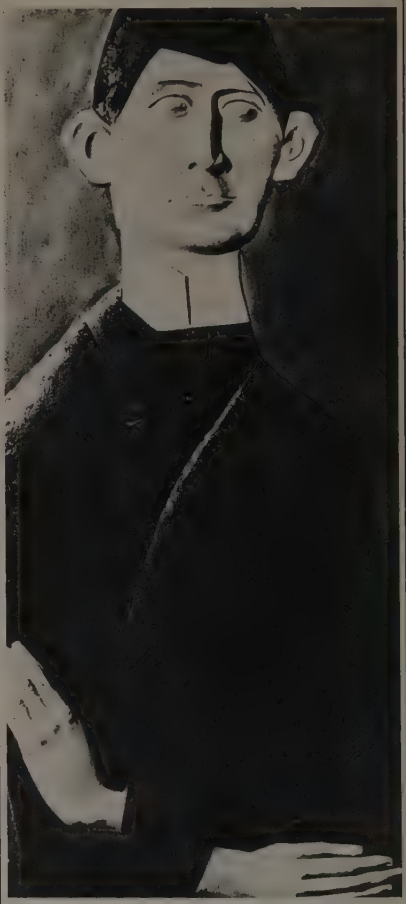
Tous les ouvrages déjà signalés comportent une bibliographie et signalent les principales études en langue allemande (Herbert Tauber, 1941 ; Günther Anders, 1951 ; Theodor Adorno, 1955 ;

Walter Benjamin, 1955 ; Wilhelm Emrich, 1958 ; Martin Walser, 1961 ; Heinz Politzer, 1962 ; Walter H. Sokel, 1964 ; Hartmut Binder, 1975 ; Joachim Unseld, 1982 ; Jürg Amman, 1983. Plusieurs ont été traduites en français, notamment Günther Anders, *Kafka, pour et contre* (1990, Circé), Joachim Unseld, *Franz Kafka, une vie d'écrivain* (1984, Gallimard), Jürg Amman, *Franz Kafka, une étude sur l'artiste* (1984, Flammarion).

Le petit *Kafka* de Marthe Robert, dans la collection «La Bibliothèque idéale» (1960) est une bonne introduction, et son *Seul comme Franz Kafka* (1979) est passionnant. Son étude *L'Ancien et le Nouveau, de Don Quichotte à Kafka* (1967), concerne essentiellement *Le Château*. Les divers articles de Maurice Blanchot (le plus ancien date de 1943) sont maintenant réunis dans le volume *De Kafka à Kafka* (1981).
Dernières publications en langue française : *En deuil de Franz Kafka*, de Hélène Van Camp, chez L'Harmattan, janvier 1996, et *K.*, études réunies par Eric Faye, dans la collection «Figures mythiques», chez Autrement, février 1996.

KAFKA SUR LE WEB

Les chercheurs et amateurs ont sur le réseau Internet la possibilité d'accéder à de multiples banques de données, de natures très diverses, en perpétuelle évolution. Le Dutch Kafka Center, depuis Huizen aux Pays-Bas, propose (en anglais, allemand ou néerlandais) bibliographies, études critiques, annonces de cours, des textes de Kafka, l'adresse de quelques autres serveurs sur Kafka. Un professeur de l'université de Vaasa propose (en allemand ou en finlandais), soigneusement classés et rapidement analysés, une liste quasi exhaustive des lieux où il est question de Kafka. Adresse de l'un et de l'autre :
http://huizen.dds.nl/~nfkk/
http://reimari.unwasa.fi/~dw/Kafka-Verbindungen.html



Franz Kafka, portrait en relief par le peintre tchèque Jiri Bures.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

COUVERTURE

1er plat Kafka en 1923-1924. Prague, détail d'une carte postale peinte.

4e plat Timbre à la mémoire de Kafka édité en RFA.
Dos Dessin de Kafka.

OUVERTURE

1-9 Dessins de Kafka sur fond de cartes postales peintes de Prague.
11 Kafka en 1923-1924.

CHAPITRE I

12 Prague, environs de la place de l'Hôtel-de-Ville, carte postale peinte.

13 Kafka vers 1899.
14-15 Prague, le Pont-Charles. Bibliothèque nationale, Paris.
15 Prague, l'hôtel de ville juif, aquarelle de Vaclav Jansa, 1898.
16-17h Prague, le Hradschin.
16-17b Prague, la ruelle d'Or ou ruelle des Alchimistes, dessin de Maurice Pommier.
17 Jan Hus, miniature sur céramique de la Renaissance.
18 *Prague, tombes dans le vieux cimetière juif*, peinture de Heinrich Tomec, 1904. Judaïka Sammlung Max Berger, Vienne.
18-19 Prague, le ghetto à la fin du XIXe siècle. Kunstbibliothek, Berlin.
19 Paul Wegener dans *Le Golem*, 1920, film dont il est aussi le réalisateur.
20g Hermann Kafka, le père, vers 1882.
20d Emblème du fond de commerce d'Hermann Kafka avant 1918.
21h Emblème du fond de commerce d'Hermann Kafka après 1918.
21b Prague, le palais Kinsky.
22h Julie Kafka, née Löwy, la mère, vers 1882.
22b Franz Kafka vers 1888.
23 Les trois sœurs de Franz Kafka vers 1896.
24g Détail de la liste des reçus à l'épreuve de l'Abitur en 1901.
24d L'école allemande du marché aux Bouchers.
25h Une entrée du Klementinum, université de Prague. Bibl. nat., Paris.
25b Faire-part annonçant le succès de Kafka au doctorat en droit en 1906.
26 En-tête du contrat de travail de Kafka aux Assicurazioni Generali.
26-27 Dessins extraits d'un rapport de Kafka sur les accidents pouvant survenir de l'usage professionnel d'une toupie.
27 Sceau bilingue et bâtiment de l'Office d'assurance contre les accidents du travail.
28h Encart publicitaire pour la fabrique d'amiante du beau-frère de Kafka.
28b Intérieur du magasin d'Hermann Kafka dans le palais Kinsky.
29h Oskar Pollak.
29b Hugo Bergmann.
30gh Intérieur du café Arco à Prague.
30gb Croquis de Kafka.
30d Kafka en 1906.
30-31 Manifestation dans les rues de Prague le 1er mai 1909.
32-33h Jakub Schikaneder, *Crépuscule*, 1909. Galerie Umeni, Karlovy Vary.
32-33b Siegfried Löwy, l'oncle de Kafka, poussant sa moto, en 1914, entouré de ses nièces.
34h Petite maison dans le jardin de Goethe, dessin de Kafka.
34b Kafka et Margarethe Kirchner dans le jardin de la maison de Goethe à Weimar.
35h Hedwig Weiler.
35b Kafka en compagnie d'Hansi Julie Szokoll, 1906-1908.

CHAPITRE II

36 Edvard Munch, *Le Cri*, 1893. Musée d'Oslo.
37 Homme à une table, dessin de Kafka vers 1906.
38-39 Prague, l'église du Thyn et la colonne mariale sur la grand-place.
40h Portrait de Max Brod par Willi Novak, paru en 1912 dans *Der Sturm*.
40b Titre de couverture de la revue *Hyperion* en 1908.
41h Extrait d'un article de Kafka sur le meeting d'aviation à Brescia, paru dans le journal pragois *Bohemia* en septembre 1909.
41m Rougier et son avion.
41b Kafka vers 1908.
42 Julie Kafka vers 1910.
43h Isaak Löwy dans le rôle de *L'Homme sauvage*.
43b Annonce des représentations de *L'Homme sauvage* par la troupe de théâtre juif de Lemberg au café Savoy.
44-45 Une des premières pages du *Journal* de Kafka en 1910.
45g Page de titre de l'édition originale de *Betrachtung* en 1912.
45d Titre et première page de la nouvelle *Enfants sur la grand-route*, dans *Betrachtung*, 1912.
46g Carte de visite d'Alfred Löwy à Madrid en 1907.
46d Alfred Löwy, l'oncle de Kafka.
46-47 Titre de la nouvelle *Le Malheur du célibataire* dans *Betrachtung*, 1912.
48 Parlographe de la firme Carl Lindström à Berlin.
48-49 Felice Bauer et sa mère en 1911.
50h Couverture de l'édition originale du *Verdict* en 1912.
50b Hermann Kafka à 58 ans.
50-51 Première phrase du manuscrit du *Verdict*.
51 Note de Kafka au dos d'une carte de visite, expliquant à son chef de bureau que, souffrant, il ne pourra se rendre à son travail avant midi.
52 Portrait de Sigmund Freud par H. Frank. Institut pour l'histoire de la médecine, Vienne.
52-53 Prague à la tombée de la nuit, carte postale.
54h Couverture de l'édition de Kurt Wolff du *Soutier* en 1913.
54b Kurt Wolff et son épouse Elisabeth Merck en 1912.
55h «Dans le port de New York», gravure placée en frontispice de l'édition de 1913 du *Soutier*.
55b Dessin de Mario Prassinos pour l'édition de 1946 de *L'Amérique*

aux éditions Gallimard.
56h Prague, la synagogue Vieille-Nouvelle.
56b «Kafka arcimboldesque», aquarelle de Michael Mathias Prechtl, 1977.
57 Couverture de l'édition de 1916 de *La Métamorphose* chez Kurt Wolff.
58 La mère de Kafka et sa sœur Valli en 1917.
58-59 Première page du manuscrit de *La Métamorphose*.
59 Hans Fronius, illustration pour les œuvres de Kafka, planche IV, *La Métamorphose*, Vienne, 1948. Bibl. nat., Paris.
60g Pierre Tabard dans *La Métamorphose*, adaptation de Piscator Maria Ley, mise en scène de Daniel Emilfork, au Studio des Champs-Elysées, octobre 1968.
60d Roman Polanski dans *La Métamorphose*, adaptation et m. e. s. de Stephen Berkoff au théâtre du Gymnase, 1968.
60-61 Jean-Luc Bideau dans *La Métamorphose*, m. e. s. de Marcela Salivarova Bideau, à la Maison de la Culture de Bobigny, 1994.
61 *De l'éducation des insectes*, m. e. s. d'Ewa Lewinson d'après *La Métamorphose*, représentation muette au théâtre du Marais, 1979.

CHAPITRE III

62 Egon Schiele, *La Famille* (détail), 1918. Österreichische Galerie, Vienne.
63 Hans Fronius, illustration pour les œuvres de Kafka, planche VIII, *Le Procès*, Vienne, 1948. Bibl. nat., Paris.
64h Signature de Felice Bauer.
64b Mariage de Valli Kafka avec Josek Pollak, le 12 janvier 1913.
65 Ludék Marold, *Couple de bourgeois*, 1895, aquarelle. Narodni Galerie, Prague.
66-67 Alfred Kubin, *Suicide*, dessin à l'encre de Chine. Graphische Sammlung Albertina, Vienne.
67 Egon Schiele, *La Jeune Fille et la mort*, 1915. Österreichische Galerie, Vienne.
68h Kafka photographié au Prater de Vienne en compagnie d'Albert Ehrenstein, Otto Pick et Lise Kaznelson en septembre 1913.
68bg Kafka vers 1913.
68bd Détail d'une lettre envoyée de Venise à Felice le 15 septembre 1913.
69 Gerti Wasner.
70 Grete Bloch.
71h Felice Bauer en 1914.
71b Annonce des fiançailles de Kafka et Grete Bloch dans le *Berliner Tageblatt* du 21 avril 1914.
72-73 Carte de visite de l'Askanischer Hof à Berlin.
73 Kafka et Ernst Weiss sur la plage de Marielyst en juillet 1914.
74 Gravure de Bartning illustrant *Le Procès*. Bibl. nat., Paris.
74-75 Dessin de Kafka illustrant peut-être *Le Procès*.
75 Hans Fronius, illustration pour les œuvres de Kafka, planche IX, *Le Procès*, Vienne, 1948. Bibl. nat., Paris.
76 Jan Prenlil, Milos Nedbal et Marie Malkova dans *Le Procès*, adaptation et m. e. s. de Jan Grossman, au théâtre de l'Odéon, juin 1967.
77 Une scène du *Procès*, adaptation d'André Gide, m. e. s. de Jean-Louis Barrault au théâtre Marigny, 1947.
78 Orson Welles et Romy Schneider dans *Le Procès*, film d'Orson Welles, 1962.
79g Anthony Perkins dans *Le Procès* d'Orson Welles, 1962.
79d Affiche du film d'Orson Welles, *Le Procès*, 1962.
80g Franz Kafka, photographie de son passeport en 1916.
80d Carte postale envoyée par Kafka à Felice Bauer de Dubrovnik le 3 mai 1915.
81 La maison d'Ottla, au n° 22 de la ruelle des Alchimistes, où Kafka travailla en 1916 et 1917.
82 Frantisek Kupka, *Ecce Homo*, gravure.
82-83 Titre de la nouvelle de Kafka *Communication à une académie*.
83 Couverture de l'édition originale de *La Colonie pénitentiaire*.
84 Kafka et Felice Bauer, photographie de leurs fiançailles, 1917.
85 Prague, les toits du Stare Mesto, carte postale peinte.

CHAPITRE IV

86 Kafka vers 1917.
87 *Scène de rue à la tombée du jour*, peinture de Wenzel Jansa, 1907.
88 Carte postale envoyée par Kafka et sa sœur Ottla à Max Brod de Zürau le 20 septembre 1917.
89 Kafka et sa sœur Ottla à Zürau en 1917.
90 Hans Fronius, illustration pour les œuvres de Kafka, planche I, *Le Procès*, Vienne, 1948. Bibl. nat., Paris.
90-91 Titre de la nouvelle *Devant la loi*, publiée en 1917 dans le recueil *Un médecin de campagne*.
91h Titre de la nouvelle *Onze fils*, publiée en 1917 dans le recueil *Un médecin de campagne*.
91b Couverture de l'édition originale d'*Un médecin de campagne*.
92h Minze Eisner en 1920.
92b Max Svabinsky, *Pays pauvre*, 1900. Narodni Galerie, Prague.
92-93 Dessin de Kafka.
93 Julie Wohrizek.
94 Prague, le monument à Jan Hus,

carte postale.
94-95 Mobilisation des Tchèques à Paris, place de la République en 1916.
95h Départ de Tchèques mobilisés par l'armée autrichienne en 1914.
95b L'acteur russe Plotnikoff dans le rôle-titre du *Brave Soldat Svejk*.
96 Le président Tomas Masaryk.
96-97 Entrée triomphale de Tomas Masaryk sur la place Wenceslas à Prague, le 16 novembre 1918.
98-99 (fond) La *Lettre au père*, adaptation et m. e. s. de Jacques Nichet au théâtre de l'Aquarium, 1982.
98-99 (texte) Première et dernière page du manuscrit de la *Lettre au père*.
100 Milena Jesenska.
100-101 Valérie Kapriski et Philip Anglim dans le film *Milena* de Vera Belmont, 1991.
101 Traduction du *Soutier* par Milena Jesenska dans *Kmen*, 1920.
102-103h Le sanatorium de Matliary dans les Tatras, carte postale, 1912.
102-103b Kafka entouré de quelques amis patients dans le sanatorium de Matliary en 1921.
104 Kafka dans les neiges de Spindelmühle, janvier 1922.
104-105 Lignes du manuscrit du *Château*.
105 Hans Fronius, illustration pour les œuvres de Kafka, planche VI, *Le Château*, Vienne, 1948. Bibl. nat., Paris.
106-107 Maximilien Schell dans *Le Château*, film de Rudolf Noelte, 1968.
107 Simone Valère et Jean-Louis Barrault dans *Le Château*, version française par Pol Quentin de l'adaptation de Max Brod, au théâtre Sarah-Bernhardt, octobre 1957.
108h et b Dessins de Kafka.
108m Jan Preisler, *Le Chevalier aventurier*, 1898, pastel.
Zapadoceska Galerie, Plzeh.
109 Dora Diamant.
110h Couverture de l'édition originale de *Un champion de la faim*.
110b Titre de la nouvelle *Joséphine la cantatrice*, publiée dans le *Prager Presse* en 1924.
111h Robert Klopstock au sanatorium de Matliary en 1921.
111b Prague en hiver. Bibl. nat., Paris.
112 Timbre à l'effigie de Franz Kafka édité en Tchécoslovaquie par l'UNESCO en 1969, collage original d'Adolf Hoffmeister.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

113 Hans Fronius, illustration des œuvres de Kafka, Vienn,e 1948.
114 Hermann Kafka vers 1900 sur la plage de Norderney.
115 Kafka en 1920.
118 Titre de la couverture du *Soutier* chez Kurt Wolff, 1913.
119 Kafka vers 1906.
120 Hans Fronius, illustration pour les œuvres de Kafka, planche VII, *Le Procès*, Vienne, 1948. Bibl. nat., Paris.
122 Hans Fronius, illustration pour les œuvres de Kafka, planche III, *Le Pont*, Vienne, 1948. Bibl. nat., Paris.
123 Hans Fronius, illustration pour les œuvres de Kafka, planche V, *Le Château*, Vienne, 1948. Bibl. nat., Paris.
124-125 Carte des lieux de Kafka à Prague d'après un plan de la Galerie Franze Kafky à Prague.
126-127 Milena Jesenska au travail, caricature de V. H. Brunner.
128-129 Trois plans du film *Milena* de Vera Belmont, 1991.
131 Max Brod.
133 Alexandre Vialatte.
136 Affiche du film de Steven Soderbergh, *Kafka*. Jeremy Irons dans le rôle de Kafka.
138 Portrait de Franz Kafka par Jiri Bures, bas-relief.

INDEX

A

A cheval sur un seau de charbon 84, 104.
Alchimistes, ruelle des *17*, *81*.
Amérique, L' 55, *55*.
Amiante, usine d' *28*, 29, 42, *42*, 47.
Arco, café 30, *30*.
Arkadia *50*, *51*.
Askanischer Hof *72*, 73, 74, *74*.
Assicurazioni generali 26, *26*, *124*.

B

Barrault, Jean-Louis *77*, *107*.
Bauer, Erna (sœur de Felice) 73, 80, 81.
Bauer, Felice 45, 47, 48-49, 50, 52, 53, 54, 64-75, *80*, 81, *81*, 82, 83, *84*, 102.
Baum, Oskar 30, 88.
Belmont, Vera *101*, *128*.
Bergmann, Hugo 29, *29*, *31*, 109.
Berkoff, Stephen *61*.
Berlin 32, 48, 65, 66, 70, 71, *72*, 109, *109*, 110.
Betrachtung, voir *Regard*.
Bideau, Marcela Salivarova *61*, 135.
Biegel, Daniel 132.
Bloch, Grete 70, *70*, 72, 81.
Braun, Else (sœur de Felice Bauer) *84*, 85.
Brescia 32, *41*.
Brod, Max 29, 30, 32, *33*, *39*, 40, *40*, *41*, 42, *42*, 44, *45*, 46, 47, *50*, 52, *64*, 65, *65*, 68, 71, *72*, 74,

77, 85, 88, 92, *93*, 102, 103, 104, *104*, *107*, 108, *111*, 123, 124, 126, 128, 130-131 134, 135.
Buzzati, Dino 134.

C

Camus, Albert 132.
Canetti, Elias *70*.
Chacals et Arables *82*, 90.
Charles IV *14*, *25*.
Chasseur Gracchus, Le 84.
Château 14, *17*.
Château, Le 102, 104, 105, *105*, *107*, 108, *108*.
Colonie pénitentiaire, La 83, *83*, 91.
Communication à une académie *82*, 83, 90, *101*.
Coup frappé à la porte, Le 84.
Couple, Le 117.

D

David, Claude 113, 123.
Description d'un combat 39, *39*.
«Deux histoires d'animaux» *82*, 90.
Devant la loi *90*.
Diamant, Dora 109, *109*, 110.

E

Eco, Umberto 135.
Ecole du marché aux Bouchers 24, *24*, *124*.
Eisner, Minze *92*, *109*.
Enfant et la ville, L' 39.
«Enfants sur la grand route» *45*, 118.

F - G

Fiançailles 71, *71*, 73, 83, 85, 93, 98.
Freud 32, 52, *52*, *67*.
Fronius, Hans *59*, *63*, *90*.

Ghetto 15, *19*.
Gmünd 102.
Golem *19*.
Grossmann, Jan *77*.

H

Habsbourg 20, *39*, *95*.
Hass, Willy *100*.
Hermann, Karl (mari d'Elli) *28*, *88*.
Hradschin, voir Château.
Hus, Jan *17*, 20, *39*, *95*.
Hyperion *40*, 44.

I

Indépendance de la Tchécoslovaquie *20*, 92, *97*.
Ionesco 133.

J

Jamek, Vaclav 135.
Jesenska, Milena 100-101, 102, 104, 105, *109*, 126-129.
Josef II *19*.
Joséphine la cantatrice et le peuple des souris 110, *110*, 133.
Journal *22*, 31, *34*, 35, *37*, 40, *43*, 44, *44*, *46*, 47, *47*, 48, *51*, 52, 55, *63*, 65, 66, 67, *67*, 71, 72, *72*, 80, 81, 85, 87, 89, 91, *97*, 102, 104, 108, *111*, 114.
Jude, Der *82*, 90.
Jüdisches Volksheim 82, 109.
Jugement dernier, Le (édition) 55, 59, 83.

K

Kafka, Hermann (le père) 20-21, *23*, 25, *28*, *43*, 50, *50*, 56, *71*, *91*, 93, 98, 114-117.
Kafka, Julie (née Löwy, la mère) 21, 22-23, *42*, *58*, *71*, 82.
Kafka (les sœurs) :
– Gabrielle (Elli) 23, *23*, 74, *88*, 109;
– Ottilie (Ottla) *17*, 23; *23*, 24, *33*, *71*, *81*, 88, *88*, *89*, *105*, 109;
– Valérie (Valli) 23, *23*, *58*, 65, *65*, 82.
Kaprisky, Valérie *101*, *128*.
Karolinum *25*, *124*.
Kierling 110.
Kinski, palais 21, *21*, *28*, *124*.
Kirschner, Grete *34*.
Klementinum *25*, *124*.
Klopstock, Robert 103, *103*, *104*, 110, *111*.
Kmen 101, *101*.
Kohn, Selma 34.
Kubin, Alfred *55*, 66.
Kupka, Frantisek *82*, 85.

L

Lettre au père 25, 93, 98-99, 102, 114-117.
Lettres à Milena *100*.
Lewinson, Ewa *61*.
Louvre, café 30, *30*, *31*.
Löw, Rabbi *19*.
Löwy, Isaak 42, *43*, 56, 69.
Löwy (les oncles) :
– Alfred 32, 46, *46*;
– Richard 26;
– Siegfried 32, *33*, 34, 110.
Lukacs, Georges 132-133.
Lycée impérial *21*, *24*.

M

Mala Strana *14*, *52*, «Malheur du célibataire, Le» 47, *47*.
Marielyst *73*.
Marienbad 81, 82.
Masaryk, Tomas *97*.
Matliary 103, *103*.
Métamorphose, La 57-59, *61*, 68, 74, 83, 98, 119.
Meyrink, Gustav *19*.
Milena, voir Jesenska, Milena.
Muraille de Chine, La 84.
Musil, Robert 130.

N - O

Noelte, Rudolf *107*.

Office d'assurance contre les accidents du travail 26, *26*, *27*, 28, 32, *51*, *124*.
Onze fils *91*.
Oublié, L' 53, *53*, 54, 56, 57, 65, 74.

P

Pasley, Malcolm *91*, *134*.
Perkins, Anthony *79*.
Piscator, Marie-Ley *61*.
Pollak, Ernst (mari de Milena) *100*, 101, 105.
Pollak, Josef (mari de Valli) 65.
Pollak, Oskar 29, *29*, 34, 38, 39.
Pont Charles 14, *14*, *Pont, Le* 84.
Prassinos, Mario *55*.
Première souffrance 103, 105, *110*.
Préparatifs de la noce 39.
Pribham, Ewald *26*.
Procès, Le *63*, 74, *74*, *75*, *77*, *79*, *107*, 120-121.

R

Regard 44, 45, *45*, *57*, 74, *101*.
Richard et Samuel, un petit voyage à travers les pays d'Europe centrale 40.
Riva 32, 69.
Robert, Marthe 113, 121, 130.
Rodolphe II *17*.
Roman du Graal 108, *108*.
Rowohlt, Ernst 44, *45*, *54*.

S

Salivarova-Bideau, Marcela 61, 135.
Sanatorium 69, *69*, 91, 103, *103*, 110.

Savoy, café 30, *43*, *124*.
Schelesen 92, *98*, 109.
Schell, Maximilien *107*.
Schickele, René 59.
Schiele, Egon *63*, *67*.
Silence des sirènes, Le 84.
Souci du père de famille, Le 121-122.
Soutier, Le *54*, 55, *55*, 56, 68, 101, *101*.
Spindelmühle 104, *104*.
Stare Mesto 14, *85*.
Starke, Ottomar *57*.
Suicide 26, 42, *66*, 67.
Szokol, Hansi Julie *35*.

T

Tentation au village, La 72.
Terrier, Le 110, 135.
Testaments de Kafka 123.
Théâtre yiddish 42, *43*.
Thyn, église du *39*.
Trest 32, *33*.
Tuberculose 85, 88, 89.

U

Un artiste de la faim, voir *Un champion de jeûne*.
Un célibataire entre deux âges 82.
Un champion de jeûne 105, 110, *110*, 122.
Un croisement 84.
Un médecin de campagne *81*, 84, *90*, 91, *91*, 98.
Une confusion quotidienne 84.
Une petite femme 110, *110*.
Université de Prague *25*.

V

Venise *68*, 69.
Verdict, Le 49, 50-52, 57, 58, *66*, 68, 72, 83, 93, 98, *101*.
Vérité sur Sancho Pança, La 84.
Vialatte, Alexandre 113, 132, 133, 134.
Vieille-Nouvelle, synagogue *19*, 56, *56*.
Vieille-Ville, voir Stare Mesto.
Vienne *68*, 69, 102.
Voisin, Le 84.

W - Z

Wasner, Gerti 69, *69*.
Wegener, Paul *19*.
Weiler, Hedwig 34, *35*.
Weiss, Ernst 71, 73, *73*.
Weisse Blätter 59.
Welles, Orson *79*.
Weltsch, Felix 30, 66, *72*, 81.
Wiener-Wald 110.
Wohryzek, Julie 92, 93, *93*, 100.
Wolff, Kurt *50*, 54, 55, *55*, *57*, 59, 68, *83*, 91, *91*.

Zürau 88, *88*, 90.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

AKG, Paris 18, 18-19, 36, 37, 48, 48-49, 52, 67, 68h, 74-75, 87, 98-99 (texte). Archives Gallimard 55b, 133. Archives Gallimard-Jeunesse 16-17b. Bernand, Paris 60g, 60d, 60-61, 61, 76, 77, 98-99, 107. Bildarchiv, Berlin 58-59, 102-103b. Bibliothèque nationale, Paris 14-15, 25h, 59, 63, 74, 75, 90, 105, 111b, 120, 122, 123. Cahiers du cinéma, Paris 79g, 106-107. Jean-Loup Charmet, Paris 15, 41b. Ciné-Plus, Paris 78, 79d, 100-101, 128-129, 136g, 136d. DR 4e de couv., 23, 40h, 66-67, 82, 101, 112, 108h et b, 108m, 124-125. Edimedia, Paris 56b. Galerie Umeni, Carlovy Vary 32-33h. Magnum/© Lessing, Paris 62. Musée de la ville de Prague 17. Narodni Galerie, Prague 65, 92b. Archives Roger-Viollet, Paris 19, 81, 94-95, 95b, 113, 138. Léonard Selva/Tapabor, Paris 96, 96-97. Collection Sirot/Angel, Paris 1er plat de couv., 1-9, 12, 16-17h, 38-39, 52-53, 56h, 85, 94. Klaus Wagenbach, Berlin 1er plat de couv., 11, 13, 20g, 20d, 21h, 21b, 22h, 22b, 24g, 24d, 25b, 26, 26-27, 27, 28h, 28b, 29h, 29b, 30gh, 30gb, 30d, 30-31, 32-33b, 34h, 34b, 35h, 35b36, 40b, 41h, 41m, 42, 43h, 43b, 44-45, 45g, 45d, 46g, 46d, 46-47, 50h, 50b, 50-51, 51, 54h, 54b, 55h, 57, 58, 64h, 64b, 68bg, 68bd, 69, 70, 71h, 71b, 72-73, 73, 80g, 80d, 82-83, 83, 84, 86, 88, 89, 90-91, 91h, 91b, 92h, 92-93, 93, 95h, 100, 102-103h, 104, 104-105, 109, 110h, 110b, 111h, 114, 115, 118, 119, 126-127, 131.

REMERCIEMENTS

L'auteur et l'éditeur remercient Klaus Wagenbach et Alexandra Le Faou pour l'aide qu'ils ont bien voulu leur apporter dans la réalisation de cet ouvrage.

ÉDITION-FABRICATION

Découvertes Gallimard

Direction générale Pierre Marchand et Elisabeth de Farcy.
Direction de la Rédaction Paule du Bouchet. Coordination générale Frédéric Morvan. Graphisme Alain Gouessant. Promotion-Presse Valérie Tolstoï.

Les Métamorphoses de Franz Kafka

Edition et iconographie Odile Zimmermann. Maquette Valentina Lepore (corpus) et Dominique Guillaumin (Témoignages et Documents). Lecture-correction Marianne Ganeau et Jocelyne Marziou. Cartographie Aubin Leray. Photogravure : Arc-en-ciel.

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE

Table des matières

I KAFKA AVANT KAFKA

14 Les deux rives de la Moldau
16 *Le Château*
18 *Sous l'œil du Golem*
20 Réussir en toutes choses
22 Enfance
24 Une scolarité à l'allemande
26 Kafka assureur
28 Contraintes et affinités
30 Premier regard sur le monde
32 La vie de Bohême
34 Le jeune Franz et l'émoi

II NAISSANCE D'UN ÉCRIVAIN

38 Au pied de la colonne mariale
40 Avec Brod, à Brescia
42 Des mondes différents
44 Voir et exprimer
46 L'insupportable solitude
48 Un avant-goût du bonheur?
50 Père castrateur et fiancées
52 «Souvenir de Freud, naturellement»
54 Sous le signe du «Jugement dernier»
56 Transformations
58 Femmes et interdits
60 De l'éducation des insectes

III «LE MALHEUR DU CÉLIBATAIRE»

64 De l'opportunité du mariage
66 Eros et Thanatos
68 L'amour au sanatorium
70 Premières fiançailles
72 Le «tribunal de l'Askanischer Hof»
74 «Le Procès»
76 *K. et Léni sur scène*
78 *Citizen K.*
80 La ruelle des Alchimistes
82 Evolutions
84 Maladie et rupture

IV SURVIVRE

88 «Amour entre frère et sœur»
90 Mots de passe
92 Julie, l'impossible fiancée
94 *Les Tchèques, la guerre*
96 *L'Indépendance*
98 «Très cher père»
100 Feu vivant, la traductrice du «Soutier»
102 Dix mois dans les Tatras
104 Barnabé, K. et Frieda
106 L'arpenteur et «Le Château»
108 Dora Diamant
110 Prague sans Kafka

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

114 Père et fils
118 Fragments
124 Kafka à Prague
126 Milena
130 La réception internationale
136 Filmographie
137 Bibliographie
138 Table des illustrations
141 Index

La Métamorphose, Le Procès, La Colonie pénitentiaire, Le Château..., les écrits de Kafka évoquent un monde où la liberté se payait cher. Qu'en était-il en fait? De cette Prague des années 1910-1920, tchèque, allemande et juive, qui peu à peu s'affranchissait de quatre siècles de domination autrichienne. De ce père, fils de boucher et tyran domestique, qui vendait des frivolités dans la Vieille-Ville et n'avait qu'un seul fils. Qui, de la réalité ou du génie littéraire, a installé Kafka dans cette cohérence tragique qui caractérise son œuvre? Il fut tour à tour Georg Bendemann, Grégor Samsa, Josef K. et K. l'arpenteur, chacun de ses personnages, toujours changé sans jamais cesser d'être lui-même. Claude Thiébaut dépoussière la vieille image romantique, puis existentialiste, de Franz Kafka pour ne le rendre qu'à cette exigence de justesse et de pureté qui l'a fait peu écrire, mourir jeune, et poser toujours la même question face au père, face à la loi, face à l'amitié comme à l'amour des femmes.

Prague au début du siècle. Un père, une mère, des sœurs : une famille dont le nom signifie «choucas». La renaissance politique, littéraire et théâtrale de la tradition juive. Des amis, des femmes, des peintures, autrichiennes ou tchèques. Plus de 160 illustrations autour de Kafka.

A 53778
ISBN 2-07-053778-1
9 782070 537785
catégorie 5